

**UNIVERSITATEA DIN PITEŞTI
FACULTATEA DE LITERE
CENTRUL DE LIMBI STRĂINE *LOGOS***

**STUDII
DE
GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ**

Nr. 16/ 2011

EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN PITEȘTI

COMITET ȘTIINȚIFIC/COMITÉ SCIENTIFIQUE/ SCIENTIFIC COUNCIL BOARD

Laura BĂDESCU, Universitatea din Pitești, România
Nadjet CHIKHI, Universitatea din M'sila, Algeria
Laura CÎȚU, Universitatea din Pitești, România
Jean-Louis COURRIOL, Universitatea Lyon 3, Franța
Dan DOBRE, Universitatea din București, România
Ştefan GĂITĂNARU, Universitatea din Pitești, România
Joanna JERECKA-LIPIŃSKA, Universitatea din Gdańsk, Polonia
Lucie LEQUIN, Universitatea Concordia, Montréal, Canada
Milena MILANOVIC, Institutul de Limbi Străine, Belgrad, Serbia
Liudmila PRENKO, Universitatea din Dagestan, Rusia
Adriana VIZENTAL, Universitatea Aurel Vlaicu din Arad, România

COMITET DE LECTURĂ/ COMITÉ DE LECTURE/PEER REVIEW COMMITTEE

IRINA ALDEA, Universitatea din Pitesti, România
Ina CIODARU, Universitatea din Pitesti, România
Daniela DINCA, Universitatea din Craiova, România
Carmen DIMCEA, Universitatea din Pitesti, România
Anna KRUCHININA, Universitatea de Stat de Economie si Finante Sankt Petersburg
Simina MASTACAN, Universitatea "Vasile Alecsandri", România
Nicoleta MINCĂ, Universitatea din Pitesti, România
Martin POTTER, Universitatea din Bucuresti, România
Mihaela SORESCU, Universitatea din Pitești, România
Stephen S. WILSON, City University, Londra, Anglia

DIRECTOR REVISTA/ DIRECTEUR DE LA REVUE/ DIRECTOR OF THE JOURNAL

Laura CÎȚU, Universitatea din Pitesti, România

REDACTOR-ŞEF /RÉDACTEUR EN CHEF/ EDITOR IN CHIEF

Cristina ILINCA, Universitatea din Pitesti, România

COLEGIUL DE REDACȚIE/COMITÉ DE RÉACTION/EDITORIAL BOARD

Ana-Marina TOMESCU, Universitatea din Pitesti, România
Raluca NIȚU, Universitatea din Pitesti, România
Ana-Maria STOICA, Universitatea din Pitesti, România

Publicație acreditată CNCSIS, categoria B+

ISSN: 1584 – 143X

revistă bianuală/revue biannuelle/biannual journal

FACULTATEA DE LITERE

Str. Gh. Doja, nr. 41, Pitești, 110253, România
Tel. / fax : 0348/453 300

Persoană de contact/personne de contact/contact person: Cristina ILINCA

studiidegramaticacontrastiva@yahoo.com
<http://www.upit.ro/index.php?i=2256>

Editura Universității din Pitești

Târgul din Vale, 1, 110040, Pitești, Romania
Tél.: +40 (0)348 453 116
sorin.fianu@eup.ro

CUPRINS / TABLE DES MATIÈRES / CONTENTS

GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ

Sosthène-Marie Xavier ATENKÉ-ÉTOA

Saturation Point of the Interrogative Pronouns as Objects. Contrastive French- Ewondo Syntax

Le point de saturation du pronom interrogatif complément d'objet. Syntaxe contrastive français-ewondo

Punctul de saturatie a pronumelui interogativ complement direct. Sintaxa contrastiva franceza – ewondo / 7

Angelika BAKHMUDOVA

Функционирование Видовременных Форм Даргинского И Английского Языков В Сфере Прошедшего Времени

The Functioning of Tense and Aspect Forms within the Sphere of the Past Tense in Dargwa and English Languages

Functionarea formelor de timp si aspect in sfera perfectului in limbile dargwa si engleza / 21

Jacques EVOUNA

Relativisation in French and in Ewondo : from the Enunciative Particles to the Syntactical Operators

De la relativisation en français et en èwòndò : des particules énonciatives aux opérateurs syntaxiques

Despre relativizarea in franceza si in èwòndò : de la particulele enuntiative la operatorii sintactici / 29

Elnara GASANOVA

Эмоционально-Оценочная Классификация Концепта "Путешествие" В Английской И Азербайджанской Фразеологии

Emotive and Appraising Classification of the Concept „Traveling” in English and Azerbaijani Phraseology

Clasificare emotionala si evaluativa a conceptului de „calatorie” in frazeologia engleza si azera / 44

Constantin MANEA

Further Aspects of Gender Marking in English and Romanian

Autres aspects du marquage du genre en anglais et en roumain

Aspecte de marcare a genului in engleza si in romana / 53

Ashura SHAKHANOVA

Сравнительный Анализ Категории Наклонения В Английском И Даргинском Языках

Comparative Analysis of Category of Mood in English and Dargin

Studii de gramatică contrastivă

Analiza comparativa a categoriei de mod in engleză și darghină / 68

SVETLANA SHAKHEMIROVA

Особенности Произношения Согласных В Английской Речи Лезгин

Peculiarities of Pronunciation of English Consonants by Lezgin Speaking People

Particularitățile pronunțării consoanelor din engleză de către lezghini / 78

TRADUCTOLOGIE

Georgiana BURBEA

Translating the Metaphors of the Vulgarised Economic Discourse

Traduire les métaphores du discours de vulgarisation économique

Traducerea metaforelor discursului economic de vulgarizare / 84

Ioana CIODARU

Translatability vs. Untranslatability in Marin Sorescu's Poetry

Traductibilité vs. intraductibilité dans la poésie de Marin Sorescu

Traductibilitate vs. intraductibilitate in poezia lui Marin Sorescu / 93

Azizollah DABAGHI

Translation: Ethics, Ideology, Action (A look at what has been partially said)

Traduction: éthique, idéologie, action (regard sur ce qui a déjà été dit partiellement)

Traducerea : etica, ideologie, actiune (o privire asupra a ceea ce s-a spus deja parcial))

/ 101

Bianca ROMANIUC-BOULARAND

Genericity, Cadence and Alternation in Voyage au bout de la nuit by Céline. A Contrastive Study with the Romanian Translations

Générativité, cadence et alternance dans Voyage au bout de la nuit de Céline. Étude contrastive avec les traductions roumaines

Genericitate, cadență și alternare în Voyage au bout de la nuit de Céline. Un studiu contrastiv cu traducerile românești / 114

**LE POINT DE SATURATION DU PRONOM INTERROGATIF
COMPLÉMENT D'OBJET.
SYNTAXE CONTRASTIVE FRANÇAIS-EWONDO¹**

Résumé: L'intérêt de notre article répond au besoin de généralisation caractérisant la linguistique sur le plan de la recherche et de la présentation des hypothèses sur le fonctionnement des langues. Notre contribution s'appuie sur la linguistique contrastive. Il est question de voir le fonctionnement syntaxique du français et de l'ewondo. Dans cette contribution, il est important de signaler que le français et l'ewondo sont deux langues de familles différentes, théoriquement éloignées dans leurs structures et dans l'espace. L'une est une langue africaine dite bantoue, l'autre une langue européenne, dite latine.

La recherche d'une analyse approfondie est un canal par lequel nous devons nécessairement passer pour mettre en évidence ce qu'il y a en partage dans les deux langues et ce qui les différencie sur le plan syntaxique. Notre tâche consiste à voir la structure de chacune de ces langues. Le point de saturation de la valence est-il *in situ* ou *at-il migré en périphérie gauche?* Les deux langues ont-elles une façon commune de complémenter leurs verbes ? Y a-t-il lieu de parler d'une grammaire universelle ? Nous nous appuyons sur deux corpus. Les exemples du français sont extraits de *Du Côté de chez Swann*² de Marcel Proust et ceux de l'ewondo sont en grande partie tirés du journal catholique *Nleb Bekristen*³ (*Guide des chrétiens*) et de bien d'autres sources.

Mots-clés : linguistique contrastive, syntaxe, ewondo, français, saturation, point d'atterrissement.

INTRODUCTION

Le français a, depuis de longues dates, suffisamment bénéficié d'une localisation géographique et d'une description. L'ewondo, langue bantu codée A72a, est parlée et comprise à Yaoundé, au Sud du Cameroun, au Nord du Gabon, en Guinée Equatoriale, à Sao Tomé-et-Principe où une variante du farj est parlée et au Nord du Congo.

L'objectif de ce travail est de décrire la syntaxe du pronom interrogatif complément d'objet en français et en ewondo. Car, dans des chaînes de radio et télévision, pendant des entretiens entre amis, camarades, dans des salles de cours,

¹ Sosthène-Marie Xavier ATENKÉ-ÉTOA, Université de Maroua, Cameroun
sostheneetoaa@yahoo.com

² Les occurrences extraites de *Du Côté de chez Swann* seront suivies des numéros de pages dans lesquelles elles apparaissent.

³ Les occurrences extraites du journal *Nleb Bekristen* seront suivies des initiales du journal, du numéro du journal, de la page d'où elles sont extraites et du numéro d'occurrence. En voici une illustration : 4a. O laΨa dzé, o ligi dzé ? NB.866.03.01. Lire : Nleb Bekristen. N°866. Page 03. Occurrence N°01.

lors des entretiens des candidats avec le jury, etc., nous avons coutume d'entendre des locuteurs français ou francophones générer des énoncés semblables à ceux de [1a-b]:

- 1a. On dit *quoi* ?
- 1b. *Qu'est-ce que* tu veux ?

Nous avons également l'habitude d'entendre des journalistes, pendant des interviews ou des émissions interactives, des locuteurs natifs ewondo ou des ewondophones tout court dire comme en [1c-d]:

- 1c. ñnà à lóm mà *dze*? Maman m'a envoyé *quoi* ?
Ma mère elle passé envoyer moi *quoi*
- 1d. *dzé tada* à *àdzó*? Qu'est-ce que mon père a dit ?
Quoi mon père il passé dire

Cette syntaxe consistant à placer le pronom interrogatif à la suite du verbe comme en [1a et c] ou en tête de phrase comme en [1b et d] nous a amené à nous demander si les deux syntaxes étaient normatives en français et en ewondo du moment où on la rencontrait en classe de français, de géographie, etc., et dans les média. Or la presse et les salles de cours sont des moyens indiqués pour utiliser une langue châtiée par le truchement de l'usage des niveaux de langues moyen et soutenu. Quelles affinités, quelles divergences observe-t-on dans la morphologie et dans le rôle syntaxique du pronom interrogatif dans les deux langues ici mises en contraste ? Tel peut être résumé le questionnement général de cette analyse. La réflexion examine d'abord la syntaxe du français, ensuite celle de l'ewondo. Les sites d'atterrissement de la valence verbale dans les deux langues nous amèneront à conclure si oui ou non on peut parler de grammaire universelle.

I. Pronoms interrogatifs en français

Les pronoms interrogatifs invitent à désigner la personne ou la chose sur laquelle porte l'interrogation. Riegel, M. et alii (1994 : 207) pensent que

les pronoms interrogatifs sont typiquement des symboles incomplets au contenu lexical réduit à la notion de personne ou de chose et dont le sens consiste justement à demander l'identification du ou des référents vérifiant et ces notions générales et ce qu'en dit le reste de la phrase interrogative.

Les pronoms interrogatifs, comme l'affirme Baunaz, L. (2005: 8), sont des mots Qu- qui n'exigent pas d'intonation montante comme dans des interrogations directes ayant pour réponse *oui/non*. Car, sémantiquement, écrit plus loin Baunaz, L. (p.12), ces mots soit engagent une présupposition soit n'en nécessitent point.

Ce sont donc des pronoms qui introduisent les phrases interrogatives directes et les subordonnées interrogatives indirectes. Baunaz, L. (2005: 12) pense que *in the literature on French wh in-situ, it is often seen that they both show presupposition of existence*. La section qui s'ouvre décrit morphologiquement le pronom interrogatif.

I.1 Aspects morphologiques du pronom interrogatif

Les pronoms interrogatifs compléments d'objet, d'après Baylon, C. et Fabre, P. (1991 : 42), ont beaucoup d'affinités avec les pronoms relatifs compléments d'objet. La morphologie est la même si on en exclut *dont* et *où* et le point d'interrogation qui les suit. De formes simples ou composées, ils varient en genre et en nombre. Les premières servent à interroger sur l'identité supposée inconnue de leur référent. Wagner, R.-L. et Pinchon, J. (1990 : 211) soulignent que *l'opposition de qui et de que (ou quoi) correspond soit à une distinction entre deux catégories : l'animé et l'inanimé (...) soit à une distinction entre un être humain et un animal ou une chose. (...)* (Et,) dans l'interrogation indirecte, *que, en fonction (...) de complément d'objet, est remplacé par ce que.*

Les formes composées renvoient ou à l'animé ou au non animé. Ces formes sont doublées par une forme renforcée qui leur ajoute l'élément *est-ce que*. Et comme le précise Baunaz, L. (2008: 8),

It is standardly argued that wh-phrases are moved to the highest SpecCp in root questions. In this paper we will not be concerned with the difference between Qu'est-ce que and qu' and we will assume, following Rooryck 1994 that est-ce que essentially realizes C° in (21a Qu'est-ce que tu as acheté?), i.e it is a complex Q-complementizer, while C° is lexicalized by the auxiliary in (21b Qu'as-tu acheté?)

Les pronoms interrogatifs compléments d'objet en français sont: *qui, que, quoi, qui est-ce que, qu'est-ce que, préposition + qui, prép. + quoi, prép. + qui est-ce que, prép. + quoi est-ce que*. Riegel, M. et alii (1994 : 207) les présentent dans un tableau que le lecteur voudra bien consulter.

I.2 Rôles dans la phrase et site d'accueil du pronom interrogatif

Les pronoms interrogatifs jouent le rôle de complément d'objet direct ou indirect dans une phrase.

I.2.1 L'objet direct

L'objet direct se manifeste dans les cas suivants:

- 2a. « ... **qu'est- ce- que** cela peut faire qu'il soit duc ou cocher... ? »
pp.121-122 ;
2b. « ...Mais **qu'est-ce que** cela peut vouloir dire... ? » p.121 ;
2c. « **Qu'est-ce que cela veut dire...?** » p.444.

En [2a-b et c], le pronom *qu'est- ce que*, forme renforcée de *que*, est agencé à la gauche du démonstratif neutre *cela*. Ces énoncés souscrivent au schéma *SN2 + SNI +V*. Baunaz, L. (2005: 8) parle de *complex Q-complementizer*. Le pronom indéfini sature la valence verbale à sa gauche et obéit à la structure **OSV**. Dans cette forme, le dernier pronom est le vrai et assume la fonction grammaticale. Le renforcement **qu'est- ce**, pour le neutre, précise le genre du deuxième pronom **que** pour avoir en [2a'-b'] :

2a'. **[Qu'est cela] que** cela peut faire qu'il soit duc ou cocher s'il a de l'intelligence et du cœur ?

2b'. Mais **[Qu'est cela] que** cela peut vouloir dire ?

Les formes simples *que* et *qui* apparaissent dans les cas suivants:

- 2c. *Que* veux-tu que je te dise moi ? p.365 ;
2d. Il voulait savoir *qui*. p.398 ;
2e. [...] on se demandait *qui* on pourrait bien inviter avec elle. p.310.

En [2c- e] apparaît l'opposition correspondant à la distinction entre un être humain et une chose. Le pronom *que* interroge sur l'identité d'une chose dans les interrogations indirectes à verbe conjugué ou à verbe à l'infinitif en [2c], alors que *qui* évoque des personnes en [2d-e]. Par ailleurs, on observe qu'en [2c-e] supra, le point d'atterrissement du complémenteur s'est déplacé vers la gauche du prédicat ; cette migration du pronom à la gauche du prédicat relève de la langue châtiée. L'interrogation portant sur le complément d'objet direct du verbe *vouloir* en [2c] qui est remplacé par *que* est déplacée en tête de phrase. Ce déplacement provoque, selon Brette, J. et Lescuyer, S. (2006 : 5) *l'inversion du sujet*. Le registre commun aurait laissé le syntagme *QU- in situ*. Dans ce cas, la syntaxe de la phrase reste celle d'une phrase déclarative et nous avons non pas *que*, mais *quoi*, pour obtenir en [2c'-e']:

2c'. Tu veux que je te dise *quoi* moi ? p.365 ;

2d'. Il voulait savoir *qui*. p.398 ;

2e' [...] on se demandait on pourrait bien inviter *qui* avec elle. p.310.

Cette ambivalence du point d'atterrissement de l'argument saturant la valence du prédicat en français nous amène à dire avec Soare, G. (2007: 113-114) qu'il existe deux options en français dans le site du pronom interrogatif. Le premier

consiste à faire migrer le *QU-* à la périphérie gauche, et le second à le laisser *in-situ*.

Et, à propos des pronoms interrogatifs qui ne migrent pas à gauche, seules les formes les plus simples ne bougent pas. Voilà pourquoi Brette, J. et Lescuyer, S. (2006 : 12) énoncent que : *les formes les plus simples sont les formes dites in situ, où aucun mouvement n'a lieu. Elles sont utilisées à l'oral avec l'intonation qui va bien pour marquer le fait qu'il s'agit d'une question.* Parlant de l'énoncé [2e], lorsque le locuteur dit *on se demandait qui on pourrait bien inviter avec elle*, il n'y a aucune raison de supposer qu'il construise d'abord *on se demandait on pourrait bien inviter qui avec elle* sur le modèle d'une phrase sans inversion. Mais l'architecture de la phrase interrogative s'oppose constamment à celle canonique. Les positions inversées sont donc des positions marquées, et le locuteur les rapporte constamment aux positions marquées qui permettent de définir de façon univoque sujet et complément. D'après Muller, C. (2002 : 102-103),

*la notation par éléments vides coïncidés contient toutes les informations structurales qui permettent de dire que le **qui** antéposé est « également » un complément d'objet direct. Le rapport entre les deux phrases est également clair.*

Il se pourrait bien que, dans cette phrase ci-dessus présentée, une coïnciation avec une position vide d'occurrence soit également nécessaire pour l'énoncé dont le pronom interrogatif est antéposé, ce qui accentuerait la ressemblance des deux constructions. En raison de cela, Muller, C. (op. cit. : 103) soutient que

*l'étiquette du nœud dominant n'est pas la même : en effet, si le mot *QU-* n'est pas antéposé, la syntaxe de la proposition ne se distingue en rien de celle d'une phrase affirmative à verbe conjugué. Si le mot *QU-* est antéposé, la position syntagmatique SC dominante signale une interprétation énonciative non assertive, soit parce qu'il y a subordination, soit parce que la proposition indépendante est marquée grammaticalement comme non assertive.*

Le pronom interrogatif complément d'objet direct employé sous la forme *ce que* s'observe dans les énoncés suivants :

- 2f. Il eût désiré savoir *ce qu'* on voulait dire exactement. p.317 ;
2g. Si en demandant au domestique *ce qu'* il y avait à déjeuner. p.428 ;

La forme *que* utilisée dans l'interrogation directe est remplacée, dans l'interrogation indirecte, par *ce que*. Grevisse, M. et Goosse, A. (1991 : 1111) justifient cet usage lorsqu'ils soutiennent que *si le verbe de la proposition n'est pas à l'infinitif, on emploie ce que* (dû aussi à l'analogie avec la proposition relative). Et dans cette interprétation interrogative, le syntagme *QU-* désigne deux choses :

l'objet et l'identité de l'objet. Pour ces raisons donc, Muller, C. (2002 : 414) affirme que *ce* réfère et à l'objet, et à l'identité de celui-ci (...) et la demande est normalement suivie d'une réponse, non d'un geste. Le texte subséquent traite de l'objet indirect.

I.2.2 L'objet indirect

En fonction objet indirect, le pronom interrogatif prend les formes *qui* et *quoi* précédées des prépositions *en*, *de*, *avec*, *à* comme en [3] :

- 3a. L'interlocuteur saura bien *de qui* vous voulez parler. p.367 ;
- 3b. Ça vous fait des chatouilles, et pas mèche de savoir *avec quoi* c'est fait. p.378 ;
- 3c. Sans qu'il sût davantage *à quoi* il devait cet enrichissement. p.434 ;
- 3d. Si alors Swann cherchait à lui apprendre *en quoi* consistait la beauté artistique. p.363.

Le pronom interrogatif complément d'objet indirect sert de mot de liaison entre la proposition principale et la proposition subordonnée. Celui-ci a une fonction non pas dans la principale, mais dans la subordonnée. A titre d'illustration, en [3a], **de qui** est c.o.i de *parler* ; en [3b], **avec quoi** est c.o.i de *faire* ; en [3c], **à quoi** est argument de *devait* et **en quoi** sature la valence du prédicat *consistait* en [3d]. Muller, M. (2002 : 412) déclare que *le mot QU- qui les introduit sert à la fois de connecteur entre les propositions et de support à une fonction actancielle en subordonnée*.

Le pronom interrogatif peut s'insérer en position argumentale du verbe de la subordonnée dans une phrase. Sa structure dans la subordonnée est **OVS** comme en [3d]. A la différence du nom, le pronom interrogatif a la latitude de demeurer *in situ* ou de migrer en position initiale de phrase. Cependant, l'interrogatif ewondo obéit-il ou non à la syntaxe de son homologue français ?

II. Pronom interrogatif en ewondo

Les grammairiens ewondo comme Abega, P. (1971 : 89) et Essono, J.M. (2000 : 332-335) ne définissent pas ce vocable pronom interrogatif, mais le décrivent morphologiquement et omettent sa syntaxe.

Un pronom interrogatif est alors un mot servant à poser une question soit sur un mot soit sur un groupe de mots pour en déterminer la qualité, le rôle qu'il joue dans la phrase. Pour Biloa, E. (1998 : 93-94), *la formation des questions partage certaines caractéristiques avec la formation des propositions relatives. Ainsi les questions dans certaines langues ont un QU dans COMP et vide dans la*

phrase (...). Cet auteur (p. 94) conclut qu'en règle générale, *Déplacer QU se manifeste aussi dans la formulation des questions.* Nous nous proposons de délimiter les contours de l'interrogatif sur un double plan formel et syntaxique.

II.1 Morphologie du pronom interrogatif ewondo

En ewondo, le pronom interrogatif est composé du thème *-fē* et du préfixe de classe correspondant. Les classes 1, 11 et 19 admettent le thème *-bē*. Pour obtenir un pronom interrogatif, on trouve d'abord l'adjectif interrogatif à partir de la base *-fē* à laquelle on adjoint celle du préfixe d'accord qui est soit *m-*, nasale syllabique à ton bas, pour les classes 1, 3 et 11, soit le référent du nom concerné pour les autres classes, à l'exception des noms des classes 9 et 10 ne dégageant aucun accord. Le passage de l'adjectif au pronom démonstratif consiste en l'effacement du nom que l'adjectif accompagne. Abega, P. (op. cit. : 89) et Essono, J.M. (2000 : 332) décrivent leurs formes. Onguéné Essono, L.-M. (2000 : 806), dans le sillage d'Essono, J.M. (op. cit : 332), atteste que

l'èwòndò a également la possibilité d'interroger sur une partie de la phrase. Il utilise, pour cela, une série de nominaux interrogatifs appartenant à des classes nominales diverses. Certains de ces éléments, en l'occurrence, l'interrogatif [-fē] (quel) sont des déterminatifs omniclasses ...

L'ewondo a donc pour interrogatifs : /mbé/, /mfé ?/, /afé/, etc. et les nominoïdes /dzé ?/ (quoi ?), /zá ?/ (qui ?) ou /bNzá ?/ (qui ?). Il est courant d'entendre les locuteurs natifs ewondo ou du continuum fanj-bNti employer *yX?* (quoi ?) dans les mêmes contextes que *dzé ?* (quoi ?). Ce *yX?* (quoi ?) présente quelque ambiguïté car il initie aussi, dans d'autres environnements, un complément circonstanciel de manière pour signifier *comment ?*.

II.2 Rôles du pronom interrogatif dans la phrase ewondo

L'argument pronominal interrogatif peut, dans un texte ewondo, être soit objet direct, soit objet indirect, soit objet second.

II.2.1 Complément d'objet direct

Le pronom interrogatif, en ewondo, sert d'argument à un verbe:

- 4a. O laΨa dzé, o ligi dzé ? NB.866.03.01. Tu comptes quoi, tu laisses quoi ?

Toi prés compter quoi, toi prés laisser quoi ?

4b. (...) dzam a anN tN bò zá ? Qui n'a jamais été victime d'un malheur ?

Chose elle être pas faire qui ?

Le corpus ne fournissant pas d'autres formes du pronom interrogatif complément d'objet direct, notre compétence linguistique nous oblige à en produire en vue d'une illustration suffisante :

4c. O yen mbé ? Lequel as-tu vu ?

Toi passé voir quel

4d. Nduru mNtla a lig bifé ? Lesquels le chauffeur a-t-il livrés ?

Conducteur voiture il pass laisser quels ?

Le pronom interrogatif, expansion d'un noyau verbal, a joué le rôle de complément d'objet direct. Mais cet argument est aussi objet indirect.

II.2.2 Complément d'objet indirect

Le pronom interrogatif transite par une préposition (*ai* (avec)) pour compléter l'action initiée par le verbe. Il joue alors le rôle de complément d'objet indirect dudit verbe comme en [5] :

5a. Ayi na ngN biabP Mimflflb *ai dzé* ? NB.196.01.14.

Il prés vouloir que si nous prés faire Saints avec quoi ?

A l'aide de quoi voudrait-il que nous devenions des Saints ?

5b. *Dzé* ébeén bia tag *ai dzé* ? NB.866.04.43. De quoi sommes-nous contents ?

Quoi même nous prés être fiers avec quoi ?

D'autres prépositions comme *abN* (chez) peuvent également introduire un pronom interrogatif complément d'objet indirect. L'opération consiste à remplacer un nom, par exemple, séparé du prédicat par une préposition, par *zá* ? ou *dzé* ? afin de voir s'il est objet indirect comme en [5c-d] :

5c. « NdP Eb9g Zamba eΨganPΨ nyPl, ndP eΨgaz9 lóΨ mvPg *abN bΦA*...NB.975.02.01.

Alors mot Dieu passé prendre corps, alors passé venir construire maison chez nous

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

5d. (...) ng9l Mf9flb Nsísim yayi sus *abN mΦna*. NB.866.01.10

Force du Saint Esprit il présent vouloir descendre chez vous

La force du Saint Esprit descendra sur vous.

pour obtenir des pronoms interrogatifs en [5c'-d'] :

5c'. « NdP Eb9g Zamba eΨganPΨ nyPl, ndP eΨgaz9 19Ψ mvPg abNzX ?
...NB.975.02.01.

Alors mot Dieu passé prendre corps, alors passé venir construire maison
chez qui ?

Et le verbe s'est fait chair, et il a habité parmi *qui* ?

5d'. (...) ng9l Mf9flb Nsím yayi sus *abNzX*? Nb.866.01.10

Force du Saint Esprit il présent vouloir descendre chez qui ?

La force du Saint Esprit descendra sur qui ?

Le pronom interrogatif a la fonction objet indirect. Sémantiquement, il s'agirait d'un complément circonstanciel de lieu. Etant donné que *zá* ? remplace un nom aux traits lexicaux [+humain], alors un être humain ne saurait faire office d'un lieu où l'on est, où l'on va, mais d'un complément d'objet indirect. Par conséquent, les questions *ave* ? ou *abN ave* ? donnent lieu à une fonction erronée et surtout à un énoncé agrammatical parce qu'elle s'écarte de l'usage quotidien de la langue. La section suivante examine le pronom interrogatif ewondo bénéficiaire d'une action.

II.2.3 Complément d'objet second

Pour connaître le destinataire d'une action, en ewondo, on pose des questions autour de celui-ci. En voici des illustrations:

6a. Fada à àkPgNlan *asIbNzá*? Pour qui le prêtre prie-t-il?

Prêtre il présent prier pour qui?

6b. NyMgNIN à àkΘmNzan sikIlú *asIbNzá*? Pour qui le maître prépare-t-il le cours ?

Maître il présent préparer école pour qui?

6c. Owona à àfug akIma *asIbNfé*? Pour qui Owona amasse-t-il des richesses?

Owona il prés malaxer richesse pour qui?

Le pronom interrogatif ewondo est séparé du verbe régissant par la préposition *asI*(pour) en [6a] et par un complément d'objet direct suivi de la même préposition en [6b] et en [6c]. En fait, dans le premier cas, il y a eu effacement de l'objet direct ayant le même sens que le verbe, donc l'objet interne *ngPgNlana* (prière). Et dans les deux autres cas, l'objet direct est *in situ*. L'effacement de ces objets directs, également possible ici, rend toujours la phrase sémantiquement et grammaticalement correcte.

II.2.4 Point d'atterrissement du pronom interrogatif en ewondo

La syntaxe des pronoms interrogatifs ewondo est relativement libre. Aussi son site relève-t-il du choix du locuteur comme dans [7] :

- 7a. AsI bNzá ngPmNna à àngá yai bNsik9lú?
 Pour qui gouvernement il pass avait ouvert écoles
 Pour qui le gouvernement avait-il créé des écoles?
- 7b. Mimflflb mi à kPgNlan ai zá? Qui les Saints prient-ils?
 Saints ils présent prier avec qui?
- 7c. Dzé ndzPngalam à àyam? Qu'a préparé madame ?
 Quoi que femme ma P.A. passé préparer

La place du **c.o.d** ou du **c.o .i/c.o.s** se situe à la droite du verbe en ewondo comme en [7b]. L'argument reste *in situ*. Cependant, la langue permet aussi de placer l'interrogatif en initiale de phrase comme en [7a] et en [7c] favorisant sa migration à gauche du prédicat. Cette polyvalence syntaxique relève de sa faculté de mouvoir. Biloa, E. (1998 : 75) développe la règle du déplacement facultatif des syntagmes *QU-* en ces termes:

Dans beaucoup de langues, la règle du déplacement des syntagmes qu- est facultative au point que même si un syntagme qu n'est pas déplacé, la question est interprétée normalement (et non comme une question répétée). Tels sont les cas du français et du tuki.

Onguéné Essono, L.-M. (2000 : 807) explique cette syntaxe libre lorsqu'il soutient qu'*aucune ambiguïté résultant de ces positions n'est possible*. La phrase garde le même sens que l'argument objectal soit en finale ou en tête d'énoncé. La migration n'entame en rien ni la sémantique, ni la syntaxe. De plus, en [7c], le pronom interrogatif est topicalisé en tête de phrase. Un pronom de la classe correspondante, la classe 3, vient alors occuper la place vide laissée par l'interrogatif. Ces deux syntaxes montrent que l'ewondo peut placer sans encombre ses pronoms interrogatifs en début ou en finale de phrase à la guise du locuteur sans aucune altération sémantique. L'ewondo, comme le français, admet sans équivoque les syntaxes SVO et OSV. Par analogie au français, l'ewondo adhère à la syntaxe *wh-in-situ* comme l'on montré Cheng and Rooryck (2000), Mathieu (1999), (2002), Boeckx (1999a, b) et Baunaz, L. (2005 : 10).

Au sujet de la structure OSV, le pronom interrogatif se déplace et atterrit au début de la phrase. La section suivante met en contraste l'interrogatif en français et en ewondo.

III. Analyse différentielle du pronom interrogatif en français et en ewondo

Le français dispose de pronoms interrogatifs de natures diverses. Beaucoup de ces pronoms empruntent leurs formes aux pronoms relatifs auxquels ils se rattachent historiquement. Mais, ils n'ont pas d'antécédent. Ils empruntent également aux adverbes. Le pronom interrogatif exerce la fonction de complément d'objet direct, indirect et de complément d'objet second en [8] :

- 8a. *Lequel* veux-tu acheter au marché aujourd'hui ? (C.O.D.)
- 8b. *Sur qui* les coupeurs de route ont-ils tiré ? (C.O.I.)
- 8c. *Auxquelles* les gendarmes ont-ils demandé des capsules de bière ? (C.O.S.)

L'ewondo, par contre, en plus des nominoïdes *dzé* ? (*quoi* ?) et *zX?*(*qui* ?), utilise des préfixes à ton haut + fé ? ou à ton bas + bXm ?. Il utilise aussi la forme *yX?* (comment ?). Les pronoms interrogatifs ewondo assument les fonctions **c.o.d.**, **c.o.i.** et **c.o.s.** dans les illustrations suivantes :

- | | |
|--|--|
| 8d. <i>BNfē o lóé à zen</i> ? (C.O.D.) | Lesquels as-tu appelés sur le chemin ? |
| Lesquels toi passé appeler dans piste | |
| 8e. <i>BNfē o tóbXn ai bP à zen</i> ? (C.O.I.) | Lesquels as-tu rencontrés sur ton chemin ? |
| Lesquels toi passé rencontrer avec eux dans piste | |
| 8f. <i>AsIbNzXbimbNm bi à là ndàmbà</i> ? (C.O.S.) | Pour qui les Lions Indomptables ils prés. jouer ballon |
| Pour qui les Lions Indomptables jouent-ils au football ? | |

L'ewondo et le français saturent tous les deux leurs verbes avec des pronoms interrogatifs. Ces pronoms, sur le plan syntaxique, trouvent leur point d'atterrissement *in situ*. Cette syntaxe s'inscrit en droite ligne des propos de Brette, J. et Lescuyer, S. (2006 : 12) lorsqu'ils déclarent :

*Les formes les plus simples sont dites **in situ**, où aucun mouvement n'a lieu. Elles sont utilisées à l'oral avec l'intonation qui va bien pour marquer le fait qu'il s'agit d'une question. Jean mange quoi ?*

Le pronom interrogatif peut migrer à gauche de V et siéger en position frontale. Brette, J. et Lescuyer, S. (2006 : 12) ajoutent alors qu'

*une deuxième forme de questionnement **in situ** est possible dans certains cas, à l'oral uniquement, où seul l'élément interrogatif passe en tête mais où le reste de la phrase reste inchangé, à la manière d'un **qu'est-ce que** :*

- (3)*J'ai vu Marie*
- (4)*J'ai vu qui* ?

(5) *Qui j'ai vu ?*

Dans ce cas, la syntaxe est soit SVO soit OSV. L'ewondo et le français présentent plusieurs traits de similitude. La syntaxe est identique. Il est cependant intéressant de relever que, lorsque l'on place le pronom interrogatif C.O.I en position frontale en ewondo, comme en [8f], celui-ci est repris par un pronom personnel de même classe nominale. On penserait à une forme emphatique, mais au fond, il ne s'agit que des subtilités de la langue. Si l'on fait migrer ce pronom à droite de V, on se rendra compte qu'il apparaît tout seul *in situ*. Le pronom interrogatif complément d'objet introduit par une préposition se déplace avec sa préposition. L'ewondo et le français peuvent aisément se reconnaître dans ces propos de Brette, J. et Lescuyer, S. (2006 : 13) lorsqu'ils soutiennent que

Ce phénomène est appelé pied-piping de la préposition et ne se produit pas dans toutes les langues. S'il apparaît en allemand, et dans toutes les langues latines par exemple, ce n'est pas le cas de l'anglais comme le montre l'exemple suivant :

*John has spoken to Mary
Whom has John spoken to?*

La migration du pronom interrogatif en français lui offre un site en position frontale. C'est pourquoi il y a inversion du sujet. Soit l'exemple [8g] ci-dessous:

8g. *A quoi voulez-vous ajouter de l'eau ?*

Nous verrons qu'elle s'origine de :

8g'. *voulez ajouter à quoi de l'eau ?*

D'après Muller, C. (2002 : 128), la partie déplaçable est celle qui inclut le mot interrogatif à antéposer à l'intérieur du syntagme verbal, ce qui suppose la structure suivante pour ce terme :

SV : [(voulez ajouter à quoi) de l'eau]

La dérivation envisagée ici est un positionnement vers la gauche du groupe verbal, plutôt qu'un déplacement à droite du sujet. La phrase à mot interrogatif-relatif combine donc deux *déplacements* à partir de la position canonique, vers la gauche du sujet.

D'abord, celui qui forme un groupe verbal antéposé contenant le mot interrogatif :

[(voulez ajouter à quoi)] vous [(-) de l'eau] ;

Ensuite, celui qui met dans sa position particulière le mot *Qu-* :

à quoi [(voulez ajouter) (-) vous] [(-) de l'eau]

Enfin, nous pouvons faire la même chose avec un énoncé ewondo, comme [8f] ci-dessus, pour expérimenter la même déconstruction faite en français:

8f. *AsIbNzXbìmbgNm bi à là ñdàmbà ?*

Pour qui les Lions Indomptables ils prés. jouer ballon

Pour qui les Lions Indomptables jouent-ils au football ?

Ce texte dérive de :

8f°. bìmbgNm bi à là ndàmbà *as Ib NzX?*
les Lions Indomptables ils prés. jouer ballon pour qui
Les Lions Indomptables jouent au football pour qui?

D'après la théorie de Muller, la partie déplaçable est celle qui inclut le mot interrogatif à antéposer à l'intérieur du syntagme verbal, soit alors la déconstruction suivante:

SV : [à là ndàmbà *as Ib NzX】*

L'étape suivante consiste à combiner deux *déplacements* à partir de la position canonique, vers la gauche du sujet :

[bìmbgNm bi à là ndàmbà *as Ib NzX】*

Puis, celui qui met dans sa position particulière le mot *Qu-* :

AsI bNzX [bìmbgNm bi à là ndàmbà]

Le français et l'ewondo, au demeurant, présentent de nombreuses similitudes syntaxiques dans le site d'accueil et le comportement du pronom interrogatif. Les deux langues accueillent de la même manière le point de saturation des pronoms interrogatifs. Ces pronoms ont la latitude de se placer *in situ* ou alors de migrer en périphérie. Cependant, il faut relever que le point d'atterrissement du pronom interrogatif *in situ* relève du registre courant que ce soit en français ou en ewondo. Quant à la migration du fait grammatical *ex situ*, elle relève du registre soutenu en les deux langues.

Conclusion

Nous dirons que le français et l'ewondo, bien qu'éloignés géographiquement et historiquement, partagent une syntaxe commune des pronoms interrogatifs. La seule différence réside au niveau de la morphologie des pronoms interrogatifs. En français, ces pronoms ont une forme simple et une forme composée, alors que l'ewondo ne connaît que des formes simples du pronom interrogatif. Les hypothèses du début de notre texte semblent se confirmer. Le pronom interrogatif complément d'objet, en français et en ewondo, occupe deux sites d'atterrissement, selon le choix du locuteur, dans l'axe paradigmique. Etant donné que nous voulions montrer que ce qui se fait en français peut se vérifier en ewondo, la linguistique contrastive est apparue comme une grille d'analyse puissante. Elle nous a permis d'aboutir aux universaux du langage.

Références bibliographiques

- Abega, P., 1971, *Grammaire ewondo*, Yaoundé, DALAL (Publ. SLA).
Baunaz, L., 2005, “Un NPs and Wh in-situ: an argument for an indefinite analysis” in *Baunaz-AGG@G2005.pdf*.

Studii de gramatică contrastivă

- Baylon, C. et Fabre, P., 1991, *Grammaire systématique de la langue française*, Paris, Nathan.
- Biloa, E., 1998, *Syntaxe Générative. La théorie des Principes et des Paramètres*, München ; Newcastle, Lincoln Europa.
- Brette, J. et Lescuyer, S., 2006, « Etude du questionnement en français » in *Brique TALN-T2*.
- Cheng,C. et Rooryck, J.,2000, « Licensing wh-in-situ » in *Syntax 3.1*, pp. 1-19.
- Essono, J-M., 2000, *L'ewondo langue bantu du Cameroun. Phonologie- Morphologie-Syntaxe*, Yaoundé, Presses de l'Université Catholique d'Afrique Centrale.
- Grevisse, M. et Goosse, A., 1991, *Le bon usage*, Paris, Duculot, 12^{ème} édition.
- Muller, C., 1996, *La subordination en français. Le schème corrélatif*, Paris, Colin.
- Muller, Cl., 2002, *Les bases de la syntaxe. Syntaxe contrastive français-langues voisines*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pressac, Linguistica.
- Muller, Cl., 2008 , « Réflexions sur l'ordre des mots en français (les constituants majeurs de l'énoncé) in *Congrès Mondial de Linguistique Française-CMLF'08*, Paris, Institut de Linguistique Française.
- Onguéné Essono, L-M., 2000, *Subordonnées relatives et interrogatives en français et en ewondo. Analyse prédictive et syntaxique de la subordination*, Thèse pour le Doctorat d'Etat, FLSH, Université de Yaoundé I.
- Onguéné Essono, L-M., 2007, « Construction verbale et transitivité en ewondo ; analyse de la complémentation verbale à deux objets » in *Annales de la FALSH, UYI, Vol.1, N°36, Nouvelle série, Premier semestre*.
- Riegel, M. et alii, 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F.
- Soare, G., 2007, « A Cross-linguistic Typology of Question formation and the Antisymmetry Hypothesis” in *GG@G (Generative Grammar in Geneva)* 5, pp.107-131.

**ФУНКЦИОНИРОВАНИЕ ВИДОВРЕМЕННЫХ ФОРМ
ДАРГИНСКОГО И АНГЛИЙСКОГО ЯЗЫКОВ В СФЕРЕ
ПРОШЕДШЕГО ВРЕМЕНИ¹**

**THE FUNCTIONING OF TENSE AND ASPECT FORMS WITHIN
THE SPHERE OF THE PAST TENSE IN DARGWA AND ENGLISH
LANGUAGES**

Abstract: The article deals with researching of tense and aspect forms within the sphere of the Past Tense in two languages of different systems: Dargwa and English languages. The research is very important for linguodidactics and comparative typology of the languages, it helps to find common and different features of the languages analyzed using the same approach and method.

Key words: comparativistics, contrastive linguistics, perfect, pluperfect, aorist, imperfect, analytical and synthetic forms.

В современной лингвистике наблюдается тенденция исследовать все направления языкознания, используя приемы сравнения языков под общим названием «лингвистическая компаративистика». Сравниваются не только родственные языки, но сопоставляются и языки не зависимо от их родства. Сопоставлением неродственных языков занимаются сравнительная типология и контрастивная лингвистика.

В данной статье была предпринята попытка проанализировать видовременные формы английского и даргинского языков, функционирующие в сфере прошедшего времени с целью выявления в них сходных и отличительных моментов.

Результаты, проведенного в этом плане исследования, положены в основу настоящей статьи. Но прежде заметим, что сопоставляемые английский и даргинский языки резко отличаются друг от друга по своим социолингвистическим и грамматическим характеристикам. Даргинский язык относится к кавказской языковой группе и является младописьменным. В типологическом плане он относится к языкам эргативного строя. Английский язык же относится к индоевропейским языкам и является языком номинативного строя, имеющим давно сложившуюся письменность.

Трудности сопоставительного анализа претеритальных значений глагола обусловлены, прежде всего, двумя факторами. Во-первых, вопрос о

¹ Angelika BAKHMUDOVA, Daghestan State University
angelika_74@mail.ru

количестве форм прошедшего времени как в даргинском языке, так и в английском до сих пор остается неразрешенным. Во-вторых, сфера прошедшего времени включает гораздо больше значений, чем микрополе настоящего времени. Сфера прошедшего времени предусматривает различные значения: отношение к законченности и незаконченности действия, отношение к результату и другие.

В даргинском языке М.-С.М.Мусаев выделяет пять форм в сфере прошедшего времени: прошедшее совершенное индикативное (аорист), прошедшее несовершенное индикативное (имперфект), прошедшее результативное (перфект), давнопрошедшее (перфект) и прошедшее предположительное (Мусаев, 1983: 8). Р.О.Муталов рассматривает три формы прошедшего времени: претерит, перфект и результатив. Претерит, по его мнению, имеет две разновидности: аорист и имперфект; перфект - включает перфект совершенного и несовершенного вида, а также предперфект (плюсквамперфект) (Муталов, 2002: 91).

В английском языке претеритальные значения имеются, по крайней мере, у шести глагольных форм: Past Indefinite, Past Continuous, Present Perfect, Past Perfect, Present Perfect Continuous, Past Perfect Continuous (Poustma, 1922: 260). Но Present Perfect и Present Perfect Continuous соотнесены с моментом речи и, следовательно, относятся к сфере настоящего времени. Present Perfect представляет нынешнее состояние как результат прошлых событий. О.Есперсен называет данную форму ретроспективной разновидностью настоящего времени. Что это разновидность настоящего, а не прошедшего времени, подтверждается возможностью его сочетания с наречием now «теперь»: *Now I have eaten enough* - «Теперь я достаточно поел» (Есперсен, 1958: 12). Present Perfect Continuous указывает на процесс, продолжающийся до момента речи и, возможно, включающий его.

Сопоставительный анализ показал, что в содержательном плане в двух языках имеются некоторые совпадения.

В даргинском языке функционирует прошедшее совершенное индикативное время (аорист), которое выражает действие, произошедшее в прошлом, ограниченное во времени (или завершившееся), но не связанное с планом настоящего, передающееся очевидцем как факт, ср.: *Авал адамли Хъясан уциб* - «Четыре человека схватили Гасана» (Мусаев, 1983: 9).

В английском языке с этой формой можно соотнести форму The Past Indefinite Tense, выражающую действие, совершившееся в прошлом, ср.: *He came yesterday* - «Он пришел вчера» (совершившийся факт).

Данная словоформа в даргинском языке образуется синтетическим способом и может быть оформлена различными показателями (*иб*, *уб*, *ун*, *ур*). Ср.: *вакIиб* - «пришел», *акIуб* - «возник», *белкIун* - «написал», *багуp* - «узнал».

В английском языке Past Indefinite также образуется синтетическим способом, но в английском языке эти формы намного разнообразнее.

Утвердительная форма правильных глаголов образуется путем прибавления суффикса *ed* к инфинитиву. Ср.: *finish – finished* «закончил», *close – closed* «убрал» - необходимо отметить выпадение немой *e* при прибавлении суффикса *ed*. Утвердительная форма неправильных глаголов в прошедшем неопределенном времени образуется другими способами. Основными из них являются: чередование корневого гласного: *run – ran* «побежал», *drink – drank* «выпил»; изменение корневого конечного согласного: *build – built* «построил», *lend – lent* «одолжил»; выпадение корневого гласного: *choose – chose* «выбрал», *shoot – shot* «выстрелил». Существуют также смешанные случаи образования Past Indefinite, например, аффиксация и изменение корневого гласного: *cry – cried* «закричал», *try – tried* «попытался»; аффиксация и удвоение корневого конечного согласного: *permit – permitted* «позволил»; аффиксация и выпадение корневого гласного: *sweep – swept* «подмел», *keep – kept* «сохранил» и т.д.

В отличие от даргинского языка, где аорист изменяется по лицам, в английском языке форма глагола Past Indefinite во всех лицах остается неизменной. Ср.: в даргинском - *белкIун* «написал»

	ед. ч.	мн. ч.
1 л.	<i>белкI-ун-ра</i>	<i>белкI-ун-ра</i>
2 л.	<i>белкI-ун-ри</i>	<i>белкI-ун-ра-я</i>
3 л.	<i>белкIун</i>	<i>белкIун</i>
в английском – <i>wrote</i> «написал»		
	ед. ч.	мн. ч.
1 л.	<i>I wrote</i>	<i>We wrote</i>
2 л.	<i>You wrote</i>	<i>You wrote</i>
3 л.	<i>He, She wrote</i>	<i>They wrote</i>

Но в отличие от даргинского языка форма Past Indefinite выражает еще систематическое действие, происходившее в прошлом, ср.: *He came every day last year* - «Он приходил каждый день в прошлом году» (систематическое действие, происходившее в прошлом).

В даргинском же языке систематическое, хабитуальное действие, происходившее в прошлом, выражается формой прошедшего несовершенного индикативного, ср.: *Дудеши хIянчилавад къанни чарулхъ* - «Отец с работы поздно возвращался». Некоторые исследователи, например, Р.О.Муталов, выделяют отдельную временную форму со значением хабитуальности в прошлом, называя ее пред-хабитуалисом (Муталов, 2002: 107). Другие рассматривают ее в рамках имперфекта. М-С.М.Мусаев называет данную форму прошедшим несовершенным индикативным (имперфектом) (Мусаев, 1983: 16).

Если в английском языке формы, выражающие аорист и имперфект совпадают, в даргинском языке показателем прошедшего несовершенного индикативного является – *и*. Образуется данная форма путем присоединения к основе несовершенного вида глагольных личных маркеров – *ac*, *ad* (не

дифференцированных относительно категории переходности) + **и** (Муталов, 2002: 107).

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| 1. <i>бир-ас-и</i> «делал» (ед.ч.) | <i>бир-exIe-ри</i> «делали» (мн.ч.) |
| 2. <i>бир-ад-и</i> | <i>бир-ад-ари</i> |
| 3. <i>бир-и</i> | <i>бир-и</i> |

Еще одна из форм прошедшего времени в даргинском языке - прошедшее результативное (перфект), которая выражает законченное действие, имевшее место в прошлом, но, несмотря на свою завершенность, непосредственно связано с настоящим, то есть перфект настоящего времени имеет значение результативности, ср.: *Ну вакIили сайра* «Я уже пришел» и *Ну вакIилра* (сокращенная форма).

В английском же языке данной форме соответствует форма The Present Perfect Tense (настоящее совершенное время), которая рассматривается как форма настоящего времени, ср.: *I have already come* «Я уже пришел».

Несмотря на разногласия среди исследователей по поводу наименования этой глагольной формы и уточнения ее места в системе времен даргинского языка (С.Н.Абдуллаев называет данную форму «сложной формой прошедшего времени» (С.Абдуллаев, 1954: 185), З.Г.Абдуллаев – «настоящим совершенным» (З.Абдуллаев, 1969: 125), М.-С.М. Мусаев «прошедшим результативным» (Мусаев, 1983: 20)), большинство даргиноведов включают рассматриваемую словоформу в систему прошедших времен, т.к. с настоящим временем связано не само действие, а его результат.

В английском языке the Present Perfect Tense рассматривается как форма настоящего времени, т.к. она выражает действие, имевшее место до момента речи и по цели высказывания и связанное с данным моментом (Бархударов, 1973: 169).

Форма современного перфекта даргинского языка по своему происхождению представляет собой аналитическое глагольное образование, состоящее из деепричастия прошедшего времени и связки в форме настоящего времени, причем связка может употребляться в полной или сокращенной форме. (ср. *Ну вакIили сайра*= *Ну вакIилра* – букв. «я пришедший есть», т.е. «я уже пришла»; *Нуни белчIи сайра* = *Нуни белчIира* – «мною уже прочитана»). Следует отметить, что аналитические формы могут быть представлены во всех лицах, в то время как синтетические выступают лишь в первом и во втором. Это объясняется тем, что синтетические формы возникли из аналитических в результате стяжения деепричастия и вспомогательного глагола (Мусаев, 1983: 22).

В английском языке The Present Perfect Tense выражается аналитическими формами, состоящими из причастия прошедшего времени и вспомогательного глагола to have в форме настоящего времени. В 3 лице единственном числе вспомогательный глагол to have принимает форму has

(ср. *I have already come* – букв. «я иметь пришедший», т.е. «я уже пришел», *He has already come* - «он уже пришел»).

Так как перфект даргинского языка представляет собой промежуточное звено, связывающее прошедшее время с настоящим, то его можно переводить на русский язык, как формой прошедшего, так и формой настоящего времени. Например, ср.: *Нуни ил секIал багъурлира* - «я об этом уже знаю» и *Ну вамсурлира* - «я устал».

В английском языке можно наблюдать подобное явление при переводе форм настоящего совершенного времени на русский язык. Ср.: *I have known her for two years.* - «Я знаю ее уже два года» и *I have already done this work* - «Я уже сделал эту работу».

Для обозначения действия, имевшего место до совершения другого действия или же совершившегося к определенному моменту в прошлом, в даргинском языке употребляется давнопрошедшее индикативное время (плюсквамперфект). М.-С.М.Мусаев различает две видовые формы (совершенного и несовершенного вида), ср.: *XIу ацIибхIели тетрадуни нуни ученикунас дутIилри* – «в то время, когда ты вошел, ученикам тетради мною были разданы». – *XIу ацIибхIели нуни ученикунас тетрадуни дуртIулри* – «в то время, когда ты вошел, я ученикам тетради раздавал» (Мусаев, 1983: 28).

Несмотря на то, что некоторые исследователи даргинского языка, такие как П.К.Услар, Л.И.Жирков, дифференцируют две временные формы в зависимости от вида, с мнением, что данная форма существует в даргинском языке, согласны многие даргиноведы.

В английском языке плюсквамперфект принято называть прошедшим совершенным временем (The Past Perfect Tense). Некоторые исследователи (Иванова И.П., Жигадло В.Н.) называют эту форму перфектом прошедшего времени. Основным значением перфекта прошедшего времени является завершенность действия в прошлом. Действие выступает как завершенное по отношению к временному центру прошедшего времени. Таким образом, создается значение предшествования, характерное для перфекта прошедшего времени, т.е. эта форма употребляется для выражения действия, которое совершилось к данному моменту в прошлом или раньше другого действия в прошлом. *I had finished my work before she came* – «я закончил работу прежде, чем она пришла» (Жигадло, Иванова, Иофик, 1956: 107).

Момент времени, которому предшествует действие, обозначаемое глаголом в форме перфекта, по мнению Л.С.Бархударова, может выявляться из контекста. Таким моментом может быть какое-либо другое действие, следующее за первым и обозначаемое неперфектной глагольной формой, или же временная точка отсчета, обозначаемая обстоятельственным словом или словосочетанием (напр.: *By 6 o'clock he had already finished his work* – «К шести часам он уже закончил работу»), или вся описываемая в речи ситуация (Бархударов, 1973: 117).

Видовое и временное значения – завершенность и предшествование – настолько переплетены в перфекте прошедшего времени, что трудно определить, которое из них преобладает - они взаимосвязаны. (Иванова, Бурлакова, Почепцов, 1981: 64).

Плюсквамперфекту совершенного вида даргинского языка в английском языке соответствует The Past Perfect Tense (прошедшее совершенное). Плюсквамперфекту несовершенного вида даргинского языка в английском языке соответствует The Past Continuous Tense (прошедшее продолженное). Ср.: *When I came she had already done her homework* – «Когда я пришла, она уже сделала домашнюю работу» - *When I came she was doing her homework* - «Когда я пришла, она делала домашнюю работу».

В английском языке для выражения перфекта прошедшего времени используют аналитическую форму, которая образуется с помощью вспомогательного глагола *to have* в форме прошедшего неопределенного и причастия прошедшего времени смыслового глагола: *had done (had + Participle II)*.

Плюсквамперфект современного даргинского языка возник в результате объединения двух самостоятельных форм, выражающих разные значения. Так, например, плюсквамперфект совершенного вида образовался путем соединения деепричастия прошедшего времени (совершенного вида) и связки прошедшего времени (сайри, сабри, сарри), например, *батурли сайри*, букв. «оставив был». Плюсквамперфект несовершенного вида образовался путем соединения деепричастия прошедшего времени (несовершенного вида) и связки прошедшего времени (сайри, сабри, сарри), например, *балтули сайри*, букв. «оставляя был». (Мусаев, 1983: 30).

Однако, в современном даргинском языке плюсквамперфект функционирует в синтетической форме, которая возникла в результате стяжения; например, *батурли сайри* – *батурлири*, букв. «оставив был» и *балтули сайри* – *балтулри*, букв. «оставляя был».

В системах форм прошедшего времени даргинского и английского языков существуют также расхождения. Так, например, в английском языке нет временной формы, соответствующей прошедшему предположительному времени, которое существует в даргинском языке. Данная форма выражает действие, которое произошло бы при наличии определенных условий, но осталось нереализованным в силу отсутствия таких условий, ср.: *Багъурли виасри, белики, нура ваклиши* - «Если бы узнал, может быть, я тоже пришел бы». В английском языке это предложение передается сослагательным наклонением (The Subjunctive Mood), ср.: *If I had known about it I would have come* (Бархударов, 1973: 190). Предложение *Дила дудешра даг хIушачил валишиигу* - «И мой отец, может быть, с вами пришел бы», где сказуемое выражено формой прошедшего предположительного, в английском языке

передается при помощи модального глагола, ср.: *My father may have come with you.*

В даргинском языке также нет временной формы, соответствующей английской форме прошедшего совершенного продолженного времени (The Past Perfect Continuous Tense), выражающей действие, которое длилось в течение какого-то времени до определенного момента в прошлом, или до другого действия, произошедшего в прошлом, ср.: *I had been doing this work for two hours before you came* - «Я делал эту работу в течение 2 часов, до того как ты пришел». В подобных случаях в даргинском языке употребляется форма прошедшего несовершенного индикативного, ср.: *Нуни ил хъянчи, xly вакIайчи, кел сягIят бираси* - «Я эту работу, пока ты пришел, два часа делал».

Особый интерес представляет план выражения форм прошедшего времени в даргинском и английском языках. В даргинском языке широко распространены синтетические формы выражения, в английском языке преобладают аналитические формы. Данное явление можно показать на примере форм прошедшего времени глагола “открыть” в английском и даргинском языках. От данного глагола в английском языке образуется одна синтетическая и четыре аналитические формы, передающие прошедшее время. В то время, как в даргинском языке все формы прошедшего времени данного глагола, за исключением некоторых особых случаев, являются синтетическими. Например, в английском языке форма *opened* «открыл» (The Past Indefinite Tense) является синтетической формой, а формы *was opening* (The Past Continuous), букв. «было открывающимся»; *had opened* (The Past Perfect), букв. «имел открывший»; *had been opening* (The Past Perfect Continuous), букв. «имел бывший открывающий» и *have opened* (The Present Perfect), букв. «имеет открывший» - аналитическими.

В даргинском языке формы *абхъиб* «открыл» (прошедшее совершенное индикативное); *ибхъи* «открывал» (прошедшее несовершенное индикативное); *абхъилра* «открыто есть» (прошедшее результативное); *абхъилри* «было открыто» (давнопрошедшее индикативное); *абхъииши* «открыл бы» (прошедшее предположительное), как видно, являются синтетическими.

Говоря об особых случаях даргинского языка, речь идет о следующем: перфект и плюсквамперфект могут иметь факультативные аналитические формы, которые в речи употребляются чрезвычайно редко, ср.: *вакIилра*, букв. «придя был» и *вакIили сайри*, букв. «придя был». Кроме того, форма 3 лица перфекта всегда является аналитической, ср.: *вакIили сай* «придя есть» (он). Синтетические формы перфекта и плюсквамперфекта даргинского языка, по нашему мнению, представляют собой стяженные варианты аналитических форм, ср.: *вакIилра* (< *вакIили сайра*, букв. «придя есть»), *вакIилри* (< *вакIили сайри* «придя был»).

Форма прошедшего предположительного, как полагаем, изначально являлась также аналитической, состоявшей из инфинитивно-целевой формы и первичной глагольной связки, ср.: *вакIии*

(< *вакIеси* < *вакIесри* < *вакIее + ри*, букв. «приди был»).

Как показывают материалы английского и даргинского языков, многие разновидности прошедшего времени, видимо, возникают в языках путем сочетания нефинитных форм глагола и вспомогательных глаголов.

Таким образом, отмеченные нами выше общие и отличительные особенности в составе и способах выражения прошедшего времени в английском и даргинском языках могут иметь определенное лингводидактическое значение. Выяснение общих и индивидуальных особенностей форм и способов выражения прошедшего времени в английском и даргинском языках помогут как носителям даргинского языка при изучении ими английского языка, так и носителям английского языка, заинтересовавшимся культурой, традициями и языком даргинцев.

Библиографический список

- Абдуллаев, З.Г., 1969, *Субъектно-объектные и предикативные категории в даргинском языке*, Махачкала, Дагучпедгиз.
- Абдуллаев, С.Н., 1954, *Грамматика даргинского языка*, Махачкала, Дагестанский филиал АН СССР. Инт истории, языка и литры.
- Бархударов, Л.С., Штеллинг, Д.Н., 1973, *Грамматика английского языка*, Москва, Высшая школа.
- Есперсен, О., 1958, *Философия грамматики*, пер. с англ. В.В.Пассека и С.П.Сафоновой. / Под ред. и с пред. проф. Б.А. Ильиша, Москва, Издательство иностранной литературы.
- Жигадло, В.Н. Иванова, И.П., Иофик, Л.Л., 1956, *Современный английский язык*, Москва, Издательство литературы на иностранных языках .
- Иванова, И.П., Бурлакова, В.В., Почепцов, Г.Г., 1981, *Теоретическая грамматика современного английского языка*, Москва, Высшая школа.
- Маллаева, З.М., 2003, *Средства выражения перфектива и прогрессива* // Современные проблемы Кавказского языкоznания и тюркологии, Вып. 3., Махачкала.
- Мусаев, М.-С.М., 1983, *Словоизменительные категории даргинского языка (время и наклонение)*, Махачкала, Издательско-полиграфический центр ДГУ.
- Мусаев, М.-С.М., 2002, *Даргинский язык*, Махачкала, Академия.
- Муталов, Р.О., 2002, *Глагол даргинского языка*, Махачкала, Издательско-полиграфический центр ДГУ.
- Плунгян, В.А., 2001, *Вид и типология глагольных систем* // Труды АС филологического факультета МГУ им. М.В. Ломоносова, Т.1., Москва, Издательство Московского Университета.
- Crystal, D., 2000, *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Poutsma, H., 1926, *A grammar of Late Modern English*, Part II, Groningen: Nordhoff.

***DE LA RELATIVISATION EN FRANÇAIS ET EN ÈWÒNDÒ :
DES PARTICULES ÉNONCIATIVES AUX OPÉRATEURS
SYNTAXIQUES¹***

Résumé : L'observation de la syntaxe des langues, notamment française et èwòndò, donne à voir des structures qui perturbent par leur forme, tantôt proches les unes des autres malgré de profondes disparités, tantôt distinctes en dépit de propriétés communes évidentes. Peut-être convient-il de délaisser les approches morphologiques, désormais usées et inopérantes, pour intégrer plus significativement la composante modale dans l'examen de la syntaxe des subordonnées, en l'occurrence relatives. Voilà quelle piste tente d'explorer cette contribution. L'idée de départ étant que les particules énonciatives constituent le socle de la relativisation, l'analyse envisage la structure relative comme une conjonction de processus énonciatifs et syntaxiques. La conclusion propose d'élaborer une typologie des relatives françaises et èwòndò fondée sur la visée de communication véhiculée par le membre inférieur du schème corrélatif.

Mots clés : relativisation, modalités, schème corrélatif, que, yø.

Introduction

Adjectives et substantives, les relatives partagent avec les interrogatives indirectes partielles plusieurs propriétés. Aussi leur distinction demeure-t-elle tâche peu aisée. Malgré la démultiplication de leurs opérateurs, deux formes sont à la base de ces structures : *que* pour le français et *yø* pour l'èwòndò. Elles peuvent être précédées, pour le morphème français, de *ce*, *celui*, *celle (s)* ou *ceux* et, pour le morphème èwòndò, de *dzé* ou de *zá*. Dans les deux cas, il faut préciser le statut des opérateurs *que* et *yø*, qui peuvent, à quelques différences près, connaître une même analyse. Ce que la grammaire nomme *interrogations cachées* forme probablement un nouveau paradigme : celui des interrogatives avec antécédent. Il faut par conséquent revenir à la description des relations qui se nouent à l'intérieur du schème corrélatif (Muller, 1996), c'est-à-dire entre ses différentes composantes, procéder à une analyse catégorielle de ces dernières. Après Cl. Muller, la réflexion tente un rapprochement entre, d'une part, la conjonction et l'interrogatif et, d'autre part, le relatif et l'interrogatif. Une telle analyse influe-t-elle sur la classification des subordonnées ? Le projet consiste à explorer la possibilité d'identifier, d'expliquer et, finalement, d'unifier leurs différents statuts catégoriels, lexicaux, syntaxiques et énonciatifs. L'analyse veut montrer, contre le principe

¹ Jacques EVOUNA, ENS-Université de Maroua, Cameroun
jacquesevouna@yahoo.fr

psychomécanicien de transcendance, que les sources morpho-lexicales et modénonciatives sont différentes, et que les formes mises en procès présentent un fonctionnement syntaxique identique.

1. Analyse catégorielle de *que* et de *yə*

Un fait perturbe l'analyse des morphèmes *que* et *yə*. Il s'agit de leur instabilité catégorielle caractéristique et troublante. Diverses notions tentent d'expliquer, en grammaire, les migrations de ces deux formes d'une classe à une autre. L'instabilité catégorielle des unités linguistiques est, en effet, prise en charge par la subduction (Moignet, 1981), la cliticisation (Muller, 1996), la grammaticalisation (Marcello-Nizia, 2006), etc. Il apparaît évident, dans ce foisonnement de perspectives, que l'enjeu est celui de l'identification de l'unité source de *que* en français et de *yə* en èwòndò.

1.1. La classe morphologique de *que*

En français, *que* est connu sous plusieurs étiquettes. C'est un pronom. Relatif, il se présente sous forme tantôt simple, tantôt composée [1a-b]. L'interrogatif, par contre, ne semble connaître de forme que composée en phrase complexe [1c-d] :

- a. Il se souvint des confidences *que* lui avait faites le père Goriot la veille [...]. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Il ne fait attention à rien, pas même à *ce qu'il mange*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- c. Applique-lui ton système, et dis-moi *ce que* tu en penseras. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- d. [...] il marchait en pensant à *ce qu'il dirait à madame de Restaud* [...]. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Dans ces emplois, cependant, le statut pronominal est incertain pour *que*. Il s'agit, pour l'emploi relatif, de la conjonction (Kayne, 1975 ; Kupferman, 1985). On peut d'ailleurs faire l'hypothèse, à la suite de ces travaux, d'une fonction interne assignée à l'antécédent en cas de relativisation directe, ou au proclitique *ce*. L'analyse du présumé pronom est en réalité celle d'une modalité énonciative supportant la cataphore temporelle.

On se sert, en outre, du terme de *subjonction* comme d'un synonyme de conjonction (Grevisse et Goosse, 2004 : 1535). L'hypothèse qu'une opposition de

type transmission *vs* rection modale sous tend le paradigme des complétives a déjà abouti à l’identification de deux réalités distinctes (Onguene Essono et Evouna, 2010). L’opposition entre indicatif et subjonctif apparaît donc essentielle. En fait, la dérivation prend une valeur assertive ou injonctive, selon qu’elle est initiée par la conjonction (AssP¹) ou par la subjonction (InjP²). De là apparaissent des ressemblances et les différences entre la langue française et la langue èwòndò.

1.2. *Yə : une autre identité plurielle*

L’analyse de *yə* pose les mêmes problèmes que celle de *que* en français. Cette forme se rencontre, en èwòndò, sous les apparences d’une préposition ou d’une particule de l’interrogation partielle ou totale [2] :

- a. Mòd *yə* á- dzàál.
Homme préposition morphème locatif village
Un homme du village.
- b. Ndá *yə* á- tPbP.
Maison préposition morphème temporel habiter
Une maison à habiter.
- c. *Yə* mvəŋ è à- nθŋ ?
Particule interrogative pluie P.A³. MT⁴ pleuvoir
La pluie tombe-t-elle ?
- d. *Yə* mod, *yə* mìngá, o nə dzé túk ?

Particule interrogative homme, particule interrogative femme, toi présent
être quoi exactement

Homme ou femme, qu’es-tu exactement ?

La préposition associe une détermination à un nom support : c’est un relais. La particule *yə*, quant à elle, est porteuse de la modalité interrogative. Tantôt, elle signifie *est-ce que* [c], tantôt elle exprime une alternative [d]. Dans tous les cas, sa position est exclusivement frontale dans la phrase. Il existe aussi, tout proche de l’interrogation, un emploi exclamatif de la particule énonciative *yə* [3] :

- a. (Yə) ábím àbθg ndì à á- kàg àná !
Excl. Augment quantité danse Ndi PA passé organiser aujourd’hui.

¹ Assertive Phrase.

² Injonctive Phrase.

³ Préfixe d’accord.

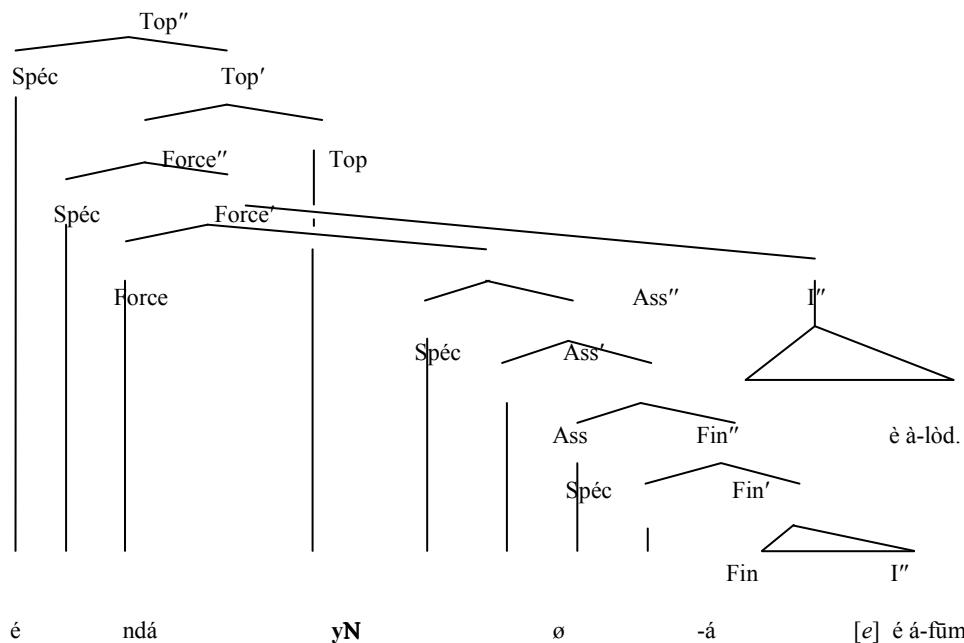
⁴ Morphème temporel.

Quelle fête Ndi a organisée aujourd’hui !

- b. (Yə) ákyáè ndzùg nnà à á bàdàn ai dΘ !
Excl. Augment qualité peine mère PA présent éprouver avec ça.
- Quelle peine ma mère éprouve !***
- c. (Yə) kán òsámà tèé !
Excl. Genre honte démonstratif
- Quelle honte !***

Cet emploi, qui peut être averbal, échappe souvent aux analyses. C'est à cause du caractère explétif de la particule énonciative *yə* ; d'où les parenthèses.

Yə intervient enfin dans la dérivation des relatives de l'èwòndò. *Yə* opère alors un marquage fonctionnel (topicalisation) de l'antécédent après délocalisation de l'occurrence redondante. La forme en question n'y a probablement plus le statut de particule énonciative, mais celui d'une particule topicalisatrice (Abega, 1969). Les analyses en font un relatif conjonctif (Onguene Essono, 2000 ; Essono, 2000). Mais c'est donc un topique. Loin de la conception habituelle (Caron, 2000), le topique n'est ni un nominal, ni un pronom en èwòndò. Dans l'indicateur ci-dessous, le topique supplée la conjonction de subordination *náà* par son aptitude à servir de support à la finitude temporelle :



La maison blanche suinte.

Dans ce type de structure, *yə* a vocation à supporter l'indicatif. Il s'y exerce une contrainte d'effacement de la conjonction *náà* ou de la subjonction *nəó*. Sur le

plan modal, la relative est exclusivement assertive. Cette exclusivité modale rappelle la distinction de même type que permettent de faire, en français, la conjonction et la subjonction. Il faut, à présent, aborder la question des modalités.

2. Opérateurs et typologie des modalités énonciatives

Il est peu habituel de parler de marques formelles de l'assertion ou de l'injonction. Si l'entreprise reste difficile pour la phrase simple, la phrase complexe permet de l'envisager. La conjonction et la subjonction sont désormais vues comme des positions éminemment modales. Plus traditionnellement, interrogatifs et exclamatifs sont reconnus comme telles. La grammaire fait ainsi état des mots interrogatifs et exclamatifs (*qui*, *que*, *quoi*, *où*, *comme*, *comment*, *quand*, etc.). Mais la polysémie et la polyvalence de ces items est telle que la valeur interro-exclamative qui leur semble fondamentale est mise en doute. En èwòndò, *dzé* et *zá* connaissent des emplois relatifs [4] :

a. Wùlú -gú ai zá wàá dìŋ.

Marcher impératif avec qui toi présent aimer.
Marche avec qui tu aimes.

b. Nnà à à yàngà dzé ésə é á zù.

Mère PA présent attendre quoi tout PA présent arriver.
Ma Mère attend tout ce qui va arriver.

Quel est le fondement de cette valeur ? Telle est peut-être la question à résoudre. Il convient de remonter aux travaux de C. Fuchs et J. Milner qui décrivent la constitution des interrogatives de la manière suivante :

« [Elles] sont engendrées à la fois par « *enchâssement* » d'une sous-partie d'un arbre dominée par une catégorie majeure (NP, par exemple) et directement en tant que « *type de phrase* » (où le mode interrogatif est indiqué par la présence du morphème Q, à la distinction du mode affirmatif, en particulier). » (Fuchs et Milner, 1979 : 42).

L'éclatement du complémenteur (Rizzi, 1997) permet, plus tard, de formaliser cette composante modale grâce aux positions IntP¹ ou ExclP². En d'autres termes, les items souvent identifiés comme interrogatifs ou exclamatifs ne

¹ Interrogative Phrase

² Exclamative Phrase

le sont pas *a priori* ; ils acquièrent ces valeurs du fait de l'existence d'une position modale dans la phrase. Il s'agit, pour le français, de *que* et, pour l'èwòndò, de *yə*.

On admet généralement que toute phrase porte la trace de l'attitude du locuteur face à ce qu'il dit (Le Querler, 1994). C'est la modalité. Aussi, la phrase déclare-t-elle quelque chose qu'on la dira de modalité assertive ; interroge-t-elle sur tout ou partie de son contenu qu'elle appartient à la modalité interrogative ; exprime-t-elle une exclamaison ou une interjection qu'elle traduira une modalité exclamative. La grammaire distingue ainsi quatre modalités obligatoires (assertive, injonctive, interrogative et exclamative). Mais quelle logique préside à l'érection de ces relations en modalités de phrases ? On peut dégager entre elles des propriétés spécifiques et communes.

Au-delà de la confusion que la pratique grammaticale entretient sur la catégorie du mode (impérative) et celle de modalité (injonctive) on peut se demander si les modalités énonciatives sont nécessairement des modalités de phrase. L'exclamaison est-elle une modalité de phrase au même titre que l'assertion ? Si le locuteur qui forme une assertion ou une injonction envisage le procès exprimé par sa phrase comme respectivement réel et virtuel, quelle sera celle de celui qui interroge ou qui s'exclame ? Il y a là une distinction qui peut, comme on le verra, avoir d'heureuses répercussions sur les problèmes liés à l'identification et à la définition des notions grammaticales de phrase et de proposition.

Elle pourra éventuellement apparaître tributaire de l'origine de la modalité. Parmi les différentes formes d'expression de la modalité, la grammaire évoque des éléments disparates. Ils sont d'ordre suprasegmental (l'intonation à l'oral ou la ponctuation à l'écrit), syntaxique (l'ordre sujet-verbe ou l'ordre inverse), et morphologique (l'emploi de mots spécifiques : mots interrogatifs ou exclamatifs).

En réalité, la modalité est soit l'expression catégorielle (mode verbal) de l'opposition sémantique des traits virtuel/réel ; soit l'expression lexicale de la distinction des valeurs énonciatives interrogatif/exclamatif. Puisqu'elle est supportée par le verbe, la première modalité recevra la caractérisation d'une modalité phrasistique. C'est en cela qu'on peut s'accorder avec Ch. Touratier qui définit la proposition comme

« toute unité à centre verbal qui n'est pas assertée en tant que telle dans une phrase. La proposition n'est qu'une unité de construction de la phrase et seule la phrase, qui est l'unité d'assertion, est susceptible d'être vraie ou fausse. » (Touratier, 1980 : 258).

Mais l'accord ainsi marqué ne l'est qu'à titre partiel. Car ce n'est pas son caractère vrai ou faux qui fait d'une dérivation une phrase, mais son système de référence interne. En d'autres termes, un énoncé est érigé au rang de phrase à partir du moment où son contenu d'expression est de type **assertif** ou de type **injonctif**. La modalité, phrasistique, est alors réelle ou virtuelle. Si, en revanche, la référence

d'un énoncé est externe, on conclura à une modalité propositionnelle. Son contenu exprime soit une interrogation, soit une exclamacion.

3. La relativisation : un principe unificateur

L'analyse courante des relatives prend essentiellement appui sur la morphologie de l'opérateur et le fonctionnement syntaxique de la subordonnée. Selon cette conception, la relativisation s'entend comme

« le processus syntaxique qui permet d'obtenir, à partir d'un constituant non verbal (l'antécédent), un constituant complexe comportant à sa tête ce constituant, et, en complément, une proposition dans laquelle un des actants (au sens large : incluant les circonstanciels) est interprété comme étant coréférent à l'antécédent. » (Muller, 1996 : 20-21).

L'auteur distingue deux modes opératoires de la notion. A côté de la première décrite ci-dessus et qui produit les relatives orthodoxes ou avec antécédent, il existe une relativisation indépendante. En effet, avance-t-il,

« il peut aussi y avoir relativation sans antécédent. Mais il faut alors que l'actant qui est commun aux deux propositions puisse jouer un double rôle fonctionnel, celui qu'il aurait de toute façon dans la subordonnée et celui de l'antécédent dans la principale. Cela impose en français que l'actant commun soit placé à la frontière des deux propositions. » (Muller, 1996 : 21).

La relativisation sans antécédent pose quelques problèmes, dont celui, entre autres, du statut des opérateurs des relatives qu'elle initie. Hormis, par exemple, les formes précédées de *n'importe*, les relatifs sans antécédent (*qui*, *quiconque*, *quoi*, *où*) sont exclus de la nominalisation. Ces structures, qu'on regroupe du reste sous le paradigme de substantives, intègrent également les relatives avec détermination (Wagner et Pinchon, 1962) [5] :

- a. *Qui* vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Elle est redevenue, depuis un mois, *ce qu'*elle était. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- c. *Ce qui* m'attache à ce jeune homme, *ce qui* m'émeut, c'est de savoir la beauté de son âme en harmonie avec celle de sa figure. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Ils n'ont pas, par conséquent, la capacité de subsumer sur le plan fonctionnel comme sémantique l'antécédent. Aussi ne peuvent-ils, en réalité,

assumer de fonction qu'interne, la fonction externe étant du ressort de la totalité de la proposition subordonnée.

En marge de ces problèmes, il faut s'intéresser aux diverses applications de la notion. En substance,

« ce processus englobe, au-delà des relatives, les clivées, les comparatives, les interrogatives partielles et certaines concessives. »
(Muller, 2002 : 395).

Telle était déjà la conception de S. Kuroda qui, étudiant la langue anglaise, « [...] propose de considérer **what** et **which** comme une seule et même unité dans chacun des deux rôles qu'ils assument et de les représenter en les ramenant « à une forme de base » ; allant plus loin, il tente de ramener l'interrogation et la relativisation elles-mêmes à un même traitement transformationnel. » (Fuchs et Milner, 1979 : 68-69).

À la différence de S. Kuroda, dont la démarche est transformationnelle, Cl. Muller propose l'approche dérivationnelle avec pour concept opératoire de base le schème corrélatif *tel quel*, qu'il fonde sur l'abandon des disparités morphologiques pour privilégier l'hypothèse d'une parenté génétique entre les subordonnées. Le modèle consiste en *une démarche descriptive de déconstruction et de reconstruction des relations syntaxiques* (Muller, 1996 : 6). Il semble fondamental, aujourd'hui, de tirer toutes les conséquences de cette nouvelle analyse de la subordination et des relatives. S'intéresser, par exemple, aux catégories grammaticales, en l'occurrence le mode verbal, les modalités énonciatives ou la finitude temporelle peut ouvrir des perspectives à la fois séduisantes et originales. Cela justifie la conception des opérateurs de la subordination non plus comme de simples agents de liaison, mais surtout comme des marqueurs de visées de communication particulières.

Ce qu'il faut montrer à présent, c'est donc que la relativisation opère sur l'assertion comme sur l'injonction, sur l'interrogation comme sur l'exclamation. La forme basique du relatif peut, autrement dit, être la conjonction, la subjonction, l'interrogatif ou l'exclamatif.

4. Des modalités cachées ?

Qu'il soit question de l'èwòndò ou du français, la relativisation doit être comprise comme un phénomène de superposition, à une modalité phrasique ou propositionnelle, d'une délocalisation d'items. Exclu le déplacement des modalisateurs, la relativisation concerne le déplacement et/ou la réduction morphologique de constituants lexicaux. En fait, il y a relativisation sitôt qu'une position vide est créée en subordonnée. Sans réduction, le déplacement s'opère au-delà du marqueur modal. On parle alors d'antécédent [6] :

- a. Il arrive, ma chère, et cherche une *institutrice* qui lui enseigne le bon goût. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Vous succomberez donc à ce *supplice*, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Loin de l'analyse traditionnelle, les relatifs phrastiques ne sont pas des pronoms. Ils servent simplement de support à la cataphore temporelle ou à l'indice fonctionnel du terme relativisé et déplacé : ce sont des conjonctions. Il leur arrive, de même, de supporter les réductions morphologiques des items relativisés [7] :

- a. Je ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariboles *auxquelles* tiennent tant les femmes. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Il a un fils unique, *auquel* il veut laisser son bien. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

La langue èwòndò efface phonétiquement la conjonction, qu'elle supplée par le topique *yə* [8] :

- a. é mod *yə* -á nnà à á- yàngà à à- nyəb fúlú.
Augment homme topique CT¹ mère PA présent attendre PA présent être beauté comportement.

L'homme qu'attend ma mère est d'un bon comportement.

- b. é zén *yə* -á étundi à á- kə è à- yàb.
Augment voie topique CT Etoundi PA présent emprunter PA présent être long

La voie qu'emprunte Etoundi est longue.

La contrainte d'effacement ne s'applique pas à la subjonction. L'existence des relatives subjonctives est même un fait hypothétique en èwòndò. Dans cette langue, en fait, l'emploi du mode subjonctif est une spécificité de l'interrogation. Les exemples [9] ci-dessous correspondent aux structures souvent décrites, en français, comme questions cachées ou relatives à interprétation interrogative. Cl. Muller propose une explication du phénomène fondée sur deux éléments :

« L'interprétation devient interrogative si le nom antécédent est de sens restreint. Cette particularité sémantique est rendue possible dès lors que le verbe introducteur sélectionne l'interprétation de l'identité de l'objet. » (Muller, 1996 : 200).

Il faut y ajouter un troisième élément. Il est de nature modale. C'est l'introducteur. Il rejette la suppléton par le topique. Ce dernier s'effacera en structure phonétique à cause soit de leur homologie, soit d'une incompatibilité distributionnelle. Quoi qu'il en soit, la subordonnée cumule les effets syntaxiques et sémantiques de TopP² (phonétiquement effacé) et de la projection IntP, la

¹ Cataphore temporelle.

² Topic Phrase

particule interrogative *yə*. Sur le plan sémantique, TopP confère une valeur définie à l'antécédent. L'incidence syntaxique de TopP est telle qu'une fonction interne est assignée à l'antécédent :

- a. mìngá à à sílí é vóm **yə** -ó à ó- kə.
Femme P.A. présent demander augment endroit interrogatif CT PA subj. aller
La femme demande l'endroit où elle va.
- b. Dzù à á yəm kig é dzóm **yə** -á ngál à á bè.
Dzou P.A. présent savoir négation augment chose interrogatif CT épouse PA présent cultiver.
Dzou ne sait pas la chose que cultive son épouse.

Yə véhicule, dans les mêmes circonstances, une valeur exclamative. La relative a alors pour antécédent un nom classifieur exprimant l'identité, la quantité, la qualité ou la grosseur :

- c. Zàá yén ábím bòd **yə** -á á á- kúí vóm téè.
Impératif voir augment quantité gens exclamatif CT PA MT sortir endroit démonstratif.
Vois combien il y avait de gens à cet endroit.
- d. Wáá yəm kig é dzóm **yə** -á zàmbò à à- nyú møyPg.
Toi présent savoir négation augment chose excl. CT Zambo PA présent boire vin.
Tu ne sais pas ce qu'il Zambo boit de vin.

La manipulation consiste alors, dans la représentation ci-haut, à projeter IntP ou ExclP¹ plutôt que AssP. Il est clair qu'il ne s'agit plus d'un cas de supplémentation de la conjonction, mais d'une dérivation particulière. D'ailleurs, la relative interrogative ou exclamative ne se trouve jamais en position incidente, mais toujours finale. Ce principe s'applique aussi bien aux structures de l'èwòndò qu'à celles du français. Le déplacement de l'antécédent, qui résulte de sa topicalisation, est attesté par la présence d'une position vide en subordonnée. L'emploi, dans ces structures, de l'indicatif ou du subjonctif, dépend de la manière dont le locuteur envisage le procès exprimé par la subordonnée. L'occurrence du subjonctif représente, par conséquent, un moyen efficace de distinguer entre relative phrasique et relative propositionnelle.

La relative phrasique, introduite par le topique, est uniquement à l'indicatif. La relative propositionnelle, quant à elle, comporte à sa tête la particule énonciative, et n'admet que l'indicatif en cas d'exclamation. En revanche, elle se met tantôt à l'indicatif, tantôt au subjonctif en cas d'interrogation.

¹ Exclamative Phrase.

En français, les questions cachées doivent avoir pour antécédent un nom déterminé à gauche (article défini) et à droite (expansion) ; d'où Cl. Muller parle de restriction [10] :

- a. Rastignac avait compris *l'influence qu'exercent les tailleur sur la vie des jeunes gens*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Si vous connaissiez *la situation dans laquelle se trouve ma famille*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- c. et voyez *les mailles où l'on peut passer à travers le réseau du Code*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Quoique la grammaire n'en fasse pas cas, on s'interroge sur la possibilité d'identifier des exclamations cachées au sein de structures telles celles-ci :

- d. Je ne saurais te cacher *l'impression douloureuse que ta lettre m'a causée*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- e. Le spirituel enfant de la Charente sentit *la supériorité que la mise donnait à ce dandy*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Ces phrases, qui doivent être distinguées de cette autre en [f], résultent en effet d'un choix opéré par le locuteur

- f. Je connaissais *un homme que je venais de voir sortant par un escalier dérobé, et qui avait au fond du couloir embrassé la comtesse*. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Ce choix, d'ordre syntaxique, offre les trois principes suivants au locuteur. Le premier est commun, mais les deux autres sont spécifiques au français et à l'èwòndò :

- 1) soit qu'il déplace l'occurrence redondante du terme relativisé dans le site de l'antécédent, c'est-à-dire à une position dominant celle du marqueur modal pour obtenir des structures telles qu'en [10] ;
- 2) soit qu'il fusionne, en français, pour former une variable du paradigme des termes Qu, le marqueur modal avec la détermination définie (*quel : existence d'un antécédent*) ou la réduction morphologique (*lequel, comment, combien, où, qui, quoi, quand*, etc. : *absence d'un antécédent*) de l'item relativisé ;
- 3) soit qu'il précède, en èwòndò et à une position directement dominée par l'antécédent, la base interrogative *-fē* (identité) ou *-ám* (quantité) du préfixe de classe de l'antécédent.

À la différence du topique qui limite son occurrence à la phrase complexe, la particule énonciative *yə* étend la sienne dans la phrase simple. Ce sont

néanmoins des constantes, excluant toute cooccurrence avec la base interrogative de l’èwòndò. Le statut de cette dernière est celui d’une variable, semblable aux pronoms relatifs et interrogatifs du français. Voilà pourquoi son occurrence se double de l’appariement du focus avec l’antécédent. Les cas ci-dessus envisagés donnent lieu à la projection d’un ForceP¹.

Quoi que, par ailleurs, l’éventuel antécédent soit restreint, il s’agit non pas d’une question cachée, mais d’une relative phrastique. De [10a] à [10e], en effet, la base du relatif est propositionnelle (interrogation-exclamation). Elle est en revanche phrastique (assertion) dans l’exemple [10d]. Dans tous les cas, l’existence d’un antécédent signifie déplacement de l’item relativisé au-delà du marqueur de modalité énonciative. En linguistique, on parle de projection ForceP.

Les relatives sans antécédent peuvent, comme les relatives normales, faire l’objet d’un rapprochement en français et en èwòndò. L’une des propriétés communes se rapporte au mode verbal. Ainsi, l’indicatif est le seul mode admis dans les relatives phrastiques sans antécédent des deux langues [11] :

- a. *Qui a bu* boira. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Les choses que je vous offre sont les armes de l’époque, des outils nécessaires **à qui veut être quelque chose**. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- c. Lúg -úg zá ò á diŋ.
Epouser impératif qui toi présent aimer.
- d. Mə à yàngà dzé ésə é á-yì sΘ.
Moi présent attendre quoi tout P.A. futur arriver.
J'attends tout ce qui arrivera.

Cependant, lorsqu’elles ont une valeur interrogative, les relatives sans antécédent de l’èwòndò comportent l’indicatif ou le subjonctif [12] :

- a. Tàdá à à bəbə zá à ó lòm.
Père P.A. présent regarder qui P.A. subjonctif envoyer.
Mon père cherche qui envoyer.
- b. Mvámbá à á vóán dzé àngàmà à ngá kàg nyé.
Grand père P.A. passé oublier quoi Angama P.A. passé promettre lui.

¹ En formalisant son hypothèse sur l’éclatement de Comp, Rizzi identifie à l’intérieur de sa constitution un élément, ForceP, distinctif des types de phrases : déclaratif, impératif, interrogatif, exclamatif, comparatif et relatif. Pour fine qu’elle semble mais du fait du nombre de types dont il rend compte, la projection ForceP n’hérite-t-elle pas de la principale faiblesse de Comp, c’est-à-dire son imprécision ? En effet, cela pourrait comporter quelque danger de conjecturer que ForceP présente indifféremment la même forme dans la même position, quel que soit le type de phrase. Peut-être faut-il se référer aux travaux de physique pour cerner le concept de *force*. Isaac Newton qui a précisé ce concept en établissant les bases de sa mécanique l’utilise pour désigner l’interaction entre deux objets ou systèmes, une action mécanique capable d’imposer une accélération, ce qui induit un déplacement ou une déformation de l’objet. Aussi la projection ForceP s’entend-elle, ici, comme le site de réalisation des items lexicaux bougés.

Mon grand père a oublié ce que lui avait promis Angama.

Celles du français sont exclusivement à l'indicatif [13] :

- a. Tout cela ne dit pas pourquoi vous ne *venez* pas tout bonnement vous emparer de lui. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).
- b. Mais je ne vois pas alors à quoi je *suis* bonne. (H. de Balzac, *Le Père Goriot*).

Autre propriété commune, en cas d'absence d'un antécédent, il y a formation d'un terme Qu dans la dérivation des relatives propositionnelles. La réduction morphologique (adjectif, pronom ou clitique) du constituant relativisé est alors susceptible, en fusionnant avec la particule interrogative, de connaître un emploi autonome et de nominaliser l'énoncé à la tête duquel elle est construite.

En èwòndò, la relativisation sans antécédent s'accompagne d'un marquage sémantique des éléments déplacés : c'est la focalisation. On reprend, réaménagés en [14], quelques-uns des exemples des séries [11] et [12] ci-dessus :

- a. Lúg -úg zá **nnye** ò á *dij*.
Epouser impératif qui focus toi présent aimer.
Epouse qui tu aimes.
- b. Mø à yàngà *dzé* ésa **ndzP** é á-yì sΘ.
Moi présent attendre quoi tout focus P.A. futur arriver.
J'attends tout ce qui arrivera.
- c. Tàdá à à bøbø zá **nnye** à ó *lòm*.
Père P.A. présent regarder qui focus P.A. subjonctif envoyer.
Mon père cherche qui enverra.
- d. Mvámbá à á vóán *dzé* **ndzP** àngàmà à ngá kàg nyé.
Grand père P.A. passé oublier quoi focus Angama P.A. passé promettre lui.

Mon grand père a oublié ce que lui avait promis Angama.

Dans les exemples [a-b], il y a effacement phonétique de la particule interrogative, mais le topique est inexistant dans la dérivation des relatives phrastiques sans antécédent [c-d]. Cette inexistence est due à l'inaptitude de zá et de dzé à fonctionner comme des antécédents. Ce sont des proclitiques. Souvent décrits comme des nominaux (Onguene Essono, 2000 et Essono, 2000), ils remplissent en réalité le domaine de spécification des items morphologiquement réduits et déplacés (résomptifs) : ils en vérifient les traits lexicaux. Leur rôle les rapproche de *ce* en français. Il existe néanmoins des différences. Par exemple, en français, *ce* est exclu de la nominalisation tandis qu'en èwòndò, zá et dzé en sont des opérateurs lorsqu'ils sont en emploi interrogatif. En fait, la particule interrogative s'efface, supplée sémantiquement par les nominaux, syntaxiquement par le focus. Selon les structures, le fonctionnement des nominaux est tantôt celui de ForceP, tantôt celui de proclitiques.

Conclusion

Si le français mobilise un paradigme particulier, celui des relatifs, pour dériver ses relatives, la langue èwòndò, qui ignore l'existence de telles entités, recourt à une particule polysémique pour procéder au marquage fonctionnel (topicalisation) ou modal (interrogation/exclamation) des items lexicaux pour former des relatives. L'analyse des relatives nécessite, dans les deux langues, que l'on trace une ligne nette entre les notions usuelles mais floues de phrase et de proposition. Le système de référence des relatives pose le problème de leur interprétation. Leur structure logique révèle la mise en œuvre de mécanismes modaux et énonciatifs que l'analyse a tenté de mettre en lumière. Quelques travaux, récents ou datés, ont initié l'unification de l'analyse des relatives. Ainsi, tirant principalement du schème corrélatif de Cl. Muller, cette contribution établit que les relatives sont de type phrasistique ou propositionnel. Le second membre du schème corrélatif, c'est-à-dire l'opérateur de la subordination, fonctionne alors, suivant la visée communicative imprimée à la phrase ou à la proposition, comme un marqueur d'assertion ou d'injonction d'une part, d'interrogation ou d'exclamation d'autre part. Sans doute le concept de relativisation, comme la notion de relatif, est-il à considérer sur le plan syntaxique, et morphologique si l'on veut, mais surtout sur le plan des catégories dérivationnelles telles, par exemple, que les modalités énonciatives. Après son extension aux interrogatifs et aux exclamatifs, après la tentative de son unification, le paradigme des relatifs apparaît finalement, par le statut et le fonctionnement de ses composantes, comme celui de positions éminemment énonciatives. Les différences sont finalement à chercher, à la fois, sur le plan structural (syntaxe des relatives) et sur le plan modal (sens du verbe introducteur et statut de l'opérateur de la subordination). Cela marque, en èwòndò comme en français, une ligne de démarcation avec la tradition grammaticale au sujet de l'identification et des classifications traditionnelles des relatives.

Références bibliographiques

- Abega, P., 1969, *Grammaire de l'èwòndò*, Université fédérale du Cameroun.
Caron, B., 2000, « Assertion et préconstruit : topicalisation et focalisation dans les langues africaines », Paris, Louvain, Peeters.
Essono, J.-J. M., 2000, *L'Èwòndò, Langue bantú du Cameroun*, Yaoundé, Presses de L'Université de l'Afrique centrale.
Evouna, J., 2011, *Dynamique des forces et dérivation de la périphérie gauche propositionnelle en français et en èwòndò*, Thèse de Doctorat Ph. D., Université de Yaoundé, Inédit.
Fuchs, C. et Milner, J., 1979, *À propos des relatives*, Paris, SELAF.
Grevisse, M., Goosse, A., 2004, *Le Bon Usage*, Paris, Duculot.
Hirschbühler, P. Labelle, M., 1996, « Qui-sujet : conjonction ou pronom relatif ? », in Cl. Muller, *Dépendance et intégration syntaxique*, Tübingen, Niemeyer, pp. 67-76.
Kayne, R.S., 1975, « French relative « que », part II», in *Recherches linguistiques*, 8, pp. 27-92.

Studii de gramatică contrastivă

- Kupferman, L., 1985, « Notes sur *dont, de qui/de quoi/duquel* », in *Recherches linguistiques*, n° 13, pp. 5-32.
- Kuroda, S.Y., 1968, « English Relativisation and some Related Problems », in *Language*, vol. 44, n° 2, pp. 244-266.
- Le Querler, N., 1994, *Précis de syntaxe française*, Presses universitaires de Caen.
- Marcello-Nizia, Ch., 2000, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck.
- Moignet, G., 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- Muller, Cl., 1996, *La Subordination en français. Le schème corrélatif*, Paris, Armand Colin.
- Muller, Cl., 2002, *Les Bases de la syntaxe. Syntaxe français-langues voisines*, Bordeaux, P.U.B.
- Onguene Essono, L.M., 2000, *Subordonnées relatives et interrogatives en français et en èwòndò. Analyse prédictive et syntaxique de la subordonnée*, T1&2, Thèse de doctorat d'État, Université de Yaoundé I.
- Onguene Essono L.M., EVOUNA, J., 2010, « Les complétives du français et de l'èwòndò : entre transmission et rection modo-temporelles », in *Studii de gramatica contrastiva*, No 14, pp. 51-75.
- Rizzi, L., 1997, “The Fine Structure of the Left Periphery”. In *Elements of Grammar*, ed. by L. Haegemann, 281-337, Dordrecht, Kluwer Academics Publishing.
- Wagner, R. L., Pinchon, J., 1962, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.

**ЭМОЦИОНАЛЬНО-ОЦЕНОЧНАЯ КЛАССИФИКАЦИЯ
КОНЦЕПТА "ПУТЕШЕСТВИЕ" В АНГЛИЙСКОЙ И
АЗЕРБАЙДЖАНСКОЙ ФРАЗЕОЛОГИИ¹**

**EMOTIVE AND APPRASING CLASSIFICATION OF THE CONCEPT
“TRAVELING” IN ENGLISH AND AZERBAIJANI PHRASEOLOGY**

Abstract: It is very difficult to give the concrete definition to the notion “concept”. In this article we represent different points of view on this problem. The article investigates the concept “Traveling”, it also represents the emotive and appraising classification of the concept “Traveling” in English and Azerbaijani phraseology.

Key words: concept, phraseology, classification, connotation.

Язык, как явление социальное, тесно связан с реалиями и традициями народа – его носителя и можно без сомнения утверждать, что все культурные и бытовые события в жизни общества находят свое отражение в языке. Поэтому одним из заслуживающих внимания аспектов науки о языке является фразеология, которая является не только самой обширной, но и наиболее демократичной областью словарного запаса языка, т.к. включает в себя единицы и научной терминологии, и публицистической или художественной литературы.

Развитие современной лингвистики и ряда других гуманитарных наук фиксирует все более четко выраженную тенденцию к формированию нового направления – культурологической лингвистики, или лингвокультурологии. На современном этапе развития языкознания доминантой мышления становится не только познание, но также и взаимопонимание, что неизбежно приводит к изучению взаимодействия языка, культуры и личности.

Характерная для XX-XXI веков тенденция к взаимопроникновению различных областей знания вызвала потребность в единице, сводящей воедино результаты различных познавательных процессов и ментальных операций, представленных в языке и эксплуатируемых в коммуникации. Такой единицей стал концепт, при изучении которого произошло обобщение ряда аспектов лингвокогнитивной деятельности, прежде рассматривавшихся изолированно.

В последние десятилетия понятие концепта и концептосферы активно вошло в научный обиход. Академик Д.С. Лихачев так определяет

¹ Elnara GASANOVA, Dagestan State University
eldream-3@inbox.ru

концептосферу: «В совокупности потенции, отраженные в словарном запасе отдельного человека, как и всего языка в целом, мы можем называть концептосферами....» (Лихачев, 1997: 284). Можно предположить, что концептосферу языка образуют множество концептосфер, которые, в свою очередь представляют собой системы концептов.

По мнению Ю.Степанова количество базовых концептов невелико: «Четыре - пять десятков, а между тем сама духовная культура всякого общества состоит в значительной степени в операциях с этими концептами» (Степанов, 1997: 12).

Концептосфера – совокупность концептов, из которых как из мозаичных кусочков, складывается полотно миропонимания носителя языка.

Богатство языка определяется не только богатством словарного запаса и грамматическими возможностями, но и богатством концептуального мира, концептосферой, в которой формируется национальная языковая личность.

В структуре концептосферы есть ядро, приядерная зона и периферия. Ядро и приядерная зона преимущественно репрезентирует универсальные и общенациональные знания, а периферия – индивидуальные (Маслова, 2004: 35).

Изучение природы концепта в когнитивной лингвистике уделяется первостепенное значение. Любая попытка постичь природу концепта приводит к осознанию факта существования целого ряда смежных понятий и терминов. Прежде всего, это концепт.

Проблема дифференциации концепта – одна из самых сложных решаемых и дискуссионных в теоретическом языкоznании наших дней. Это объясняется тем, что при анализе концепта мы имеем дело с сущностями плана содержания, не данными исследователю в непосредственном восприятии, судить же об их свойствах и природе мы можем лишь на основе косвенных признаков.

Концепты – это посредники между словами и экстралингвистической действительностью, и значение слова не может быть сведено исключительно к образующим его концептам (Cruse, 1990: 395) «концепт значительно шире, чем лексическое значение» (Карасик, 1996: 6) – такова одна из точек зрения на соотношение концепт – слово, высказанная впервые С.А. Аскольдовым (Аскольдов, 1997: 270, 275); согласно еще одной точке зрения, концепт соотносится со словами в одном из его значений (Лихачев, 1993: 24).

Концепт – это семантическое образование, отмеченное лингвокультурной спецификой и тем или иным образом характеризующее носителей определенной этнокультуры. Концепт, отражая этническое мировидение, маркирует этническую языковую картинку мира и является кирпичиком для строительства «дома бытия» (по М. Хайдеггеру). Но в то же время это некий квант знания, отражающий содержание всей человеческой деятельности. Концепт не непосредственно возникает из знания слова, а является результатом столкновения словарного значения слова с личным и

народным опытом человека (Лихачев, 1993: 4). Он окружен эмоциональным, экспрессивным и оценочным ореолом.

Следовательно, концепт многомерен; в нем можно выделить как рациональное, так и эмоциональное, как абстрактное, так и конкретное, как универсальное, так этническое, как общенациональное, так и индивидуально-личностное.

Концепты в сознании человека возникают в результате деятельности, опыта постижения мира, социализации, а точнее, складываются из: а) его непосредственно чувственного опыта – восприятия мира органами чувств; б) предметной деятельности человека; в) мыслительных операций с уже существующими в его сознании концептами; г) из языкового знания (концепт может быть сообщен, разъяснен человеку в языковой форме); д) путем сознательного познания языковых единиц (Попова, Стернин, 1999: 63).

У концепта сложная структура. Концепт имеет «слоистое» строение, его слои являются результатом, «осадком» культурной жизни разных эпох. Он складывается из исторически разных слоев, отличных и по времени образования, и по происхождению, и по семантике. Особая структура концепта включает в себя:

- Основной (актуальный) признак;
- Дополнительный (пассивный, исторический) признак;
- Внутреннюю форму (обычно не осознаваемую) (Степанов, 1997: 21).

Внутренняя форма, этимологический признак, или этимология открываются лишь исследователям, для остальных они существуют опосредованно, как основа, на которой возникли и держатся остальные слои значений.

В результате взаимодействия человека с миром складывается его представления о мире, формируется некоторая модель, которая в философско-лингвистической литературе именуется картиной мира. Это одно из фундаментальных понятий, описывающих человеческое бытие.

Человек, приобретая опыт, трансформирует его в определенные концепты, которые, логически связываясь между собой, образуют концептуальную систему; она конструируется, модифицируется и уточняется человеком непрерывно. Это объясняется свойством концепта изменяться в сознании. Концепты, оказываясь частью системы, попадают под влияние других концептов и сами видоизменяются. Изменяется со временем и число концептов, и объем их содержания (Павиленис, 1983: 102-120).

Последовательность построения концептуальной системы в сознании отвечает принципам логики. И этим обусловлено такое свойство системы, как логичность. Она определяет возможность перехода (логического) от одного концепта к другому, определение одних концептов через другие, построение новых концептов на базе имеющихся.

Логичность системы дает возможность построения внутри нее новых концептов, не усваиваемых из актуального опыта, а перешедших в сознание посредством языка. Этим объясняется возможность введения в концептуальную систему человека абстрактных понятий. Такую информацию невозможно ввести в систему без языка.

Говоря о концептуальных системах, мы можем выделить следующие этапы их формирования в сознании человека: невербальный (доязыковой) и вербальный (языковой); и такие их свойства как изменчивость и логичность.

Термин «картина мира» возник на рубеже XIX – XX вв. Картина мира – реальность человеческого сознания.

Мировидение каждого человека складывается в картину мира: «Каждая цивилизация, социальная система характеризуется своим особым способом восприятия мира» (Гуревич, 1972: 17). Отсюда следует, что менталитет любого лингвокультурного сообщества обусловлен в значительной степени его картиной мира, в которой репрезентированы мировидение и миропонимание ее членов.

Понятие «картина мира» строится на изучении представлений человека о мире. Если мир – это человек и среда в их взаимодействии, то картина мира – результат переработки информации о среде и человеке (Цивьян, 1990: 5).

М. Хайдеггер писал, что при слове «картина» мы думаем, прежде всего, об отображении чего-либо, «картина мира, сущностно понятая, означает не картину, изображающую мир, а мир, понятый как картина» (Хайдеггер, 1986: 103).

Картина мира лежит в основе индивидуального и общественного сознания. Концептуальные картины мира у разных людей могут быть различными, например, у представителей разных эпох. Различных социальных, возрастных групп, разных областей научного знания и т.д. Люди, говорящие на разных языках, могут иметь при определенных условиях близкие концептуальные картины мира, а люди, говорящие на одном языке – разные. Следовательно, в концептуальной картине мира взаимодействует общечеловеческое, национальное и личностное.

Система социально-типичных позиций, отношений, оценок находит знаковое отображение в системе национального языка и принимает участие в конструировании языковой картины мира (Маслова, 2004: 64).

Языковая картина мира – это когнитивная структура в своей основе, но в ней находят отражение особенности культуры народа, не зависящие напрямую от процессов когниции.

Абстрактные концепты, такие как «любовь», «судьба», «смерть», представленные в любых языковых картинах мира, а во фразеологических, пословичных картинах мира они получают, как правило, культурную окрашенность. Языковая картина мира отражает когнитивные, культурные и

социальные характеристики народа – носителя языка, а также географические условия его проживания. Это отражение определяется менталитетом народа.

А. Тейлор пишет о том, что пословицы, фразеологизмы дают нам представление об идеях и идеалах, которые движут людьми (Тейлор, 1975: 73). А. Жемеркайне считает, что пословицы, фразеологизмы, как зеркало, отражают жизнь и нравственные устои общества и действуют в обществе в качестве регулирующих «жизненных правил» (Szemerkenyi, 1974: 935).

Фразеологическая картина мира характеризуется двойственностью строения благодаря двойственности строения составляющих ее единиц – фразеологизмов. Фразеологизмы с несовпадением внутренней формы (буквального значения) и значения, закрепившегося в узусе, т.е. обладающие переносным значением, отражают два вида знаний о мире. С одной стороны, значение фразеологизма передает принятые в социуме нормы морали, стереотипы поведения – знания о мире и человеке в мире, которое является важным для языкового коллектива и поэтому закрепляется с помощью языкового знака. С другой стороны – внутренняя форма фразеологизма отражает бытовые представления, повседневную жизнь людей (Иванова, 2002: 25-26).

Путешествие относится к базовым элементам культуры, имеющим всеобщий характер, и являющимся, таким образом, одним из компонентов картины мира английского и азербайджанского народов. Так, глубоко заложенное в культуре представление о жизни как о линейном передвижении (метафора: жизнь-это путешествие) закрепилось во фразеологических единицах языка и присуще всем членам данных лингвокультурных сообществ.

Многочисленность и разноплановость лексических единиц, выражающих концепт «путешествие», свидетельствуют о его актуальности для носителей английского и азербайджанского языков, поэтому описание концепта «путешествие» также является значительным вкладом в описание английской и азербайджанской лингвокультуры в целом.

Согласно Т.Ю. Ма, концепт «путешествие» - один из сложных, культурно значимых концептов, в содержание которых входят имена абстрактных понятий, не имеющих «опоры» во внеязыковой деятельности в виде предметных реалий. Подобные концепты возможно изучать путем выделения их системообразующих элементов (в качестве которых рассматриваются движение, время, пространство, направление, цель и средство/способ передвижения). «Путешествие» является одним из значимых концептов культуры, так как он непосредственно связан с такими основополагающими, составляющими основу картины мира понятиями, как движение, время и расстояние, что способствует его метафоризации (Ма, 2001: 37).

В данной статье мы попытаемся представить классификацию фразеологических единиц с компонентом «путешествие» по эмоционально – оценочной коннотации.

Существует много определений термина «коннотация». Коннотацию часто определяют как дополнительное содержание слова, как стилистические оттенки, которые накладываются на его основное содержание (Кунин, 1972:152). В коннотацию обычно включают эмотивный и оценочный компоненты. И.В. Арнольд включает в состав ещё стилистический компонент (Арнольд, 1959:105). Коннотация - это стилистический аспект значения, компоненты которого сопутствуют сигнификативному и денотативному аспектам значения языковой единицы (Кунин, 1972: 161). Эмоции - форма отношения человека к действительности - всегда сопровождаются оценкой. Эмотивность - это эмоциональность в языковом преломлении, т.е. чувственная оценка объекта, выражение языковыми или речевыми средствами чувств, настроений, переживаний человека (Кунин, 1972:153). Оценка - это объективно-субъективное или субъективно-объективное отношение человека к объекту, выраженное языковыми средствами эксплицитно или имплицитно. Оценка может быть положительной, отрицательной и нейтральной (Кунин, 1972: 155).

1. Рассмотрим ФЕ с компонентом «путешествие» с положительной оценкой:

the coast is clear / yol açıkdir (зеленая улица, путь свободен, опасности нет); *to pave the way for someone / yol açtag* (прокладывать дорогу, пробивать путь); *one is getting impatient to go on a trip / yol əhval-ruhiyyəsi* (чемоданное настроение, кто-либо настроился уезжать); *knight of the road / yol qəhrəmanı* (рыцарь дороги (водитель такси)); *to find one's way out / yol taptag* (найти выход); *to make way for someone / yol vermək* (дать кому-либо дорогу); *a way is mastering by a walker / yol yeriməklə alınar* (дорогу осилит идущий); *who knows the way, that doesn't stumble / yola beləd olan büdrəmtəz* (кто знает дорогу, том не споткнется); *who knows the way, that doesn't fear / yola çıxan yolda galmaç* (дорожному пути не стоит); *to come round to the right way / yola gəlmək* (браться за ум, образумиться, исправиться); *to shorten the journey / yola körpii salmaq* (сократить путь игрой, веселой беседой); *to be at a crossroads / yolayricında qalmaq* (находиться на рубеже новой жизни); *Father is a friend to a son on the way / yolda yoldaş, evdə qardaş* (в дороге отец сыну товарищ); *a guiding star / yolgöstərən ulduz* (путеводная звезда); *to clear the way for smth / yolu təmizləmək* (расчистить путь, подготовить почву, создать благоприятные условия); *we are going the same way / yolumuz birdir* (нам с вами по дороге); *to get out of someone's way / yolundan çəkilmək* (уйти с чьей-либо дороги); *sail in/ ajaq almaq* (принять решительные меры); *Happy journey! / Jahşıı yol!* (в добрый путь!); *the longest way about is the nearest way home/ javaş kedən çoh gedər* (тише едешь, дальше будешь); *a great ship asks deep waters/ jahşı atlari jahşı kişi'lər minib ketdilər* (большому

кораблю большое плавание); *no royal road to smth/jahşı işlərin yolu tapdaq olar* (нелёгкий способ достижения чего-либо); *travel broadens the mind/çox oхуyan çox bilməz, çox gəzən çox bilər* (путешествие обучает); *to keep one's feet on the ground / yolunu aztamaq* (не сходить с рельсов, трезво оценивать обстановку, знать, что делать).

2.ФЕ с отрицательной оценкой, например: *to lose the very ground under one's feet / adamin ayağının altından yer gaçır* (почва ускользает из под ног); *to empty the bag / açaram sandığı, tökərəm pambiği* (рассказать, ничего не скрывая, выложить на чистоту (выражение угрозы разоблачения чьих-либо неблаговидных дел); *to bar the way / yol kəsmək* (преграждать путь); *one has his last journey / yol üstündədir* (он отправился в последний путь); *to be at a crossroads / yoldayricında qalmaq* (быть на распутье, не знать, что делать); *to stray from the right path / yoldan çıxmaq* (сбиться с пути);*fly-by-night/ yoldançixaran* (ненадежный); *to vote with one's feet / çıxıb getmək* (соскочить, уйти); *get in smb.'s road/ yoldan qojmaq* (стоять поперёк дороги); *to go each one's own way, like ships at sea / yolları ayrıldı* (разойтись, как в море корабли, рассстаться навсегда); *the mud-locked roads / yolsuzlug* (бездорожье); *sail into / ağaç ağaçca pelmək* (наброситься на кого- то); *take the road/ jolçulug* (стать бродягой); *çixılmaz vəziyyət / a blind alley* (тупик, безвыходное положение); *to put a spoke in someone's wheel / yoluna tikan əktəmk* (вставлять палки в колеса); *to stand in one's way / yolunda durmaq* (мешаться под ногами, стоять поперек дороги); *to strike up someone's heels / yolundan çıxarmaq* (выбивать из седла/из колеи); *to put someone out of the way / yolundan götürmək* (убирать кого-либо со своего пути, отделаться от кого-либо); *to kick over the traces / yolunu azmaq* (сорваться с резьбы (предаться чему-либо предосудительному); *after a Christmas comes a lent / yol həmişa bostan kənarından düşməz* (не все кату масленица, будет и великий пост);*to cut the ground from under someone's feet / yolunu bağlamaq* (перекрыть кислород).

3. ФЕ с нейтральной оценкой, например: *a bus-tram-and-tube ticket / yol biletı* (единный проездной билет); *to measure miles / yol ağırtmaq* (мерить версты (быть в дороге); *to accompany someone home / yol uzaq etmək* (проводить кого либо); *someone is on the road to smth. / yol üstündədir* (готов к пути, собрался в путь); *to take(hit) the road / yola düşmək* (отправиться в путь, уехать); *to take smth to a journey / yola götürmək* (на дорогу, для использования в пути); *after the journey / yoldan* (с дороги (сразу после поездки)); *this expression is spoken when the largest part of the way is at the back / yolun damarını qırmaq* (говорится тогда, когда большая часть пути осталась позади); *a strip of the way / yolun zolağı* (лента дороги); *to follow in someone's footsteps / yolunu davam etdirmək* (идти по чьим-либо следам,

продолжать чей-либо путь); *a run up to town / yahin yol* (кратковременная поездка в город); *to come one's way / yolunda görünmək* (произойти в чей-либо жизни); *get under way / yola düşmək* (tronуться в путь); *a traveler / səhhan* (путешественник); *a foreign tour / səyahət* (путешествие за границу).

При рассмотрении фразеологических единиц с компонентом «путешествие» было выявлено 16 ФЕ с нейтральной оценкой, 20 ФЕ с отрицательной коннотацией, 24 ФЕ с положительной оценкой. Мы можем сделать вывод, что преобладающей оценкой является положительная. Мы также можем заметить, что одна и та же фразеологическая единица, может нести в себе как положительную, так и отрицательную оценку, например: *to be at a crossroads / yolayricında qalmaq* (быть на распутье(не знать, что делать), находиться на рубеже новой жизни). Подобные фразеологические единицы называются сигнификативными., их значение выводится из контекста.

Библиографический список

- Арнольд, И., 1959, *Лексикология английского языка*, Москва.
Аскольдов, С., 1997, Концепт и слово. В: *Русская словесность: Антология*. Москва.
Гуревич, А., 1969, Время как проблема истории культуры. В: *Вопросы философии*. №3.
Иванова, Е., 2002, *Пословичные картины мира*, СПб.
Карасик, В., 2004, *Языковой курс: личность, концепт, дискурс*. Москва.
Кунин, А., 1972, *Фразеология современного английского языка*. Москва.
Лихачев, Д., 1993, Концептосфера русского языка. В: *Известия РАН. Т.3 вып. 1*.
Лихачев, Д., 1997, Концептосфера русского языка. В: *Русская словесность: Антология*. М.: Academica.
Ма, Т., 2000, *Национальное самосознание в контексте языка и культуры*, Москва.
Маслова, В., 2004, *Введение в когнитивную лингвистику*, Москва.
Павиленис, Р., 1983, *Проблема смысла*, Москва.
Попова, З., Стернин, И., 1999, Понятие концепта в лингвистических исследованиях. Воронеж.
Степанов, Ю., 1997, Константы. *Словарь русской культуры. Опыт исследования*. Москва.
Хайдеггер, М., 1986, Искусство и пространство. В: *Самосознание Европейской культуры XX века*. Москва.
Цывьян, Т., 1990, *Лингвистические основы балканской модели мира*. Москва.
Cruse, D., 1986, *Lexical semantics*, Cambridge, University Press.
Levin, B., Pinker S.(eds.), 1991, *Lexical and conceptual semantics*, Oxford, Blackwell.
Szemerényi, A., 1974, *Semiotic approach to the study of proverbs*. В: *Proverbium. № 24*.
Taylor, A., 1975, *Selected writings on proverbs*. Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia.
Мюллер, В., 2002, *Англо-русский словарь*, Москва.
Мюллер, В., 2003, *Русско-английский словарь*, Москва.
Насирзаде, С., 1985, *Аталаф сөзү*, Бакы.
Азизбеков, Х., 1985, *Азербайджанско-русский словарь*. Баку.

Studii de gramatică contrastivă

Комри Б., Халилов, М., 2010, *Словарь языков и диалектов народов Северного Кавказа*. Лейпциг-Махачкала.

Vəlieva, N., 2010, *Irihəcmli Üçdilli (azərbaycanca-ingiliscə-rusca) frazeoloji lügət*, Baki.

FURTHER ASPECTS OF GENDER MARKING IN ENGLISH AND ROMANIAN¹

Abstract. The paper reverts to some of the main issues posed by the expression of the grammatical and conceptual notion of gender in English and Romanian. It revisits some aspects of defining gender and gender classes (including the *epicene*, *common* gender and *neuter* gender), neutralization, the idea of fuzziness in treating gender, and some of the errors and inconsistencies linked with the expression of gender in the light of the more recent linguistic approaches flawed by excessive feminism. The existence of the *epicenes* in the two languages compared, and the (provable) existence of a *Common Gender* in Romanian, as well (e.g. *abonat*, *alegător*, *bolnav*, *creștin*, *pacient*, *zoolog*) are also dealt with. A number of inconsistencies of usage, idiosyncrasies and cases of actual solecism are addressed, with illustrations inspired by the author's didactic experience.

Key words: gender, neutralization of gender, epicenes, feminism, sexism, solecism, inconsistency.

It is the aim of the present paper to dwell on some of the main issues posed by the expression of the grammatical and conceptual notion of gender in English and Romanian – in order to (more convincingly) illustrate and bring further clarifications to a number of queries relating to the definition of gender, the specificity of a number of gender classes (including the *epicene*, *common* gender and *neuter* gender), neutralization, the idea of fuzziness in gender belonging, as well as some of the errors and inconsistencies connected with gender, mainly as seen from the angle of linguistic feminism. In the present contribution, we propose to consider the situation in English, the deviations from the normative pattern, including upgrading, downgrading, literary style, the objective vs. the subjective pattern; then, compare it with the more complex situation in Romanian, in terms of form, where there are fewer *PC* conventions, due to the fact that, in Romanian, marking gender is mainly a matter of morphology. To support the thesis that gender-neutralization is a matter of pure linguistic convention, we are also trying to posit the idea that natural languages cannot – and should not – express all the shades of meaning or parameters of semantic-grammatical structure, being checked by understandable restrictions of a various nature. We would like to illustrate not only the actual existence of a *common gender* in Romanian, but also the need for *fuzziness* to be taken into account when dealing with gender marking, and the recognizable existence of what we may call “default-masculine” nouns in Romanian. It is obvious that, unlike English, Romanian tends to use *genderization*,

¹ Constantin MANEA, University of Pitești, Romania
kostea_m@yahoo.com

be it rather sporadically. We are also aware of the fact that the growing number of epicenes in contemporary Romanian is ascribable to the numerous Anglo-American models.

We co-authored a previous paper (Manea, 2011) focusing on some of the main issues, challenges, approximations and misconceptions that the feminist approach to language deals with, while also addressing the question of the actual existence of gender-oriented languages (vs. “gender-neutral” languages). It seemed to us that the number of the languages that – by way of cultural tradition – pay more attention to marking the (essentially polite) specificity of *Gender* (or sex), is smaller than the number of those languages in which marking (and acknowledging the very existence of) gender is merely a matter of referential description. An increasing amount of disagreement is engendered by Gender neutrality, while the conventions that language itself displays, at the level of both lexicon and grammar, are long-established facts in acknowledging and securing neutrality for the masculine.

We believe that the situation in English should be carefully studied, and maybe detailed well beyond the limitations and idiosyncratic uses and subclasses established (or else, imposed) by common grammars. In actual fact, most grammar handbooks in the English-speaking area make the (grammatical-semantic) relevance of gender tantamount to the lexical units, very much in the way irregular verbs are perceived by syntactic-oriented grammars (i.e. *words* that the speakers have to learn as such) – see *Harrap’s English Grammar*, p. 54-55: “In English it is common not to use a special word or ending to distinguish the sex of a noun. Many nouns refer to both male and female: *artist, banker, cousin, friend, lawyer, neighbour, novelist, teacher, zoologist*. But it is sometimes possible to use endings to distinguish male and female: **feminine actress, masculine actor** (...), although in many cases the distinction can be seen as parallel to that between the different words *daughter/son, cow/bull, etc.*”. A rather similar definition (mainly in point of expediency) is given by the Thompson-Martinet *Practical Grammar*, while David Crystal’s *Dictionary of Linguistics and Phonetics* provides a much more comprehensive definition: “**gender**: A GRAMMATICAL CATEGORY used for the analysis of WORD-CLASSES displaying such ss as masculine/feminine/neuter, ANIMATE/inanimate, etc. Discussion of this concept in LINGUISTICS has generally focused upon the need to distinguish **natural gender**, where items refer to the sex of real-world entities, and **grammatical gender**, which has nothing to do with sex, but which has an important role in signalling grammatical relationships between words in a SENTENCE (ADJECTIVES agreeing with NOUNS, etc.). The gender SYSTEMS of French, German, Latin, etc., are grammatical, as shown by the FORM of the ARTICLE (e.g. *le* v. *la*), or of the noun (e.g. nouns ending in *-a* are feminine). Grammatical gender is not a feature of English, though some parts of the language can be analysed in such terms (e.g. the correlation between PRONOUNS, *he/she* co-occurring with *who/whose*, etc., whereas *it* co-occurs with *which*). English gender contrasts are on the whole natural, viz. *he* refers to male people, animals, etc. The

few cases of other kinds of usage (e.g. a ship being referred to as *she*) pose interesting problems which have attracted considerable discussion in linguistics” (*op. cit.*, p. 148-9).

On the other hand, most punctilious grammarians (who, among other things, pay good attention to the functional complexity of the various grammatical categories) concur in stating that gender in English is only a matter of syntactic marking and relevance:¹ e.g. *Fill'er up!* (i.e. *the car*). *Don't call dear Baby it!* (from an angry mother); in this latter example, one can also speak about stylistic relevance, *i.e.* upgrading through colloquial usage: *She* for cars, ships, etc. will be opposed to downgrading: *It* for a baby / a (despicable / ignorable) human being.

Referential gender is also commonly addressed: Agreement in gender is expressed through the anaphoric use of the third person singular pronoun (*he*, *she*, *it*). For the [\pm MALE] opposition, within the [+HUMAN] category, *he* and *she* are used, being thus opposed, in the superordinate [\pm HUMAN] distinction, to *it*. Hierarchically, the gender oppositions in these three personal pronouns are as follows: *he* / *she* are opposed to *it*, while *he* is opposed to *she* (correspondingly, human vs. non-human and male vs. female). Thus, the normative pattern is defined, e.g. *The bridegroom was handsome; he also had a beautiful moustache. Jane was fretting, yet she admitted she could be even more nervous than that. The hen had just laid its thousandth egg, etc.*; in which cases *it* is used for non-human beings and for objects while *he* / *she* are used for human beings. *She* is used for [+FEMALE] nouns, and *he* for [+MALE] (or [-FEMALE]) nouns. While this is the general pattern, real usage of the English language sees a number of deviations.

Deviations from the normative pattern may be explained through the speakers' attitude towards the enunciation and the pragmatic content of the utterance. There are two main contexts that do not observe the above normative pattern (which would entitle us to say that, in broad lines, gender in English is predictable), allowing for alternative patterns, in which the normal gender oppositions are reshaped: a) The informal colloquial contexts; b) Literary style.

Informal context tends to use a gender reference pattern tainted by a sense of intimacy (*i.e.* involving very close connection), sometimes in utter disregard of the strict grammatical rules (thus, an intimate pattern). In literary language, it is mainly the use of personification that accounts for the most numerous cases of infringement to the normative pattern of gender in English.

The *Intimate Pattern* is thus delineated by M. Mathiot: “the striking characteristic of the use of *he*, *she*, *it* in the intimate pattern is the speaker's disregard for the two attributes that serve as defining criteria for entities in the normative pattern: 1. human status, and 2. biological sex. In the normative pattern only non-human entities are referred to as *it*, only human females as *she*, and only human males as *he*. The intimate pattern is constituted by three types of usage, in which the rules of the normative pattern are disregarded: on the one hand, non-

¹ The presentation was largely based on I. Ștefănescu, *Morphology (2)*, T.U.B., 1988.

human entities are personified, while human entities are denied their human status. On the other hand, there is a reversal of sex roles: women are treated as if they were men and referred to as *he*; men are treated as if they were women and referred to as *she*.¹

The three types of shifting from the settled rules of normative usage can be thus summarized: (A) *Personification* (known as “upgrading”); (B) *Denial of human status* (or “downgrading”); (C) *Sex-role reversal*. The colloquial character of the intimate pattern may be demonstrated through the fact that its use is restricted to a limited social (and communicational) area; mainly for group relations – outside the intimate group, the normative pattern will be resumed. Examples: I’ve finally fixed *her* up (in reference to a door – intimate pattern); cf. That door was quite a mess; *its* look was messy, too (which is the normative pattern). The “in-mate” usage is rather confusing for non-native speakers, who feel (and are, in fact) “aliens” to the group thus constituted.

(A) Upgrading¹ (or personification – Curme speaks of “animating gender”). It is used whenever entities are regarded (and named) as if they were human. The speaker will use either *he* or *she*. Assimilating an “object” to a human being indicates, generally, a certain amount of positive involvement on behalf of the speaker as far as the respective entity is concerned; that may range from mere interest in the object of the personification to a maximum of passionate / highly affectionate / enthusiastic / rapturous, etc. involvement. There are many instances of entities belonging to the “objectual” world (as opposed to the actual “human” world) that can be upgraded / personified. This almost limitless set of possible occurrences may include nearly everything in the domain of either concrete or abstract “objectual” entities, e.g. houses, doors, pieces of furniture, prices, teams, balls, formulas, etc., e.g. I’m going to have *her* (= my car) painted pink one day; *She* (= my van) is a real wonder.

In a number of contexts, personification has a certain professional smack; it can be part of a professional jargon, e.g. The *up train* started at 8.30, and we were among *her* passengers. In much the same way, professional people will refer to ships, boats, schooners, frigates, sails, steamers, balloons, aeroplanes, as well as other types of craft, using the personal pronouns *she*, e.g. We were just aboard *The White Dove* when a thunderbolt struck *her*. There are however counter-examples, cases when ships and machines are referred to by the personal pronoun *he*, not *she*: The tiny *submarine* was not fit to fight back, so the Jerries sank *him*. Plants and animals are also a favourite subject of personification, e.g. Did you see that gorgeous *cauliflower* in Ann’s garden? No, I didn’t see *him*. *The jaguar* was ceaselessly prowling in the hope to find something to feed *his* little ones.

Within the animal subgroup, in which *it* constitutes the general rule (e.g. The *sheep* was grazing with *its* lamb), there are a number of “subsets” in which upgrading is usually applied, in parallel with the use of *it* as in the normative

¹ Among other things, **to upgrade** means “to raise (an employee) to a higher grade or rank.”

pattern (it is a case of “free variation” of the two patterns, *e.g.* The goat was with *her* two kids. When I saw that shiny big old *fly*, I felt I could crush *him*). Kruisinga makes the following observations: “Some names of animals have a personal gender without sex being thought of. This traditional personal gender is usually masculine – as for *horse, dog, elephant, lion, buffalo, fish*. The traditional feminine gender is for less frequent animals, and may be due to the usually female sex of the animal, as in the case of *cat*, perhaps also of *parrot*.”

Otto Jespersen’s commentary holds that: “The rule given is that *he* is used in reference to strong or big animals and *she* in reference to weak or small animals”, but “the rule is absolutely wrong (when) whalers speak of whales as *she*.” *e.g.* When a *trout* is beaten, you can call *him* a grill. Can you see the *cat* scratching *her* pussy? So you’ve really got a *parrot* and you could make *her* speak. Curme extends the idea of personality to animate non-humans “with reference to little children and small insects, when the idea of personality is little developed, we usually employ the neuter person /*it*/”.

(B) Downgrading: Entities whose human status is denied are downgraded. Human status may be inherent with such entities or else attributed through convention (*viz.* previous upgrading). Downgrading is done through the use of the personal pronoun *it* for human beings of former “personifications”. Downgrading human status will imply negative involvement from the speaker to various degrees (*i.e.* lack of interest in the downgraded entity, annoyance, contempt, up to violent depreciation). Downgrading human beings denotes (Kruisinga, 1936) that “the person is unknown or vaguely thought of, or [because] the person is considered a negligible quantity”, *e.g.* You’re talking about that *Jim* fellow? That’s a cousin of the headmaster, isn’t *it*?

Downgrading expresses contempt (*i.e.* depersonalization through the disparaging use of *it*, alongside *that*, *e.g.* “What’s the matter, *sweet one*? Is *it* worrying *itself* over that letter?”; “Would you like to marry Murray?” “Fancy being owned by *that*! Fancy seeing *it* everyday!”); or violent rage, *e.g.* “I can understand why *they* (= the robbers) took my silverware. But why did *it* take my piggy bank?”. There are contexts in which downgrading may alternate with upgrading, *e.g.* (A man talking about his car) “Sometimes I feel like junking *it*, just tossing *it*. But then *she* comes back... I just don’t know what I am going to do with *her*.”

Literary style: Literary language generally uses substitution of abstract nouns by *he* or *she*. It seems that a great deal of importance in referring to such names is held by the gender their counterparts (or likes) have in Latin (or Romance languages such as French and Italian). Thus, for instance, names of countries are feminine, and rivers are masculine: “Oxford had made *her* own way into history”; “France has always known *her* arch-enemy as being England.” Nouns such as *wisdom, crime, science, life, nature, fate, liberty, church, music* are feminine, *e.g.* “I love wisdom more than *she* loves me”; “Music with *her* silver sound made their hearts rejoice.”

Names of celestial bodies are either masculine or feminine, e.g. *Mars*, *Jupiter*, *the sun / the Sun* are masculine, just like *time*, *year*, etc., while *Venus*, *the moon / the Moon*, as well as the names of the seasons are feminine. Examples: “Spring with her verdure joined Nature with her lusty joy”. Some [–ANIMATE] nouns can be upgraded, becoming: (A) Masculine: *the sun / Sun, the ocean, rivers, mountains, time, day, death, anger, love, discord, despair, war, murder, stone, law, the vices*, etc.; (B) Feminine: *spring, summer, the soul, virtue, night, darkness, cities, countries, arts, sciences, liberty, charity, victory, mercy, religion, ships, the earth, the world, the moon*, etc. (see Curme, 1947: 213).

Actual usage does not follow even the “norms” / rules of deviant cases: there are numerous disconcerting examples (thus, in P. Benchley thriller *Jaws*, the killer shark is referred to by the author as *it*, while the characters refer to the animal by *he*, demonstrating a deeper sense of affective attitude). Deviations from the “normative pattern” can be considered manifestations of one or several additional patterns of usage, governed by “intimacy”. The transfer of a range of qualities characteristic of humans (males or females) to objects is a proof of the anthropocentrism¹ of language – here, in its “affective” manifestation. The normative-intimate switch is based on certain relationship existing between the speaker and the respective object or animal; it should be considered in a pragmatic view; moreover, it is “subjective”. Therefore, in contemporary usage there are two patterns: a) objective (in keeping with it, gender distinction is predictable), i.e. the standard pattern; b) the subjective pattern – characterized by unpredictability and capricious gender distinctions. The “subjective” pattern takes precedence over the standard pattern in many cases displayed by actual usage.

A cognitive view – based on the cultural significance of the data obtained through mere grammatical, normative analysis – can be taken in addition to all that was said, mainly with a view to revealing the specific, relevant way in which native speakers conceive reality (in point of gender): “The cognitive analysis of the referential gender consists in relating the semantic oppositions ascertained in the semantical analysis to the nature of the concepts involved” (Mathiot). Thus, additional insight into the functioning of the normative pattern itself may be provided. The fact that one term is marked and the other is unmarked in the two main semantic oppositions HUMAN / NON-HUMAN and MALE / FEMALE shows that, while (1) “human beings are defined on the basis of a characteristic that non-human entities do not have; (2) women are defined on the basis of a characteristic that men do not have; with regard to human beings, the entities whose human status is ambiguous give a clue as to what is the characteristic of humanness (...) Babies and young children are a case in point. Even when they are regarded as lovable, they are generally believed to lack the faculty of reason;

¹ The adjective *anthropocentric* means “regarding man (and humankind) as the most important and central element of existence / factor in the universe, especially as opposed to God or animals.” (COLL)

this suggests that the latter faculty is the defining characteristic of humanness. With regard to women (...) the defining characteristic is the ability to give birth. Thus the overt opposition human *vs.* non-human is covertly specified as having reason *vs.* lacking reason; the overt opposition female *vs.* male is covertly specified as able to give birth *vs* unable to give birth". (Mathiot, 1975: 11).

Only some uses of gender constitute shared usage (*i.e.* common to men and women), while there are others specific either to men or to women. They have sex-differentiated usage (Mathiot: "There are two uses: 1) those manifesting men's conception of femaleness and maleness; 2) those manifesting women's conception of femaleness and maleness"). The example Mathiot gives in point of shared usage is the system of appearance evaluation as expressed by the opposition *ugly / beautiful* – the first corresponding to *he*, the second to *she* – and they imply, respectively, such attributes as: dainty, delicate, slim, sleek, trim, graceful, elegant, young, clean, white / fair etc., *vs.* ungraceful, slow, bulky, large, loud, filthy, etc. A cactus will be *he*, whereas a violet – *she*. Furthermore, differentiated usage (in the intimate pattern) includes such oppositions as competent / incompetent (respectively, MALE / FEMALE); even female teachers will be designated by [+MALE] anaphoric pronouns when competence is meant.¹ On the contrary, women tend to oppose FEMALE to MALE in the evaluative pair: "mature" *vs.* "infantile, inconsequential" *e.g.* "She'll be all right" (speaking about a plant). Both patterns (the intimate and the normative ones) have the same conception of humanness (*i.e.* humans are superior to all other entities), while having different conceptions of femaleness and maleness. The existence of an intimate pattern of usage demonstrates the speakers' awareness of sense distinctions within the normative pattern, which is to say that "grammatical" meanings can become overt, too.

The situation in Romanian seems to be more complex in point of form, yet a lot simpler as far as the (the newly acquired) PC conventions of usage are

¹ In keeping with (comparatively recent) tendencies to come into line with the so-called "politically correct" speech, even dictionaries try hard to avoid "sex discrimination", thus having recourse to such distortions of the (cultural and) grammatical gender-conventions in use for centuries as saying: "**self-portrait** (*noun*) a portrait that *an artist produces of themselves*". The same neutralization of the masculine-feminine opposition, when the generic sense is meant, occurs in: *Every teacher* must use *their* best skills in class. (For a more comprehensive commentary, see the *Usage note* in *The NEW OXFORD DICTIONARY OF ENGLISH*, s.v. **they**: "The word **they** (with its counterparts **them**, **their**, and **themselves**) as a singular pronoun to refer to a person of unspecified sex has been used since at least the 16th century. In the late 20th century, as the traditional use of **he** to refer to a person of either sex came under scrutiny on the grounds of sexism, this use of **they** has become more common. It is now generally accepted in contexts where it follows an indefinite pronoun such as **anyone**, **no one**, **someone**, or **a person**, as in **anyone** can join if **they** are a resident and **each** to **their** own. In other contexts, coming after singular nouns, the use of **they** is now common, though less widely accepted, especially in formal contexts. Sentences such as *ask a friend if they could help* are still criticized for being ungrammatical. Nevertheless, in view of the growing acceptance of **they** and its obvious practical advantages, **they** is used in this dictionary in many cases where **he** would have been used formerly. See also usage at **HE** and **SHE**".

concerned. Here is the main part of the presentation the *Academy's Grammar* (2005) makes as concerns the grammatical category of gender: “În limba română, categoria gramaticală a genului grupează substantivele în trei clase: *masculine*, *feminine* și *neutre*. Fiecare substantiv comportă o caracteristică fixă de gen, prin care se încadrează într-una dintre clasele morfologice reunite pe baza uneia dintre trăsăturile: [+Masculin] / [+Feminin] / [+Neutr]. Fiecare clasă de gen are flexiune proprie, caracterizată prin omonimii și combinații specifice de desinențe. La unele substantive, apartenența la o anumită clasă de gen are o fundamentare obiectivă, legată de exprimarea distincțiilor semantice impuse de genul natural.” (*Gramatica limbii române – I – Cuvântul*, Editura Academiei Române, București, 2005: 63).¹

The idea of semantic motivation is also addressed: “Capacitatea substantivului de a exprima, prin categoria genului, particularități de conținut privitoare la deosebirile de sex (masculin / feminin) implică disocierea numelor de *animate* de numele de *inanimate*. Opozițiile semantice [+Animat] / [-Animat], [+Sex] / [-Sex] pot motiva genul gramatical al unor substantive.” (*Gramatica limbii române – I – Cuvântul*, Editura Academiei Române, București, 2005, p. 65).² As one can notice, most of the intricacies appertaining to the motley semantic-stylistical usage typical of (more recent varieties of) English are absent from the gender canon in Romanian.

On the other hand, there are languages (mainly outside the group of the Indo-European idioms) where, in the absence of a grammatical gender, marking / recording / recognizing gender is a mere (incidental) problem of referential description (cf. shape, size, colour, texture, etc.); this typically occurs in non-Indo-European languages, unlike African idioms).

Marking gender in Romanian is largely a matter of form / morphology. Hence, the following remark regarding Romanian morphology seems to us quite interesting; the late Mioara Avram wrote a book of grammar in the late 1980s containing a chapter parodically titled *Dragele mele bunice*). It basically drew attention to the singular-plural grammatical homonymy of a number of Romanian *nomina* including the adjective *dragă* (fem. sg.) with the gender-invariable plural *dragî* (cf. also the plural form of such nouns as *ardei*, *pui*, or of adjectives like *gălbui*, etc.). The language's ‘malice’ causes someone who wants to say that, for

¹ “In Romanian, the grammatical category of gender groups nouns in three classes: *masculine*, *feminine* and *neuter nouns*. Each noun assumes a fixed characteristic gender trait, through which it falls into one of the morphological classes aggregated on the basis of one of the traits [+Masculine] / [+Feminine] / [+Neuter]. Each gender class has its own inflection, characterized through homonymies and specific combinations of grammatical endings. In some nouns, belonging to a certain class is objectively grounded, connected with expressing the semantic distinctions imposed by the natural gender.” (*Grammar of the Romanian Language – I – The Word*).

² “The capacity of the noun to express, via the grammatical category of gender, peculiarities relating to the content concerning the sex distinctions (masculine / feminine) implies dissociating the names of *animates* from the names of *inanimates*. The semantic oppositions [+Animate] / [-Animate], [+Sex] / [-Sex] can motivate the grammatical gender of certain nouns”.

instance (the example is extracted from some recent press material we have recently perused), in a foreseeable future we will all be grandparents – irrespective of the sex we belong to – to have recourse to the only correct variant Romanian can provide, i.e. *bunici* (not **bunice*, which does not simply exist – due to the fact that the opposition expressed through the inflection is neutralized for the category of gender). So, a commonsensical conclusion is that a natural language cannot possibly express all conceivable shades of meaning or parameters of semantic-grammatical structure. The ‘mischiefs’ of a natural language systematically lead to numerous restrictions (of a phonetic, semantic, morphological and syntactic nature) in the way of highly nuanced expression. Conversely, one may come to ask oneself which is the extent of the speaker’s need of nuance; consider the following examples: expressing gender in Thai (*sawatika* vs. *sawatikrab* – “Good afternoon” for a masculine vs. a feminine interlocutor), the idea of distributivity – as in the class of the collective nouns –, countability or partitivity and individualization (e.g. in Breton the only way to say *ant* is to use a collective-plural form loosely meaning *ants*, accompanied by a partitive, whereas the French, Russian and Italian words for *hair / păr* are, respectively, the plural forms *cheveux*, *volosy*, *capelli*), politeness in address or designation (how many degrees of politeness are necessary? Romanian tries to manage by using three of them), degrees of proximity (distal, proximal, medium, etc.), voice as a category of the verb, ergativity, etc. Similarly, natural languages have an amazingly broad range of cases of form defectiveness, which are variously sanctioned by normative books; to take an example, why should a verb like Romanian *a aboli* be defective?

Coming back to the challenges of expressing the category of gender, where genderization vies with gender-neutrality, Romanian tends to use *genderization* (in the most positive meaning of the term) rather sporadically, e.g. **dragele mele bunice*, a hyper-grammatical form meant to achieve a superior degree of precision / lack of referential-discourse ambiguity.

Among the most significant aspects of defining gender and analyzing gender classes in Romanian, we think the class of the epicenes is paramount, with numerous instances pointing to the existence of that variety of gender type in both Romanian and English.

An interesting remark is that some of the (more recent) Romanian epicenes are calques on foreign (mainly Anglo-American) terms, which raises various problems of morphological-phonematic adaptation. Incidentally, the number of the epicenes in contemporary Romanian has been increased by the neologistic input derived from Anglo-American models (e.g. *designer*, *(top) model*, *manager*, *star*, *wrestler*, etc.), which, by virtue of their consonant ending (vs. the usual Romanian – and also most Romance – feminines, ending in vowels), seem to “assign gender” – in this case, the masculine. When the issue of agreement (in point of gender) intervenes, the relevance of the phenomenon is also valid for *gender* in English., e.g. “*Modelul suedeze Elin Nordegren a fost întrebată de prieteni ce a primit de Crăciun*” (*Adevărul de seară*, 4 January 2010, p. 9) – cf. Eng. *model* “(...) 4. a

person who poses for a sculptor, painter, or photographer; 5. a person who wears clothes to display them to prospective buyers; mannequin” (COLL). Similarly, the form of the epicene *baby-sitter*, which also ends in a consonant, is clearly perceived by the common speaker as being “masculine”;¹ we wonder whether there are people who would even think of using a feminine counterpart (something like **o baby-sitter*, or even **o baby-sitteră* / **o baby-sitteriță*)...

The (provable) existence of a *common gender* in Romanian, as well (e.g. *abonat*, *alegător*, *biolog*, *bolnav*, *creștin*, *pacient*, *zoolog*, cf. Eng. *pilot* “a person who is qualified to operate an aircraft or spacecraft in flight” – COLL) should also be dealt with in the present context. Although Romanian grammars never mention the existence of a *common gender*, the idea is worth taking into account (cf. ‘motionless’ nouns like *elefant*, *insectă*, *inspector*, *pește* etc., and the calss of the neuter nouns proper). Yet, within the category of the nouns allegedly belonging to the “common gender”, the idea of fuzziness² could be profitably made use of: to what extent are “common” (i.e. “masculine-cum-feminine”) such nouns as *artist*, *copil*, *diplomat*, *păstor*, *tânăr*, *tractorist*? (What about *boxer*? To what extent are some of these nouns, e.g. *călău*, *măcelar*, *proxenet*, *pirat*, etc., “more-masculine-than-common-or-feminine”, hence part of a subset?). We have to say though that the Romanian Academy’s Grammar does not reference to that acceptation of *common gender* / *gen comun*: v. p. *Gramatica Academiei*, vol. I. p. 65: “Ocurența unor substantive în contextele adjetivale specifice atât genului masculin (c), cât și genului feminin (b) indică apartenența lor la o subclasă de interferență a masculinului cu femininul, numită *gen comun*”; the excerpt strictly refers to such invariable compound nouns as *încurcă-lume*, *gură-cască*, so to something essentially different from the *common gender* in English.

The gender-neutral uses in Romanian are, as a matter of principle, on a par with their English counterparts: any speaker of Romanian earnestly uses *cetățean*, *român* (cf. “Deșteaptă-te, *române*”), *coleg*, *locuitor*, *participant*, *tânăr*, etc., without feeling embarrassed about not also implying the feminine (*cetățene*, *românce*, etc.), because that meaning is (traditionally/conventionally) included. Similarly, we say: “Frați [și surori] mai ai?”; “Accesul în peșteri permis numai însotit de ghid” (on a notice posted near the Cheia chalet, in Vâlcea); “Am venit adineauri de la un mort” (i.e. de la bunica nevestei”); “A fost un incendiu teribil la internatul de *fete* din Negreni; au fost 10 morti și răniți din rândul elevelor”. Sometimes, though, special marks triggering gender-specificity are used, however inconsistently: “Stimate coleg/ă!” (in a medical letter). Or should we talk about such nouns as *călău*, *santinelă*, *iscoadă* being defective for the opposite gender –

¹ Starting from the criterion of form, we think that the concept of „masculine-epicene” could be tentatively proposed, in this limited context – and thus many of the inconveniences caused by gender-neutral usage would be removed.

² Cf. the following definition of the adj. *fuzzy*: „Maths. of or relating to a form of set theory in which set membership depends on a likelihood function: *fuzzy set*; *fuzzy logic*” (COLL).

while nouns like *paiajă* or *oaspete* should be considered as belonging to the “common gender”? (Although we can come across such form-related – apparent – inconsistencies as “Sarah Bernhardt a fost *oaspetele meu*” – *Magazin istoric*, febr. 2011, p. 36).

On the other hand, one may speculate that a gender-neutral (or feminine-inclusive) plural term like (*toți*) *cetățenii* implies gender-neutrality, or gender-implicitness in a quite natural manner. (In an earlier contribution we have even proposed that such terms as *Briton*; *the French*, *the rich*, *the dead / dying* should be labelled “default-masculine” (instances of) nouns).

Here are a few more remarks and specific questions related to usage. “O să-i întreb eu pe domnii profesori” (although the majority of the teachers are ladies). Similarly, nobody will say “purtătoare de cuvânt”, but “purtător de cuvânt” (although the overwhelming majority of the *spokespersons* in the administration are... women). Nobody has ever used (other than in purely jocular contexts) the feminine form **copilașă*, though everybody says “Ce *copilaș* / *copil* frumos!”. Anyway, *copilă* sounds rather old-fashioned, or possibly literary, or else – jocular and – pejorative; at any rate, it is heavily coloured in a stylistic manner).

That gender-neutralization is a matter of pure linguistic convention can be perceived, we think, by merely examining such examples (mainly illustrative of agreement) as „Bărbatul și femeia *înșiși*”. Similarly, there are lots of challenges relating to form, e.g. „Ministrul însăși a venit la ceremonie”; as well as idiosyncrasies, which naturally belong to the system of the language itself, e.g. “Tânără arhitect și designer de interior” – where it could be argued that the syntactic structure lacks common-sense (or logical) consistency, and also tentatively asseverate that, from a grammatical and ideological point of view, languages like English, Russian and German are strongly “male-chauvinistic / sexist”, e.g. *they, ohu, Sie*, all meaning “they-masc. + they-fem.”.

Sometimes, Romanian faces us with instances (not only / always / necessarily reflections of translation from Anglo-American texts) where one is expected to specify the gender of the nouns in question – if one wants to sound *politically correct* (if not, one should stick to the masculine pronominal substitute, *el*): “Concurentul are dreptul la a doua încercare în timpul manșei de calificare a concursului, dacă prima încercare s-a încheiat, iar el / ea n-a prins...” – cf. “The competitor is allowed to have a second attempt during qualification (open) round of a competition, if the first attempt was terminated, and he/she didn’t clip (unclip) the first quickdraw”. To make things worse, one can come across situations entirely opposed to the *PC* stances that we usually encounter, e.g. “Combinația și raportul între ele le face fiecare gospodină (sau gospodar), după preferință” (*Bucătărie pentru toți*, Dumitru Enache, Editura Tehnică, 1990, p. 405). At other times, confusion can strike in top-ranking positions in the administration, e.g. Daniel Funeriu, the minister of the Board of Education, said in one of the Deputy Chamber meetings (in June 2011) that the noun *coleg* is neuter and has no feminine form

(according to the DEX², as he claimed); what he really meant to say was that coleg should be, mainly in its plural-collective use, *gender-neutral*.

Actually, the number of the (real or apparent) inconsistencies that actual usage faces us with, in both languages, is quite significant. In English, the neutralization of the gender opposition through the use of the plural form of the substitutes and verbs tends to become the absolute (politically correct) norm. Here are some random examples: “Planificați-vă ziua, dar păstrați-vă puțin timp liber și pentru ceva neprevăzut, *conștient* fiind că nu totul depinde de *dvs.*” (from the internet); “Can a *person* under hypnosis be forced to do sth against *his* will?”; “If a *person* sincerely believed that *he* or *she* saw a UFO, the polygraph would indicate that the witness was responding honestly.” (*Science Trivia – from Anteaters to Zeppelins*, Charles J. Cazeau, p. 179 and, p. 212, respectively); „They [the books] passed freely between friends if one of them had privileged access through their job”; “You don’t hire an assistant just because they’re cute!”; „What ‘L’ is someone who throws rubbish where they shouldn’t?” (in “*BLOCKBUSTERS QUIZ BOOK 11*”); „Your child has created an account on ourWorld.com, a virtual world where they can chat, socialize, play games, and dress up their character. Since your child has indicated that they are under 13, all the communications they send and receive are carefully filtered” (from the net); „Encourage your child to keep a diary. In this they are likely to write about their day at school. By writing down their thoughts a child will consolidate their feelings about the stress education in classroom and understand them better.

This will provide them with a facility to develop better coping mechanisms” (http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/education/558196.stm).

Here are some other miscellaneous aspects of the basic inconsistencies and paradoxes involved by the ardent, single-minded attempt to stay *politically correct* in matters of gender: “Jane Austen was the first real artist to devote herself to the novel” (where the referent, a female, is clearly mentioned in the context, alongside the gender-neutral / common-gender noun *artist* – in *The Oxford Illustrated History of Literature*, p. 318); “Words can not describe,” Rochette said through a spokesperson...” (Cf., in another article from the net, referring to the selfsame incident: „A SeaWorld spokesman says a killer whale that attacked and killed a trainer in Orlando is the same one involved in two other deaths”). Even jocular uses can be cited of the various *PC* ways of circumventing the ‘gender dilemma’: “Always speaking for him slash her” (a jocular pronunciation of the Masc./Fem., or gender-neutral binomial – in the film series *Gray’s Anatomy*).

Carrying too far the implementation of the (feminist) precepts of political correctness in gender marking can lead the speakers to various types of fallacy, solecisms, or unneeded (over)scrupulousness. Here is a concrete example, culled from the CAE manual *Prospects. Super Advanced*, authored by Ken Wilson et alii, and published by MacMillan, p. 62, exercise 6: “The following words refer specifically to men and women. Is this necessary? Are similar words in your language gender specific?” – followed by instances such as *mandkind*, *prehistoric*

man, man-made, statesman, chairman, businessman, cameraman, salesman, fireman, policeman, manageress, waitress, actress. To begin with, the premise the authors started from in ‘indicting’ the use of *man* is false: here, *man* does not, in the large majority of the cases illustrated, mean “a male” / Romanian “bărbat” v. the first 8 senses of *man* in COLLINS “1. adult male human being, as distinguished from a woman; 2. (modifier) male; masculine: *a man child*. 3. a human being regardless of sex or age, considered as a representative of mankind; a person; 4. (sometimes cap.) human beings collectively; mankind: the development of man. 5. Also called: *modern man* a. a member of any of the living races of *Homo sapiens*, characterized by erect bipedal posture, a highly developed brain, and powers of articulate speech, abstract reasoning, and imagination. b. any extinct member of the species *Homo sapiens*, such as Cro-Magnon man. 6. a member of any of the extinct species of the genus *Homo*, such as Java man, Heidelberg man, and Solo man. 7. an adult male human being with qualities associated with the male, such as courage or virility: *be a man*. 8. manly qualities or virtues: the man in him was outraged”. Similarly, Romanian *om* as glossed by DEX² refers to the same general meaning (“ființă superioară, socială...; persoană”, with only one meaning reading “bărbat”). Let us compare *om* with Romanian *fiu*, Spanish *hijo*, Italian *figlio* (in such contexts as „Ion și Ioana, fii ai satului Lunca”, „Toți fiile patriei trebuie să ajute la nevoie”, etc.).

If we persisted along the hard lines of censuring (alleged) linguistic sexism, a number of utterly absurd questions would have to be raised in all earnestness. For instance, why should we use the lexical intensifier *the father* of „Informal. a very large, severe, etc., example of a specified kind: *the father of a whipping*” (COLL), and not *a mother of...* (cf. Romanian *o mamă de bătaie*)? On the other hand, should we consider the occurrence of *mother* in various compound words as a case of (reverse) sexism / chauvinistic feminism? (E.g. *motherboard* “(in an electronic system) a printed circuit board through which signals between all other boards are routed”, *Mother Carey’s chicken* (“another name for storm petrel”), *mother country* (“the original country of colonists or settlers; 2. another term for *fatherland*”), *motherland*, *mother tongue*, *mother-of-pearl*, *mother of the chapel* (“(in British trade unions in the publishing and printing industries) a woman shop steward. Abbrev.: *MoC*”), *mother-of-thousands* (“1. a S European perennial creeping plant, *Linaria cymbalaria*, having small pale blue or lilac flowers. 2. a saxifrageous plant, *Saxifraga sarmentosa* or *S. stolonifera*, having white flowers and creeping red runners”), *mother ship* (“a ship providing facilities and supplies for a number of small vessels”), *mother superior*, *mother wit*, *motherwort*, etc. So, why should such terms be “politically correct / honourable”, while those including the nouns *man*, *father*, and even *woman* are considered gender-biased; (in fact, the only derogatory term in the dictionary series generated by *mother* is *mother-in-law’s tongue* – Rom. “limba soacrei”: “*sansevieria* (,sænsi’vɪəriə) any herbaceous perennial plant of the liliaceous genus *Sansevieria*, of Old World tropical regions. Some are cultivated as house plants for their erect bayonet-like fleshy leaves of

variegated green (mother-in-law's tongue)" (COLL). Similarly, do we actually betray the etymology (of the Latin word *vir* „man") if we use *people* in its general / loose sense, as in „What 'T' is three people sharing power? – Answer: *triumvirate*" (in "BLOCKBUSTERS QUIZ BOOK 11"). Some other cases seem to run counter mere logicality, e.g. why do we say in Romanian a *îmbărbăta*? Is it not rather offensive to *women* (since its application to feminine referents is a matter of common linguistic usage)? Or the lexicographical recording of the verb *a naște* in a Romanian-English dictionary will also resort to the (obsolete) variant *to father, to be (the) father of...* So what? Similarly, usual dictionaries gloss the phrase *in smb.'s birthday suit* translating it as "în costumul lui Adam" (to the exclusion of the feminine referents, in which case "în costumul Evei" would have been the right choice...).

Finally, some remarks concerning the activity of linguistic 'ecology' and norm-establishing in this country would be in order. Unfortunately, only few normative / didactic books provide (clear, edifying) examples and normative sidelights regarding the Romanian epicenes and neutres, as well as their usage. One of those (indisputably useful) books is N. Forăscu and M. Popescu's, *Dicționar de cuvinte „buclucașe”*. *Dificultăți de pronunțare și scriere*, BIC ALL Publishers, 2005 (where only the epicenic terms *ambasador, avocat, cercetător, doctor* (alongside of *doctorită*) and *ministru* are glossed), and the other book that we cannot but commend is Ilie-Ştefan Rădulescu's *Să vorbim și să scriem corect. Erori frecvente în limbajul cotidian*, Niculescu Publishers, 2005; for the category of the epicenes, the author lists a number of neuters „with masculine forms" (p. 97-100): *arbitru, arhivar, bijutier, cameraman, cancelar, censor, chirurg, comandant, comisar, consul, cronicar, dispecer, docent, doctor, dramaturg, fochist, forjor, gardian, geamgiu, guvernator, jandarm, librар, maistru, manager, medic, mecanizator, meșteșugar, ministru, pădurar, pilot, prefect, rector, sectorist, vameș*, and for the class of the neutres, some solecistic plural variants are given, e.g. *fitiluri*, not **fitle*, *profiluri*, not **profile*, *feonuri*, not **feoane*, *chibrituri*, not **chibrite*, etc. (p. 103-110).

Concluding, we believe that much more should be done, mainly in Romanian linguistics and didactics, to explicate and untangle such cases of confusion in the field of marking gender, while trying to mitigate, in a way or another, the negative effects of the genuine flood of exaggerated, far-fetched attempts to 'de-patriarchalize' language, which are in fact as many cases of the outgrowth of feminist linguistics in the English-speaking cultural area.

Bibliography

- Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, 2005, *Gramatica limbii române – I – Cuvântul*, Bucureşti, Editura Academiei Române.
Baron, D., 1986, *Grammar and Gender*, New Haven, Yale University Press.
Beard, H., Cerf, Ch., 1993, *The Official Politically Correct Dictionary and Handbook*, New York, Villard Books.

Studii de gramatică contrastivă

- Brown, P., Levinson, S., 1987, *Universals in Language Usage. Politeness Phenomena*, Cambridge University Press.
- Bryson, B., 1991, *Mother Tongue: The English Language*, Penguin Books.
- Collins English Dictionary and Thesaurus (electronic version), 1993, HarperCollins, (COLL).
- Crystal, D., 1990, *The English Language*, London, Penguin Books.
- Crystal, D., 1991, *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, Blackwell.
- Eckert, P., McConnell-Ginet, S., 2003, *Language and Gender*, Cambridge University Press.
- Forăscu, N., Popescu, M., 2005, *Dicționar de cuvinte „buclucașe”*. Dificultăți de pronunțare și scriere, București, Editura BIC ALL.
- Forăscu, N., Popescu, M., 2005, *Dicționar de cuvinte „buclucașe”*. Dificultăți de pronunțare și scriere, București, Editura BIC ALL.
- Găitanaru, Șt. 1998, *Gramatica actuală a limbii române*, Pitești, Editura Tempora.
- Harrap's English Grammar, London, 1990.
- Hristea, Th., 1994, *Probleme de cultivare și de studiere a limbii române contemporane*, București, Academia Universitară Athenaeum.
- Lakoff, R., 1975, *Language and Women's Place*, New York, Harper and Row.
- MacMillan English Dictionary for Advanced Learners – International Student Edition, MacMillan Education, 2002.
- Manea, C-tin., Manea, C., 2011, 'Aspects of Marking Gender in English and Romanian', International Conference Dialogul culturilor între tradiție și modernitate, 1 Decembrie 1918, University.
- Panovf, I., 1981, *Dicționar englez-român*, București, Editura Științifică și Enciclopedică.
- Rădulescu, I.-Șt., 2005, *Să vorbim și să scriem corect. Erori frecvente în limbajul cotidian*, București, Ed. Niculescu.
- Shaw, H., 1993, *Errors in English and Ways to Correct Them*, London, HarperCollins.
- Skeat, W., 1993, *The Concise Dictionary of English Etymology*, Wordsworth.
- Ștefanescu, I., 1998, *Morphology (2)*, București, T.U.B.
- Stoichiōiu-Ichim, A., 1997, 'Influența engleză în limbajul presei actuale: o perspectivă normativă', in *Comunicările Hyperion*, 6, București, Editura Hyperion XXI, p. 167-181.
- The American Heritage Dictionary*, Third Edition, Softkey International Inc., 1998.
- The New Oxford Dictionary of English*, (edited by Judy Pearsall), OUP, 2001.
- The Oxford Dictionary of English Grammar*, OUP, 1994.
- Webster's New World Dictionary on PowerCD*, ©1995 Zane Publishing, Inc., 1994, 1991, 1988 Simon & Schuster, Inc.
- Weiner, E.S.C., Delahunty, A., 1993, *The Oxford Guide to Correct English*, București, Editura Teora.

**СРАВНИТЕЛЬНЫЙ АНАЛИЗ КАТЕГОРИИ НАКЛОНЕНИЯ В
АНГЛИЙСКОМ И ДАРГИНСКОМ ЯЗЫКАХ¹**

**COMPARATIVE ANALYSIS OF CATEGORY OF MOOD IN ENGLISH
AND IN DARGIN**

Abstract: The given article deals with the comparative analysis of category of mood in English and Dargin. Common and different features in the category of mood are revealed.

Key words: mood, indicative mood, oblique (subjunctive) mood, imperative mood, conditional mood.

Категория наклонения в английском языке считается самой противоречивой глагольной категорией, вызывавшей и вызывающей множество разногласий у лингвистов. Наклонение - глагольная категория, выражающая определённую модальность высказывания, т.е. устанавливаемое говорящим отношение высказывания к действительности (Иванова, Почепцова, Бурлакова 1981:68). На сегодняшний день не существует общепринятой классификации наклонений в английском языке; число наклонений варьируется от шестнадцати (М. Дойчбайн) до практически полного отрицания наклонения как особой категории (Л.С. Бархударов). Это объясняется двумя основными факторами: 1) одни и те же формы передают различные значения; 2) одно и то же значение передается различными формами. Именно это перекрещивание форм и семантики приводит к возникновению различных теорий интерпретации наклонения как грамматической категории. Что касается категории наклонения в даргинском языке, то она также относится к слабо изученным категориям. Общее число выделяемых всеми исследователями в даргинском языке наклонений доходит до одиннадцати, из которых только четыре получили всеобщее признание – повелительное, желательное, условное и следственное (которое М.-С. М. Мусаев называет предположительное) (Мусаев 1983: 51).

В английском языке традиционная грамматика устанавливает наличие трех наклонений: изъявительного, повелительного и сослагательного.

Изъявительное наклонение показывает, что процесс является реальным, он действительно имел место в прошлом, имеет место в

¹ Ashura SHAKHBANOVA, Daghestan State University
ashura1999@mail.ru

настоящем или будет иметь место в будущем, например: *She helped me* – «Она помогла мне»; *She helps me* – «Она помогает мне»; *She will help me* – «Она поможет мне». Отсюда вытекает необходимость соотношения изъявительного наклонения с той или иной временной сферой, т.к. ни одно действие не может происходить вне времени.

В даргинском языке в изъявительном наклонении говорящий также рассматривает действие как реальный факт, относящийся к настоящему, прошедшему или будущему, т.е. человек обозначает реальную ситуацию и не добавляет никакую свою оценку, например: *белкIун* «написал», *лукIас* «напишу». В даргинском языке, кроме того, изъявительное наклонение не имеет специальных категориальных показателей, и поэтому с помощью полифункциональных показателей, совмещающих в себе значение времени, наклонения и, в некоторых случаях и лица, оно противопоставляется другим наклонениям. М.-С. М. Мусаев объясняет это тем, что «в отличие от других наклонений, изъявительное наклонение (индикатив) имеет разветвленную систему временных форм, в которых совмещены показатели времени и наклонения, тогда как другие наклонения либо имеют слабо противопоставленные две временные формы (обычно прошедшего и будущего), либо совершенно индифферентны ко времени» (Мусаев 1983: 56).

В традиционной грамматике помимо изъявительного наклонения принято еще выделять и повелительное наклонение в таких конструкциях как *Open the door!*; *Keep quiet, please.* Повелительное наклонение – выражает непосредственное волеизъявление, обращенное к собеседнику. По форме глагол в повелительном наклонении совпадает с инфинитивом и с настоящим временем глагола, например: *Stop smoking!* - «Прекратите курить!», *Be quiet!* *Don't talk!* – «Тише! Не разговаривайте!». У повелительного наклонения отсутствует вопросительная форма.

Выражение побуждения к действию в английском языке, обращенное не к непосредственному собеседнику, передается конструкцией с глаголом *let*: *Let us begin.* – «Давайте начнем». Форма первого лица множественного числа выражает побуждение к совместному действию, то есть желание говорящего, чтобы его собеседник вместе с ним осуществил некоторое действие. Анализ подобных примеров показывает, что значение повелительного наклонения подпадает под значение гипотетического действия, оцениваемого как объект желания, рекомендации, предположения и т.д.

Повелительное наклонение в даргинском языке образуется путем прибавления к форме желательного наклонения одного из показателей: *-a*, *-э*, *-и*, *-ен*. Во множественном числе повелительное наклонение образуется с помощью окончания *-йа* (*я*). От формы желательного наклонения переходного глагола, которая в Зл. простого прошедшего времени имеет окончание *-иб* или *-уб*, повелительное наклонение, повелительное

наклонение образуется с помощью окончания *-а* или *-э*: *бариб* «сделал» - *бара* «сделай!», *касиб* «взял» – *касса* «возьми!», *бурхIуб* «воткнул» - *бурхIЭ* «воткни!» и т. д. Повелительное наклонение с окончанием *-и* образуется от формы желательного, которое в 3 л. простого прошедшего времени имеет окончание *-ур*, и от формы желательного наклонения большинства переходных глаголов, которые имеют окончания 3 л. простого прошедшего времени *-иб* и *-уб*: *багъур* «узнал» – *багъи* «узнай!», *айзур* «встал» – *айзи* «вставай!», *вакIиб* «пришел» - *вакIи* «приходи!» т. п. От всех глаголов несовершенного вида и от глаголов, которые в 3 л. простого прошедшего времени имеют окончание *-ун*, повелительное наклонение образуется путем прибавления к форме желательного наклонения окончания *-ен*: *бирен* «делай!», *лукIен* «пиши!», *белкIен* «напиши!». Восклицательностью может сопровождаться любое даргинское предложение. Но не всякое восклицательное предложение, по мнению З.Г. Абдуллаева, является побудительным. В понятие "побудительное предложение" вкладываются приказ и пожелание, соответственно чему разделяют его на две разновидности: приказные и пожелательные предложения (Абдуллаев 1971:55). В даргинском языке для выражения пожелания и приказа существуют соответствующие грамматические формы: формы желательного наклонения и будущего желательного времени для выражения пожелания и форма повелительного наклонения для выражения приказа. Даргинский синтаксис располагает специальной побудительной формой глагола с суффиксом *-ахъ*. Эта форма четко отличается от названных форм выражения пожелания и приказа грамматическим оформлением и внутренним значением. Более того, побудительный глагол сам имеет свои формы выражения пожелания и приказа - формы желательного наклонения, будущего желательного времени и повелительного наклонения. При сопоставлении двух примеров, в одном из которых сказуемое выражено формой повелительного наклонения простого глагола *хIуни хIянчи бара* – «Ты работу сделай!», а в другом - формой того же наклонения побудительного глагола с суффиксом *-ахъ:*, *хIуни хIянчи барахахъ* – «Ты заставь работу сделать!», можно увидеть, что в первом предложении все мыслимые понятия получили свое языковое выражение, а во втором - понятие, мыслимое как объект воздействия, своего выражения не получило. При его восстановлении предложение имеет вид: *хIуни итизи хIянчи барахахъ* - «Ты его заставь сделать работу». Объект воздействия, выраженный формой направительного падежа, обязателен при повелительной форме побудительного глагола с суффиксом *-ахъ*. Этой характерной особенностью предложение с формой повелительного наклонения побудительного глагола отличается от предложения с формой повелительного наклонения простого глагола (Абдуллаев 1971: 55-56).

В английском языке, чтобы выразить запрет, то есть повеление не делать что-то, отрицательная форма глагола в повелительном наклонении

образуется при помощи вспомогательного глагола *to do* и частицы *not*. Частица *not* обычно сливается с вспомогательным глаголом: ***Don't (Do not) go there!*** - «Не ходи(те) туда»; ***Don't talk!*** – «Не разговаривай(те)»; ***Don't be late!***- «Не опаздывай(те)!»

Отрицательная форма повелительного наклонения даргинского глагола образуется при помощи отрицательной частицы *ma-*, например: ***мабирид*** – «не делай».

Сослагательное наклонение показывает, что говорящий рассматривает действие не как реальный факт, а как желательное, предполагаемое, условное или возможное действие при наличии каких-нибудь условий. В английском языке оно представляет собой весьма пестрый набор форм и вызывает потому серьезные разногласия в трактовке. Авторы по-разному подходили к проблеме сослагательного наклонения, однако в большинстве случаев наблюдается разбивка сослагательного наклонения на подтипы, в основном в зависимости от значения. Западная традиция, основываясь на сочетании формальных и семантических признаках, обычно выделяла в английском языке, три наклонения: *indicative*, *subjunctive*, *imperative*. О. Есперсен описывает индикатив как *fact-mood*, субъюнктив как *thought-mood*, а императив как *will-mood* (Jespersen, 1958). Ф. Пальмер считает, что в классических европейских языках есть только два наклонения: индикатив и субъюнктив. Палмер сравнивает индикатив и субъюнктив в европейских языках с оппозицией реального–нереального наклонения в языках некоторых племен североамериканских индейцев (Palmer, 1979). К. Аллан считает, что в английском языке нет глагольной категории наклонения и приходит к выводу, что традиционный термин *mood* не подходит при описании английского языка. К такому выводу он пришел при рассмотрении категории наклонения с точки зрения теории речевых актов (Allan, 2006:34). Авторы новой кембриджской грамматики английского языка – Р. Хадлстон и Г.К. Паллум – переносят сферу употребления термина *mood* из морфологии в синтаксис. Они пишут, что термин *subjunctive* используется, главным образом, в отношении наклонения глагола (*a verbal mood*), и он ассоциируется с подчинительными конструкциями со значением несоответствия действительности (Huddleston & Pullum 2002: 87).

В грамматиках начала 20 века сослагательное наклонение трактуется как категория субъективная. Например, Г.Суит определял сослагательное наклонение как категорию, выражющую различные отношения между подлежащим и сказуемым, которые могут быть классифицированы в 2 вида высказываний: излагающее нечто как факт (*Fact Mood*) и нереальное наклонение (*Thought Mood*), которое в зависимости от способа выражения (синтетические или аналитические формы) подразделяется на 4 подгруппы: 1) *Subjunctive Mood (be/were)*; 2) *Compulsive Mood (is to)*; 3) *Conditional Mood (should/would)*; 4) *Permissive Mood (may/might)*. Позже на основе *Fact Mood* и

Thought Mood он выделил *Tense Mood* (формы, омонимичные претериту и перфекту прошедшего времени) (Sweet, 1891).

А. А. Ривлина рассматривает категорию наклонения с точки зрения выражения значения реальности или нереальности действия. Автор вводит термин «косвенное наклонение» - наклонение показывающее, что процесс является нереальным, воображаемым (предполагаемым, (не)возможным, желаемым и т.д.) и противопоставляет формы косвенного наклонения формам изъявительного (прямого) наклонения: «поскольку все виды косвенного наклонения функционально схожи, все они выражают значение нереальности, их можно объединить терминологически как сослагательные; а далее сослагательные наклонения распадаются на несколько типов в соответствии с особенностями форм выражения и оттенками передаваемого значения нереальности» (Ривина, 2009:99). Т.е. сослагательное наклонение можно определить как наклонение, указывающее на то, что действие или состояние рассматривается не как реальное, а как предполагаемое, желательное, возможное и т.д.

А. И. Смирницкий различает а) сослагательное I (*if he be; I suggest that he go*), включающее высказывания, не противоречащие реальности; б) сослагательное II, наоборот, подразумевает высказывания, противоречащие действительности (*if it were, if he had known*); в) предположительное, образуемое сочетанием *should* с инфинитивом при любом подлежащем (*should — should you meet him*); г) условное наклонение — аналитические формы с *should* и *would*, функционирующие в главной части условного предложения (*What would you answer if you were asked..?*). Классификация эта, учитывая форму, в основе своей семантическая (Смирницкий 1959:87).

Б. А. Ильиш рассматривает категорию наклонения в двух планах — с точки зрения значения и с точки зрения способов выражения. Включая и значение побуждения (следовательно, императив), он выявляет четыре основных значения: побуждения, возможности, нереального условия и следствия нереального условия. Таким образом, если исходить из значения, можно обнаружить четыре или три наклонения, если объединить два последних; или два, если объединить последние три под рубрикой «нереальное действие». Если же исходить из способов выражения, то получается (включая императив) шесть наклонений (Ильиш 1971:91).

Л. С. Бархударов отрицает существование сослагательного наклонения в английском считая, что формы с *should* и *would* - не аналитические, так как второй компонент этих форм — инфинитив — возможен и в свободных конструкциях. Формы же *if I knew* — «Если бы я знал (действие еще может состояться)», *if I had known* - «Если бы я знал (раньше)» Л. С. Бархударов считает формами прошедшего и перфекта

прошедшего времени в особом синтаксическом окружении (Бархударов, 1975:95).

Английское сослагательное наклонение обычно рассматривается в комплексе, хотя оно и имеет три разновидности, отличающиеся своими типичными конструкциями:

Subjunctive Mood (Сослагательное наклонение) обозначает воображаемое действие, которое невозможно (вообще или в данной ситуации). Эта форма образуется теми же глагольными формами, которые используются в *Past Indefinite* (и *Past Perfect Indefinite*);

Conditional Mood (Условное наклонение) употребляется для обозначения действий, которые не происходят или не произошли, так как для этого не было или нет соответствующих условий, или эти условия в данной ситуации неосуществимы, т.е. нереальны. Образуется при помощи вспомогательных глаголов *would/should/....* и инфинитива смыслового глагола.

Suppositional Mood (Предположительное наклонение) употребляется для выражения действия, которое, возможно, произойдет в будущем, однако уверенности в реальности этого действия нет. Образуется при помощи вспомогательного глагола *should* для всех лиц и инфинитива.

В отличие от изъявительного наклонения, где имеется три времени, формы сослагательного наклонения подразделяются на **два временных плана**:

а) к первому относятся события настоящего и будущего времени и здесь используются **неперфектные** формы.

б) ко второму относятся события, предшествующие моменту речи, и здесь используются **перфектные** формы.

В сослагательном наклонении английского языка набор форм включает, во-первых, сохранившиеся из прежней парадигмы синтетические формы: *be*, в настоящем стилистически весьма ограниченную, в значительной степени архаичную (*If it be true...*), форму *were*, функционирующую без стилистических ограничений (*If I were you, I should do it*), и форму, совпадающую с парадигмой настоящего времени основного разряда, но не имеющую *-s* в третьем лице (*I suggest that he go*). Эта форма в английском варианте также стилистически ограничена и свойственна британскому варианту английского языка.

Кроме того в этот набор входят формы, омонимичные претериту и перфекту прошедшего времени, но отличающиеся по соотнесению во времени и по отсутствию временного значения как такового.

Сюда также относятся аналитические формы с вспомогательными глаголами *should* и *would*.

Хадлстон выделяет в современном английском языке так называемое нереальное наклонение и считает, что в «современном английском языке лишь у глагола *be* есть форма нереального наклонения (*irrealis*) - *were* 1 и 3

лица ед.ч. Лишь у этой формы есть флексивные характеристики, позволяющие сказать, что у формы *were* есть *irrealis*, однако временных характеристик у нее нет (Huddleston & Pullum 2002: 87)». 1 и 3 лицо ед.ч. *were* – это не *subjunctive* в понимании Хадлстона, это осколок древнеанглийского субъюнктива, поскольку у этой формы сохранились особые флексивные характеристики морфологической категории наклонения.

Функционирование форм сослагательного наклонения в значительной мере определяется типами предложения, т. е. синтаксическими условиями: предложения с условными предикативными единицами, с уступительными, с так называемым «предваряющим» *it: It is strange you should think so* – «Странно, что ты так думаешь». Функционирование в простом предложении чаще всего связано с желанием говорящего снять категоричность высказывания и с формулами вежливости, хотя и в этих случаях возможно выражение нереализуемого действия, условие выполнения которого вытекает из общего контекста: *I should say so.-* «Я бы сказал так»; *Would you be so kind as to tell me...?* – «Не будете ли так добры сказать мне»; *You can't start now: you would get lost in the dark* – «Ты не можешь начать сейчас: ты заблудишься».

Условное наклонение глаголов подчиняется определенным правилам и порядку построения, которое зависит от действия предмета. Условные предложения вводятся союзом *if* и строятся по следующему принципу - желаемое действие в настоящем - использовать форму прошедшего; желаемое действие в прошлом - использовать форму предпрошедшего (*Perfect*) времени. А главное предложение получает *would* и форму глагола для настоящего, *would* и форму глагола в *Perfect* для прошедшего времени. Например: *I would attend the meeting, if I were in good health* – «Я хотел бы попасть на встречу (встреча в будущем), но не могу из-за проблем со здоровьем (я себя чувствую плохо именно сейчас)»; *I would attend the meeting, if I had been in good health* – «Я хотел бы попасть на встречу (встреча в будущем), если бы у меня не было проблем со здоровьем (которые имели место в прошлом)»; *I would have attended the meeting, if I were in good health* – «Я хотел бы попасть на встречу (встреча уже прошла), но не смогу из-за проблем со здоровьем (я себя чувствую плохо именно сейчас и, должно быть, проблема со здоровьем длится долго)»; *I would have attended the meeting, if I had been in good health* - «Я хотел бы попасть на встречу (встреча уже прошла), если бы у меня было крепкое здоровье (которые имел место в прошлом)».

Предположительное наклонение, как показывает само название, имеет в качестве основной сему «предположение». Таким образом, это наклонение не имеет никаких грамматических категорий. Этому наклонению в русском языке соответствует форма сослагательного наклонения (Новицкая 1985:87).

Сослагательное наклонение в даргинском языке отличается от близкого по значению к нему предположительного наклонения отсутствием оттенка сомнения в совершении действия, например: *багъурли виасри, белики, нунира белкIии* – «если узнал бы, **может быть**, и я написал бы (предполож. наклонение) и *багъурли виасри, нуни лукIаси* – «если узнал **бы**, и я написал **бы**» (сослагательное наклонение). Как видно из примеров, предположительное наклонение сопровождается модальными словами со значением сомнения и вероятности.

Сослагательное наклонение даргинского языка индифферентно по отношению к времени, и поэтому, может употребляться как в значении прошедшего, так и в значении будущего времени. Например, *багъурли виасри, даг нура хIушачил лявкъяси* – «если **бы** я узнал, **вчера** и я с вами пришел бы»; *неш чарукъалри, нура жагIал хIушачил лявкъяси* – «если мать вернется, **завтра** с вами и я пришел бы». Но на практике формы сослагательного наклонения чаще всего употребляются в плане прошедшего времени.

Форма сослагательного наклонения в даргинском языке возникла путем сочетания форм будущего индикативного и первичной связки – *ри/ди* – «был» прошедшего времени, например: *баргъан +ди* – «узнал бы» от *баргъан* – «узнает». Таким образом, в современном даргинском языке четко выделяется глагольная словоформа со значением сослагательного наклонения. Возникла она путем сочетания форм будущего индикативного и формы прошедшего времени первичной связки.

В даргинском языке также различают условное наклонение, выражающее действие, которое должно послужить условием для осуществления или же неосуществления другого действия, например: *ну вакIасли, хIура лявкъяд* – «если я приду, и ты придешь». Условное наклонение употребляется в условной части сложного предложения. Оно образуется путем прибавления суффикса *-ли*, в котором прикрыты показатели лица и числа: *вакIасли* – «если я приду», *вакIадли* – «если ты придешь». Форма условного наклонения сама по себе индифферентна ко времени, а его времененная отнесенность зависит от времени основного действия. Но главным образом действие, выраженное формой условного наклонения, мыслится в плане будущем.

Первое и второе лицо в литературном языке образует условное наклонение от форм допускаемо-желательного наклонения при помощи наречного суффикса *-ли*, например: *вакIас-* «пусть я приду» и *вакIасли* – «если я приду»; *вакIад-* «пусть ты придешь»; *вакIадли-* «если ты придешь». Но спорным остается вопрос происхождения формы третьего лица, т.к. наблюдается несовпадение производящей основы формы третьего лица с нынешней формой третьего лица допускаемо-желательного наклонения, например: *вакIаб* - «пусть придет» и *вакIалли*- «если придет». Условное наклонение даргинского языка возникло путем комбинации

морфем, имеющих разновременную семантику, а именно: будущего и настоящего времени, например: *вакIас* – «пусть приду» (буд. вр.) и *-ли* (*настоящ.* вр.) = *вакIасли* – «если я приду». В даргинском языке имеется наклонение, функционально схожее с условным наклонением – условно-предположительное наклонение. Отличие заключается в том, что условно-предположительное наклонение выражает предполагаемое условие, тогда как глагол в условном наклонении выражает необходимое и реальное условие, например: *ну вакIаслири, хIура ляvkъяди* – «если я пришел, и ты пришел бы», *ну вакIасли, хIура ляvkъяд* – «я если приду, и ты придешь». Приведенные примеры показывают, что в условном наклонении основное действие выражается формой изъявительного наклонения, а при условно-предположительном – формой сослагательного наклонения, например: *ну вакIасли, хIура ляvkъяд* – «я если приду, и ты придешь» и «*ну вакIаслири, хIура ляvkъяди*» - «я если пришел **бы**, и ты пришел **бы**». Условно-предположительное наклонение употребляется в придаточной части сложноподчиненного предложения. Форма условно-предположительного наклонения является производной от формы условного наклонения. Она возникла путем присоединения к форме условного наклонения первичного вспомогательного глагола прошедшего времени *-ри*, например: *вакIаслири* – «если я пришел бы». Составные части условно-предположительного наклонения и форма условного наклонения выражает действие, обычно направленное на будущее время, а первичный вспомогательный глагол *-ри* – действие, имевшее место в прошлом.

Таким образом, проведенный сопоставительный анализ позволил выявить сходные черты в английском и даргинском языках. В обоих разносистемных языках отмечается наличие изъявительного, повелительного, сослагательного и условного наклонения. Но количественный набор наклонений в исследуемых языках остается спорным.

Библиография

- Абдуллаев, З.Г., 1971, *Очерки по синтаксису даргинского языка*, Москва.
Бархударов, Л. С., 1975, *Очерки по морфологии современного английского языка*, Высшая школа, Москва.
Бочкарёва, Т.С., Мороз В.В., 2004, *Основы теории изучаемого языка. Теоретическая грамматика английского языка*, Оренбург.
Иванова, И.П., Бурлакова, В.В., Почепцов, Г.Г., 1981, *Теоретическая грамматика современного английского языка*, Высшая школа, Москва.
Ильиш, Б. А., 1971, *Строй современного английского языка*, Просвещение, Ленинград.
Мусаев, М.-С. М., 1981, *Словоизменительные категории даргинского языка (время и наклонение)*, Махачкала.
Новицкая, Т.М., Кучин Н.Д., 1985, *Практическая грамматика английского языка*, Высшая школа, Москва.

Studii de gramatică contrastivă

- Ривлина, А.А., 2009, *Теоретическая грамматика английского языка: учебно-методическое пособие*, Изд-во БГПУ, Благовещенск.
- Смирницкий, А. И., 1959, *Морфология английского языка*, Издательство литературы на иностранном языке, Москва.
- Allan, K., 2006, 'Clause-type, primary illocution, and mood-like operators in English', *Language Sciences*, № 28. pp. 1–50.
- Huddleston R., Pullum G. K, 2002, *The Cambridge University Grammar of the English Language*, Cambridge University Press.
- Jespersen, O., 1958, *The Philosophy of Grammar*, The University of Chicago Press.
- Palmer, F. R., 1979, *Modality and the English Modals*, London, Longman.
- Sweet, H. A., 1891, *New English Grammar*, Logical and Historical Clarendon Press, Oxford, Pt. 1. *Introduction, Phonology and Accidence*, Pt. 2. *Syntax*. 1898.

ОСОБЕННОСТИ ПРОИЗНОШЕНИЯ СОГЛАСНЫХ В АНГЛИЙСКОЙ РЕЧИ ЛЕЗГИН¹

PECULIARITIES OF PRONUNCIATION OF ENGLISH CONSONANTS BY LEZGIN SPEAKING PEOPLE

Abstract: The article deals with problems of influence of the native language to the foreign language while studying. In particular, the transferring effects of English consonants by lezgin speaking people. The author predicts number of possible declinations in pronunciation of lezgins and then, after holding the experiment brings the results.

Key words: transfer, zone of articulation, distribution, interdental, labialized.

Одной из трудностей быстрого и качественного овладения вторым языком является интерференция, точнее негативное влияние родного языка на изучаемый.

Согласно У. Вайнрайху, под интерференцией понимают «те случаи отклонения от норм любого из языков, которые происходят в речи двухязычных в результате того, что они знают больше языков, чем один, т. е. вследствие языкового контакта» (Вайнрайх, 2000: 44).

По мнению Э. Хаугена, интерференция представляет собой «случаи отклонения от норм языка, появляющиеся в речи двухязычных носителей в результате знакомства с другими языками» (Хауген, 1972: 76).

Недостаточность изучения в теории языка проявления интерферентных явлений на фонетическом уровне в речи носителей лезгинского языка в условиях искусственного билингвизма позволил автору обратиться к данному исследованию.

Итак, в речи билингва происходит взаимодействие языков, которыми он пользуется.

Это взаимодействие касается как речи, так и языка, и может проявляться в любых языковых подсистемах: в фонетике, в морфологии, в лексике. В лингвистическую литературу термин «интерференция» впервые ввели учёные Пражского лингвистического кружка, подразумевая под интерференцией процесс отклонения от норм контактирующих языков.

Естественно, что обучение иностранному языку происходит с помощью языка или через язык, который уже хорошо известен обучаемому с детства, то есть родного языка.

С одной стороны родной язык это как бы "инструмент", помощник в изучении нового языка, с другой стороны иностранный язык проходит сквозь "призму" родного языка и приобретает некоторые фонетические или фонологические особенности присущие родному и не присущие иностранному языку.

¹ Svetlana SHAKHEMIROVA, Dagestan State University
vagidovas@mail.ru

Обучение иностранному языку в дагестанских школах происходит в условиях взаимодействия двух, а то и трех языков. И в иностранной речи представителей дагестанских народов проявляются некоторые фонетические и фонологические особенности, которые следует рассматривать как результат воздействия родного языка.

Н. С. Трубецкой высказался следующим образом по данному вопросу: "Фонетическая система родного языка является как бы ситом, через которое просеивается все сказанное. Слушая чужую речь, мы при анализе слышимого непроизвольно используем привычное нам "фонологическое сито" своего родного языка. А поскольку наше "сито" оказывается не подходящим для чужого языка постольку возникают и многочисленные ошибки, недоразумения. Звуки чужого языка получают у нас неверную фонологическую интерпретацию, так как они пропускаются через фонологическое сито нашего родного языка" (Гюльмагомедов 1985: 59).

По мнению Е.Д. Поливанова, звуковосприятие носит субъективный характер, бывая различным у представителей различных языков, причем эта субъективность и эти различия (в восприятии одного и того же звукокомплекса разноязыковыми мышлениями) зависит не от расовых особенностей, а от комплекса языковых навыков, приобретенных данным индивидуумом в процессе усвоения его материнского (родного) языка.

Таким образом, при обучении иностранному языку происходит звуковая интерференция как результат взаимодействующих систем. Слух говорящих на каком-нибудь языке, развит обычно в направлении чутья тех акустических различий, которые в данном языке используются для различения фонем в составе слов и грамматических форм, но очень часто является крайне не развитым в направлении тех, порой очень существенных, звуковых особенностей, которые являются дифференцирующими фонемы других языков (Жирков 1979: 7-30) Налицо трудности в реализации звуков, так как обучаемый не слышит разницы между звуками родного и чужого языка. Но, даже если и слышит, не может произнести из-за влияния свойств родного языка.

В данной статье рассматриваются некоторые особенности произношения согласных в английской речи лезгин. Последовательность изложения принята следующая: описание согласных фонем лезгинского языка и их реализаций, особенностей дистрибуции и сравнении с английскими соответствиями; теоретический прогноз возможных интерферентных явлений: описание и интерпретация наблюдаемых отклонений от английского произношения.

Для получения речевого материала был проведен слуховой анализ записанного на магнитофон английского текста, читаемого лезгинами-билингвами. Описание согласных лезгинского литературного языка приводится на основе данных исследований Е. А. Бокарева, Р. Г. Гайдарова, Б. Б. Талибова, А. Г. Гюльмагомедова, Б. К. Гигинейшили. Для этих же целей использованы сведения из классических работ языковедов прошлого П. К. Услара, Н. С. Трубецкого, Л.И. Жиркова.

Различия в контактирующих разноструктурных фонетических системах выражаются в следующем:

1. Наличие в фонологической системе лезгинского языка абруптивных, увулярных и ларингальных звуков. В английском языке таковых звуков нет.

2. В английском языке существует 6 зон артикуляции - лабиальная, интердентальная, альвеолярная, среднеязычная, заднеязычная и гортанная. В лезгинском языке нет интердентальной, а вместо альвеолярной имеется дентальная зона.

3. В лезгинском языке согласные не образуют твердых и мягких фонемных пар и явление палатальности если где-то и есть, то оно едва уловимо и не обладает словоразличительной способностью. В отличие от английского языка, где вопрос о корреляции по палатальности-непалатальности вообще не стоит, а если и возникает, только как грубая ошибка в произношении у обучающихся. В лезгинском языке палатальность присутствует, в отличие от английского.

4. Как в английском, так и в лезгинской подсистеме согласных существует корреляция по звонкости-глухости. В английской подсистеме 16-согласных из 18 образуют 6 коррелирующих пар. В лезгинском языке звонкость противопоставляется глухости, но глухость - троичная (непридыхательная, придыхательная, абруптивная).

5. Противопоставление простых и "геминированных" в лезгинском языке существует в виде непридыхательных и придыхательных согласных глухих, противопоставленных друг другу с фонемообразующим эффектом. Повторение одного и того же согласного на стыке слов, что создает впечатление геминации указанного звука. В английском языке - геминация позиционный признак, связанный с утратой придыхания некоторых согласных в определенной позиции (например /t/ после /s/). Удвоение некоторых других согласных в языке выражается лишь графически (например: *well, brilliant* и т.д.)

6. В лезгинском языке лабиализованные согласные могут встречаться в любом фонетическом положении, в том числе в конце слов. Здесь лабиализованные противополагаются соответствующим нелабиализованным как самостоятельные фонемы (Зиндер, 1979: 135). В английском языке нет такой лабиализованности как в лезгинском. Но лезгинская буква "*v*" передает звук по своему звучанию напоминающий английский "*w*", так как в большинстве случаев "*v*" губо-губной звук. Единственное приведенное Усларом в словаре на букву "*v*" слово "*vemI*" "*комар*", как произносившееся с начальным губо-зубным согласным, теперь произносится с губо-губным "*v*" (Жирков, 1979: 29).

7. Середина слов накладывает наименьшие ограничения на дистрибуцию согласных; а) межвокальная позиция дает большее число комплексов; б) лабиализованные согласные в двухконсонантных комплексах не выступают в лезгинском в роли первых и вторых членов. г) самым активным в составлении комплексов во всех позициях является сonorный дрожащий «*r*»; в) трехконсонантные комплексы в конечной позиции в лезгинском языке не засвидетельствованы (Трубецкой 2000: 175).

Представим систему согласных звуков лезгинского языка, по известным описаниям, в виде классификации, построенной Л. И. Жирковым.

Губные

Губо-губная смычная носовая сонорная /m/, губо-губная щелевая звонкая /v/, губо-губная взрывная щелевая звонкая /b/, губо-зубная щелевая глухая /ɸ/

Переднеязычные

Ряд однотипных смычных взрывных глухих: смычная переднеязычная придыхательная /m/; смычная переднеязычная лабиализованная /mb/; смычная

переднеязычная геминированная /**mm**/; смычна переднеязычная абруптивная /**mI**/; смычна переднеязычная лабиализованная абруптивная /**mIe**/.

Ряд однотипных смычных взрывных звонких /**d**/; переднеязычный средненебный /**d̪**/

Ряд однотипных глухих свистящих аффрикат: смычна переднеязычный непридыхательная /**tʃ**/; смычна переднеязычная абруптивная /**tʃI**/, смычна переднеязычная лабиализованная /**tʃe**/; смычна переднеязычная абруптивная лабиализованная /**tʃIe**/.

Ряд однотипных глухих свистящих аффрикат: непридыхательная /**tʃ**/; абруптивная /**tʃI**/, абруптивная лабиализованная /**tʃIe**/ (**tʃIe**).

Ряд однотипных щелевых: щелевой переднеязычный шумный звонкий /**z**/, щелевой переднеязычный шумный глухой /**c**/; щелевой переднеязычный шумный звонкий лабиализованный /**z̪e**/, щелевой переднеязычный шумный глухой лабиализованный /**c̪e**/,

Ряд однотипных глухих щелевых шипящих: /**ʃ**/, лабиализованная (**ʃe**).

Ряд однотипных звонких щелевых шипящих: /**ʒ**/; лабиализованная /**ʒe**/.

Переднеязычный боковой латеральный сонант /**l**/, переднеязычный дрожащий сонант /**r**/, переднеязычный носовой сонант /**n**/.

Среднеязычный.

Щелевой сонант /**ɥ**/.

Заднеязычные.

Ряд однотипных смычных взрывных глухих: прыхательная /**k**/; абруптивная /**kI**/; лабиализованная /**kv**/; абруптивная лабиализованная /**kIe**/.

Ряд однотипных смычных взрывных звонких: /**g**/; лабиализованная /**g̪e**/.

Ряд однотипных глухих аффрикат: геминированная /**kk**/; геминированная лабиализовання /**kkv**/.

Ряд однотипных глухих щелевых: /**x**/; лабиализованная /**x̪e**/ .

Усуллярные.

Ряд однотипных глухих аффрикат: /**xI**/; смычногортанная /**kv**/; лабиализовання /**x̪e**/; смычногортанная лабиализовання /**k̪e**/.

Ряд однотипных глухих щелевых: /**x̪**/.

Ряд однотипных звонких щелевых: /**ɣ**/; лабиализованная /**ɣe**/.

Фарингальные

Глухая щелевая /**xI**/, звонкая щелевая /**ɣI**/.

Ларингальные.

Смычна глухая /**y**/, елевая глухая /**ɣ**/.

Прежде чем говорить о дистрибуции согласных в английском языке, необходимо отметить, что в работе Б. Тринка “A phonological analysis of present day standard English” перечисление правил сочетаемости фонем в английском языке занимает не менее 22 страниц (22-45). И если бы даже эти правила можно было изложить несколько короче, все равно их оказалось бы очень много (Гюльмагомедов, 1985: 265). Однако, в общих чертах дистрибуция согласных лезгинского, в сравнении с дистрибуцией согласных английского языка, характеризуется такими особенностями. В предвокальной начальной позиции находятся почти все согласные фонемы, которыми располагают сопоставляемые языки. Исключение составляют гортанный /**y**/ в лезгинском.

Установлено, что, не характерными для лезгинского языка являются английские сочетания согласных с заальвеолярными и латеральными /tr/, /kr/, /fr/, /br/, /dr/, /gr/, /qr/, /bl/, /kl/, /fl/, /gl/, /pl/, /sl/ также не имеет соответствия в лезгинском языке английское сочетание /st/, имеющее большую функциональную нагрузку. Затруднительными для лезгинских учащихся могут оказаться английские сочетания /kj/, /tj/, /hj/, /mj/, /zj/, /dj/, /vj/, в таких словах как *music* /mju'zɪk/, *during* /dʒurɪŋ/ и т.д.

Необходимо отметить, что наибольшие трудности вызывают не столько произношение отдельных звуков, сколько артикулирование этих звуков в сочетаниях. В этой связи исследование фонетико-орфографических систем английского и лезгинского языков позволило установить следующие закономерности:

- а) в обоих языках сочетание согласных закономерно в начале, в середине и в конце слов;
- б) как в английском, так и в лезгинском языках наиболее многочисленной группой во всех трех позициях является сочетание двух согласных;
- в) В сопоставляемых языках встречаются также и сочетания согласных с тремя элементами, но гораздо в меньшей мере, не имея совпадающих соответствий.

Учитывая особенности фонетической системы лезгинского языка, можно спрогнозировать следующие особенности согласных в английской речи лезгин.

- 1) Замена твердых согласных мягкими перед гласными переднего ряда /i/, /e/.
- 1) Произношение мягких и полумягких шипящих вместо твердых /θ/, /f/, /dθ/, перед гласными переднего /i/, /e/.
- 2) Палатализация сочетаний /ts/ перед гласными переднего ряда.
- 3) Произношение губно - губного /w/ вместо губно-зубного /v/ в позиции перед гласными переднего ряда.
- 4) Замена интердентальных /θ/ и /ð/ дентальными (альвеолярными) /t/ или /d/ или переднеязычным щелевым и звонким /z/ и глухим /s/.
- 5) Произношение переднеязычного фрикативного твердого сонанта /r/ с несколько мягким оттенком и с большей вибрацией /p/.
- 7) Произношение глухих смычных, в том числе взрывных и аффрикат с сильным приыханием.
- 8) Замена палато-альвеолярной сильной глухой твердой /tʃ/ на переднеязычный смычный глухий /tʃ'/.

По результатам слухового анализа живой речи информантов были обнаружены отклонения в реализации согласных, спрогнозированные нами выше, а также несколько дополнительных моментов.

1. Замена сочетания смычного с аффрикатой /ts/ придыхательным /t/ в словах с окончанием множественного числа *ca/u/ (cats-кошки)*, *ri/u/ (pits-ямы)*, *walle/u/ (wallets-кошельки)*.
2. Замена придыхательных /p/, /t/, /k/ непридыхательными в начале слова в словах */t/tower (tower- «башня»)*, */kk/ow (cow-«корова»)*, */pp/ond (pond- «пруд»)*.
3. Замена непридыхательного [p] придыхательным в начале слова и в середине: *[ph] lease (please- «пожалуйста»)*, */ph/lough (plough - «ахать»)*, */ph/ut (put-«класть»)*.
4. Разная степень палатализации смычных /b/, /p/, /d/, /k/ перед /i/:
 - /b'/ ig (big-большой), /p'/ i g (pig-поросенок), /d'/ ig (dig-копать), /k'/ ill (kill-убивать).

5. Огубленное произношение сочетания согласных /qw/ в словах *quality* «качество», *quantity* «количество», *qualify* «обучаться».
6. Смягчение спирантов /f/ и /s/ перед /i/: /f'eeel (feel-чувствовать), /s'veed (seed-семечко), /f'filter (filter-фильтр).
7. Замена легкого придыхательного /h/ на заднеязычный щелевой /χ/: /χouse (house-дом), /χ/and (hand-рука), /χ/undred (hundred - сотня).
8. Частая замена английской твердой аффрикаты /tʃ/ мягкой: /ʃ'e (she - она), /ʃ'ip (ship - корабль), /ʃ'iver (shiver - дрожать).
9. Произношение губно-губного /w/ вместо губно-зубного /v/ в позиции перед гласными: /w/illage (village - деревня), /w/ictim (victim - жертва), /w/ery (very - очень).
10. Произношение губно-зубного /v/ вместо губно-губного /w/: /v/elcome (welcome – добро пожаловать), /v/in (win – выигрыш, выиграть), /v/indow (window - окно).
11. Смягчение палато-альвеолярной аффрикаты /tʃ/: /tʃ'in (chin – подбородок), /tʃ'ess (chess - шахматы), /tʃ'icken (chicken - цыпленок).
12. Дентальное произношение интердентальных сочетаний /θ/ в звонком и глухом вариантах или замена их или переднеязычным щелевым и звонким /z/ и глухим /s/: /θ/ank или /s/ank (thank - благодарить), /d/oze или /z/oze (those - me), /d/is или /z/is (this – это(m)), /t/ousand или /s/ousand (thousand - тысяча).
13. Смягчение твердого дрожащего сонанта /r/: /r'iver (river - река), /r'ead (read - читать), /r'eason (reason - причина).

Результаты проведенного исследования могут быть полезны при обучении английскому языку; во избежание или уменьшение интерференции необходимо регулярно делать фонетические упражнения, направленные на развитие произносительных навыков согласных или сочетаний согласных, указанных в работе.

Список литературы

- Беликов В.И., Крысин Л. П. *Социолингвистика*. – М., 2001.
Гюльмагомедов А.Г., 1985, *Сопоставительное изучение фонетики русского и лезгинского языков*, Дагучпедгиз, Махачкала.
Жирков Л.Р., 1979, *Общая фонетика*, Москва.
Зиндер Л.Р., 1979, *Общая фонетика: Учеб пособие.-2-е изд., перераб. И доп.*, Высш.школа, Москва
Лингвистический энциклопедический словарь / Гл. ред. В. Н. Ярцева. – М., 2002,
Мечковская Н. Б. Социальная лингвистика. – М., 2000.
Розенцвейг В. Ю., 2001, *Основные вопросы теории языковых контактов* // Сборник научных трудов, Пятигорск.
Трубецкой Н. С., 2000. *Основы фонологии*, Аспект пресс, Москва.

TRADUIRE LES METAPHORES DU DISCOURS DE VULGARISATION ECONOMIQUE¹

Résumé : La présente communication a pour objectif de déceler les métaphores, qu'on appellera pour le besoin d'étude des images, dans le discours de vulgarisation scientifique, afin de déterminer quelques stratégies de traduction du français en roumain. Dans ce type de discours, qui n'est pas autre chose que la traduction du scientifique, les métaphores sont présentes pour orner le discours, pour expliquer par des termes propres certains notions ou phénomènes, ou simplement pour faire découvrir des faits. Alors la traduction de ce type de métaphore est de taille, car sa traduction sera une traduction de la traduction.

Mots-clés: traduction, métaphore, discours de vulgarisation scientifique.

Longtemps laissée dans l'apanage de la littérature, de nos jours la métaphore retrouve son chemin de plus en plus dans d'autres domaines d'écriture. Comme l'expliquait G. Lakoff, la métaphore est bien plus qu'un jeu linguistique ou qu'une figure de rhétorique parmi d'autres : elle est un instrument majeur de la pensée : « La métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action. Notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique » (*Les métaphores dans la vie quotidienne*, 1985 : 13). Autrement dit, les métaphores structurent partiellement notre langage quotidien.

Sorties de la vie courante et appliquées à un objet particulier, ces images verbales ont la capacité de diriger l'imaginaire rattaché à cet objet particulier et participer ainsi à sa compréhension. Les métaphores permettent de faire le lien entre un savoir nouveau et un savoir déjà connu, par la projection des qualités d'un objet sur un autre.

L'étude présente se propose de travailler sur l'utilisation des métaphores dans le discours économique ; même si ce discours est gouverné plutôt par des chiffres, il fait usage de beaucoup de métaphores, fait dû probablement à sa qualité de rendre l'information spécialisée moins rébarbative et parfois plus accessible. L'étude des métaphores et des expressions métaphoriques des textes économiques pourra donc nous amener à tirer des conclusions intéressantes sur la façon que les textes économiques en font usage.

Comment ces textes journalistiques parlent-ils de la Bourse et de son fonctionnement, des fonds, des réformes, des prix, de la crise, des investisseurs ? Comment les journaux financiers (comme *Capital* ou la *Tribune*, par exemple)

¹ **Georgiana BURBEA, Université Transilvania, Brasov, Roumanie**
georgianaburbea@yahoo.com

parviennent-ils à rendre compte de la réalité économique et comment arrivent-ils à guider les représentations des lecteurs ?

En partant d'un corpus constitué des textes parus dans les deux journaux financiers cités ci-dessus, nous allons relever les différentes métaphores. L'examen des métaphores pourra nous conduire à nous rendre compte premièrement du rôle de la métaphore dans ce type de discours pour arriver enfin à déceler les différents procédés de ces textes, ainsi que de leurs métaphores dans le roumain. Quels sont les éléments dont le traducteur doit tenir compte d'un passage d'une langue à l'autre ? Est-ce qu'il y a toujours la possibilité de réaliser le transfert mot à mot de ces figures ? Ce ne sont que quelques questions auxquelles on voudrait répondre au cours de cette étude.

On se penchera dans un premier temps sur l'existence des métaphores dans le discours de vulgarisation scientifique, en essayant de trouver des raisons pour leur présence dans ce type de discours.

La métaphore dans le discours scientifique

A partir des années 60 et 70 on assiste à une résurrection de la métaphore. Du terrain de la littérature et de la linguistique, ce phénomène est déplacé dans le domaine de la cognition et son rôle est mis en valeur dans le développement des processus conceptuels tels que l'abstraction et la génération de théories.

Dans cette optique, on peut reconnaître trois prises de position. On a premièrement un fort refus d'emploi de la métaphore dans le discours scientifique, celui-ci étant un discours gouverné par l'impersonnalité. Une deuxième position serait celle conformément à laquelle on peut avoir des métaphores dans le discours scientifique, mais en écartant leurs prétentions d'univocité. La dernière position serait celle adoptée par exemple par Paul Ricœur et George Lakoff, qui soutiennent la présence de la métaphore dans le discours scientifique, en lui greffant aussi un emploi cognitif.

En partant de ce dernier point de vue on se penchera sur la métaphore du discours de vulgarisation scientifique, grâce à son rôle de mettre en œuvre une présentation des faits de la science par des termes accessibles à un public non spécifique.

Les métaphores et leurs rôles

Comme on peut facilement le remarquer, les métaphores sont fortement utilisées même dans ce discours de vulgarisation économique, qui se veut une reformulation du discours scientifique. Une première raison de cet usage serait due à la particularité de ce discours qui est destiné à un public plus large et non-spécifique. Le locuteur se permet alors dans la présence de ce récepteur non-spécifique de

vulgariser certaines informations en y glissant des métaphores. Les métaphores peuvent dans ce cas chercher moins l'effet du style et surtout rendre plus transparent le message, qui devient plus compréhensible, en réalisant la plupart du temps une synthèse informative. En effet, ces dernières permettent de mettre en évidence rapidement et naturellement un aspect du domaine financier qui serait difficile à déployer de manière littérale. À cause de la complexité et du haut degré d'abstraction du sujet atteint, ces métaphores, reprenant des phénomènes familiers et connus, rendent le message plus simple.

Un deuxième type de métaphores présentes dans ce modèle de discours est constitué de celles appelées métaphores d'usage. Ce sont des « métaphores conventionnelles (...) [qui] structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture qui est reflété dans notre langage quotidien » (G. Lakoff, M. Johnson : 1985). Elles sont devenues courantes et on perdu par leur littéralisation, leur caractère métaphorique.

Un autre aspect sur lequel nous voulons insister c'est la visée relationnelle des métaphores. Leur but est de capter l'attention du récepteur et à instaurer une relation de connivence due à l'utilisation d'horizons de référence communs. C'est la fonction des expressions métaphoriques présentes dans les titres et le chapeau des articles, généralement lus en premier par les lecteurs.

Comme on peut le remarquer les métaphores ont donc plusieurs rôles, qui vont de la compréhension de certains aspects qui sont particuliers à ce domaine financier, jusqu'au but plus ludique de « colorer » le texte par des expressions familières et de capter l'attention du récepteur sur l'article en question.

L'anthropomorphisation ou l'expression métaphorique la plus utilisée

L'une des structures métaphoriques les plus utilisées qu'il est possible d'observer est donc celle de la personification ou de l'anthropomorphisation. Nous l'avons trouvé tout au long de notre corpus. Par ce type de métaphore, on lie un caractère humain à différents acteurs qui apparaissent dans ce domaine :

Les objets de ce domaine apparaissent eux aussi comme personnifiés :

« Les entreprises françaises draguent les fonds souverains » (La Tribune.fr - 08/02/2011)

« fier comme un coq, le CAC 40 franchit le sacro saint cap des 4.086 points du 16 avril dernier. Rien que le pic absolu de l'année écoulée. »

« une prise en otage de l'outil économique qui donne une image désastreuse de la France à l'étranger »

« La Banque mondiale s'alarme de l'envolée des prix alimentaires »

« L'argent fou de l'industrie du luxe »

« Pour les temples à leur effigie, les griffes de luxe ne reculent devant aucun sacrifice. »

Cette anthropomorphisation rend plus accessible le domaine des « chiffres ». Le but est celui de donner au récepteur une image plus claire, plus concrète des acteurs et des objets de ce domaine, car il est communément admis, on comprend mieux les réactions d'une personne que celle d'une entité abstraite.

Les principaux procédés de traduction des images

On tentera dans ce qui suit de voir les principales modalités de traduction des images fournies par les métaphores. Un premier procédé consiste dans un calque de l'image que la métaphore nous donne.

1. Reproduction de l'image

Ce procédé est directement lié à l'existence du référent de l'image proposée dans les deux langues du processus de traduction. Si le traducteur considère qu'il peut utiliser cette image, sans perdre du sens par le passage d'une langue à l'autre, il peut envisager de traduire la métaphore d'une manière littérale, comme le montre les exemples qui suivent :

« C'est sûr, les Iraniens vont réfléchir à deux fois avant de visiter le pays aux 400 fromages. ».

« Este sigur, iranienii se vor gândi de două ori, înainte de a vizita țara celor 400 feluri de brânză ».

Dans cet exemple, l'image de la France comme étant le pays de 400 fromages est gardée dans le passage vers le roumain, parfaitement compréhensible pour cette communauté linguistique. Comme on l'a dit, le référent reste le même. En roumain, on a ajouté le mot « sortiment », car le « fromage » n'admet pas de pluriel.

Le même procédé on le retrouve dans le titre suivant :

« Les entreprises françaises draguent les fonds souverains » (La Tribune.fr - 08/02/2011)

« Întreprinderile franceze fac curte fondurilor suverane ».

Dans cet exemple, on a opté pour le sens « a face curte » qui est l'équivalent « faire la cour », en laissant de côté le niveau de langue imposé par le verbe « draguer », qui serait l'équivalent du roumain « a agata ».

La métaphore explicite du texte suivant a été soumise au même procédé de traduction par un calque de l'image :

« Une manne financière les fonds souverains n'apparaissent plus comme une pieuvre tentaculaire aux ambitions hégémoniques, une force sournoise à l'assaut du capitalisme occidental (La Tribune.fr - 08/02/2011)

« O mană financiară, fondurile suverane nu mai par a fi o caracată tentaculară cu ambitii hegemonice, o forță meschină de atac a capitalimsului occidental ».

2. Remplacement de l'image par une image standard équivalente

Une modification de l'image par l'utilisation d'une image équivalente peut être envisagée si le référent est jugé difficilement transférable dans la langue d'arrivée. Dans ce cas, le référent dont il est question est susceptible de priver de compréhension l'image transférée dans le roumain, alors le traducteur peut opter pour un référent considéré équivalent, comme dans les traductions suivantes :

« Là c'est vraiment donné de la confiture aux cochons. Enfin pas vraiment ... Si l'on sait que les cochons, cela fait plus de deux ans qu'ils en dégustent du LVMH. Qu'ils s'en gavent littéralement ».

« Aici este chiar vorba de a strica orzul pe gâște. In fine, nu chiar, daca stim ca acesta gâște de mai bine de doi ani degustă din LVMH. Ca se îndoapă, literal vorbind, cu acest orz. »

Le traducteur peut recourir dans ce cas à une expression populaire équivalente, qui doit être utilisée ensuite dans les phrases qui s'enchainent, car dans le texte de départ on a toujours le même actant : le cochon. En roumain, on a fait appel à une image, restant toujours dans l'animalier : l'oie. La traduction alors va plus loin, en remplaçant dans le contexte toujours « le cochon » avec « l'oie ». D'autres modifications sont parvenues dans la traduction du texte, au niveau par exemple du pronom adverbial « en » qui ne peut pas être traduit que par une reprise du mot « orz » (« orz » - « l'orge » qui remplace « la confiture »).

Un deuxième exemple pour mettre en relief ce type de procédé on le retrouve dans:

« La première émane de Pascal Lamy, le directeur général de l'Organisation mondiale du commerce, la bête noire des opposants à la mondialisation. « La hausse du prix des aliments provoque une inflation mondiale, sans compter des troubles politiques que nous aurions pu difficilement imaginer », a-t-il déclaré lundi. Une pierre dans le jardin de Nicolas Sarkozy qui a mis la spéculation sur les matières premières au cœur de sa présidence du G20 ».

« Prima provine de la Pascal Lamy, directorul general al Organizației mondiale a comerțului, spaima opozanților mondializării. « Creșterea prețurilor alimentelor provoacă o inflație mondială, fără a mai pune la socoteala neînțelegerile politice pe care dificil le-am fi putut imagina », a declarat el luni. Vina a fost aruncată lui Nicolas Sarkozy care a pus speculația pe materiile prime în sănul președenției sale în cadrul G20 ».

Concernant la métaphore « la bête noire », le traducteur devait avoir en vue les deux volets sémantiques de cette métaphore : d'un côté il s'agit d'une personne qu'on abhorre, d'un autre côté une personne qu'on redoute. Une traduction de cette métaphore par « Muma Pădurii », « Dracul gol » ne couvrirait pas les deux directions de ce syntagme, le plus approprié nous semblerait « spaima », l'équivalent du français « terreur ».

Dans le cas de la deuxième métaphore existante dans ce discours, « une pierre jeté dans le jardin de », on a procédé à une suppression de l'image, car elle aurait pu donner naissance à une ambiguïté, sans avoir la certitude que le récepteur de la langue d'arrivée (en occurrence le roumain) aurait les éléments pour effectuer son décryptage.

3. Conversion de la métaphore en comparaison

Les stratégies de conversion d'une métaphore en comparaison diffèrent selon que le trope de départ est une métaphore *in praesentia*, dans laquelle le comparé et le comparant sont explicites, ou une métaphore *in absentia*, dans laquelle le comparé, implicite, est déduit du comparant. Dans un premier temps, on a proposé à la traduction une métaphore *in praesentia*, qu'on a traduit par un calque en gardant le même ordre, le terme comparant qui précède le comparé :

« Fier comme un coq, le CAC 40 franchit le sacro saint cap des 4.086 points du 16 avril dernier. Rien que le pic absolu de l'année écoulée. »

« Tanțoș ca un cocoș, principalul indice bursier Cac 40 depășește sacrul sfânt vîrf de 4.086 puncte din 16 aprilie trecut. Nimic mai mult decât vîrful absolut al anului scurs ».

La traduction proposée garde la métaphore *in presaentia* du texte à traduire, en intervenant par une explication au niveau du comparé, par souci de compréhensibilité de la part des récepteurs.

Dans le cas d'une métaphore *in absentia*, la transformation en comparaison devra généralement s'accompagner d'une explicitation du comparant en plus de l'ajout d'un embrayeur de comparaison :

« D'épouvantails, ces fonds sont devenus des sauveurs la manne pétrolière » (La Tribune.fr - 08/02/2011)

« Asemănătoare unor sperietori, datorită fricii pe care o provocau, aceste fonduri au devenit salvatoarele manei petroliere ».

Un autre exemple plus éloquent encore, on le retrouve dans le texte suivant, où la métaphore *in absentia* est traduite par un calque, en ajoutant aussi dans le processus de traduction une explication :

« Véritables ambassades des marques, les cathédrales du luxe sont avant tout des armes marketing. Trônant sur les artères les plus chics de la planète, ces « flagships » (vaisseaux amiraux) sont d'ailleurs conçus comme des pubs géantes. »

« Veritabile ambasade ale marcilor, catedralele de lux - cum putem numi aceste magazine - sunt încă înainte de toate arme facând parte din marketing. Dominând pe arterele cele mai elegante ale planetei, aceste aşa numite flagships (sau vase amirale) sunt de altfel concepute ca publicitate gigantice »

Afin de limiter l'ambiguïté d'une métaphore, il peut s'avérer utile de la convertir en comparaison et de l'étoiffer de manière à y inclure des éléments d'explication qui en

facilitent le décryptage. Cette procédure permet à l'émetteur d'être sûr que l'image aidera bien le récepteur à comprendre le propos, même si son encyclopédie n'inclut pas les connaissances nécessaires.

Dans le cas d'une métaphore *in absentia*, la conversion en comparaison se traduira aussi par l'explicitation uniquement du comparé, comme dans l'exemple suivant :
« L'argent fou de l'industrie du luxe »
« Banii pentru extravagante din industria luxului ».

4. Conversion de la métaphore en sens littéral

Certaines images sont soit difficilement traduisibles littéralement de manière idiomatique, soit superflues ; on peut considérer comme superflue une image purement ornementale dont la suppression ne compromet en rien la teneur du propos :

« Le signal est fort et clair : fini, la crise, l'argent fou est de retour et, avec lui, les juteuses recettes pour le commerce extérieur français

« Semnalul este puternic și clar : criza a luat sfârșit, banii puși deoparte/ depozitele de bani revin, și odata cu aceștia procedee excelente pentru comerțul exterior fracez ».

La même métaphore : « l'argent fou » peut se traduire, dans un nouvel contexte, par « banii pentru extravagante », comme on a pu le remarquer ci-dessus.

5. Suppression de l'image

En gardant le même souci de compréhensibilité, d'intelligibilité, le traducteur peut parfois envisager de supprimer l'image.

« CAC 40 a démarré 2011 sur les chapeaux de roue » (A grande vitesse, avec précipitation)

a. « Indicele bursier CAC 40 a demarat 2011 în trombă » ou

b. « Indicele bursier CAC 40 a demarat 2011 în mare viteză și într-un mod neașteptat ».

Concernant la traduction de ce fragment, on pourrait dire qu'une solution était de mettre l'équivalent du roumain, « în trombă » (comme dans la variante a.), gardant la même image d'une voiture. Mais « în trombă » ne signifie pas en roumain que très vite, rapidement. L'expression du français, a par contre par extension, un autre sens, « situation qui se déroule de manière peu commune et inattendue ». Dans ce cas, on pourrait supprimer l'image et utiliser un langage peu familier en roumain, par l'utilisation « în mare viteză și într-un mod neașteptat » (la variante b.)

La suppression de l'image peut s'avérer prudente si elle peut se montrer bizarre dans la langue d'arrivée ou si elle peut être considérée comme ambiguë. Dans l'exemple suivant, toujours par soucis d'intelligibilité, on a procédé à un abandon de l'image proposée par une expression populaire : « avoir du grain à

moudre », qui donnerait une anthropomorphisation des marchés, par un verbe capable de transmettre dans le roumain le même sens.

« Trois ans que cela dure. Que les marchés ont du grain à moudre. Attention ! Pas de la micro-économie de pacotille ». (La tribune.fr, 4.02.2011)

« Trei ani de când durează. De când piețele au la ce sa reflecteze. Atenție ! fără micro-economie fără valoare ».

6. Utilisation de la même image étoffée d'une explication

Si le traducteur considère que l'image claire, d'un point de vue syntaxique pourrait ne pas être entièrement assimilée par le récepteur, que celui-ci aurait besoin de plus d'informations pour décrypter l'image en question, car ce dernier ne disposerait pas de tous les éléments cognitifs pour procéder à la « traduction » de l'image, alors le traducteur peut garder l'image de la langue de départ, en ajoutant seulement, une ou plusieurs précisions d'ordre encyclopédique qui participe(nt) alors à la désambigüisation. Un tel exemple, qui met en jeu une métaphore *in absentia* on le trouve dans le titre suivant faisant partie de notre corpus :

« La conquête de l'eldorado chinois mobilise d'énormes moyens »

a. « Cucerirea legendarului eldorado chinez mobilizează sume imense ».

b. « Cucerirea țării de vis/de aur : eldorado chinezesc mobilizează sume imense ».

On a procédé dans ce cas à un ajout d'information encyclopédique, car on aurait pu avoir une ambiguïté entre le côté légendaire, mythique, voir chimérique (traduction proposée en a.) et l'image de la Chine comme étant un pays regorgeant de richesse, prêtes à être exploitées (traduction proposée en b.).

Conclusions

Les stratégies de traduction des images cognitives en vulgarisation scientifique découlent profondément des caractéristiques de ce type de discours. Quand on traduit on fait attention à la motivation de l'image, le type de trope qui l'exprime, ses composantes structurelles, etc. Comme on a pu le remarquer ces éléments doivent fréquemment être pris en compte simultanément.

Par rapport à la traduction scientifique ou technique proprement dite, qui sollicite un minimum des connaissances du domaine de la part du traducteur, la traduction de la vulgarisation scientifique suppose, non seulement cette affinité avec le domaine de la traduction, mais aussi un souci permanent de rapprocher le savoir et le contexte linguistico-culturel dans lequel on fait le transfert des connaissances. Comme dans tout type de traduction, le but principal du traducteur de ce type de discours est la maximisation de la transmission du message.

Traduire les métaphores, c'est doublement métaphorique. Déjà une métaphore étant une traduction, une transposition d'idées sur d'autres, l'acte de la traduire réclame du traducteur une force morale, une profondeur éthique et une loyauté intellectuelle exceptionnelle.

Les figures de style sont au cœur même de l'activité expressive du sujet énonciateur. Même banale, une figure de style, réappropriée, ressuscitée, reinventée, dans un acte d'énonciation teinte un discours : la figure donne au texte sa voix et son style. Le traducteur ne peut pas l'ignorer : il doit évaluer le poids des figures dans une langue et dans l'autre et les restituer selon les moyens pertinents. La décision de traduire ou non la figure de style, et comment la traduire, est liée à plusieurs facteurs que nous venons de voir.

Premièrement le traducteur doit prendre en compte le contexte socio-culturel du texte et le traduire dans la langue d'arrivée. Parfois il choisit d'être fidèle au texte si le contexte socio-culturel de la langue 2 lui permet et de réaliser par conséquent une traduction neutre, en faisant appel au calque, à une paraphrase, à une transposition de l'image de la langue de départ. D'autres fois, le traducteur peut choisir de rendre le sens de la figure du style, sans la re-créer dans la langue d'arrivée.

Par contre, si les métaphores sont ancrées dans le cœur du texte, il est essentiel d'être traduites. Une même image peut être comprise par des lecteurs qui parlent des langues différentes, car, à la base d'une image, il y a autre chose qui dépasse les frontières des mots : une comparaison, une vision, une analogie, qui fonctionnent comme un passe-partout.

Enjeu culturel, linguistique et stylistique, la métaphore oblige le traducteur de trouver la source de sa création, le point de départ du processus qui la justifie, en lui infligeant la question des équivalences existantes d'une langue à une autre, en délivrant enfin la possibilité du traducteur de créer à son tour des images.

Bibliographie

- Collombat, I., 2009, « Prolégomènes à la traduction de la métaphore en vulgarisation scientifique », *La métaphore en langues de spécialité*, Presses Universitaires de Grenoble.
- Collombat, I., 2006, « Traduire la métaphore cognitive : choisir un vecteur de transmission du savoir », *Alexandrie, métaphore de la francophonie*, Actes du 3^e Colloque international de l'*Année francophone internationale* sur le thème « La transmission des connaissances, des savoirs et des cultures », tenu à Alexandrie, Égypte, 12-15 mars 2006.
- Lakoff, G. Johnson, M., 1985, *Les métaphores de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit,
- Loffler-Laurian, A-M., 1994, « Réflexions sur la métaphore dans les discours scientifiques de vulgarisation », *Langue française* 101, p.72-79.

TRADUCTIBILITÉ VS. INTRADUCTIBILITÉ DANS LA POÉSIE DE MARIN SORESCU¹

Résumé : Grâce aux traductions de ses œuvres, la création de Marin Sorescu s'est fait connaître dans beaucoup de pays, ce qui a conféré à l'écrivain une reconnaissance internationale, manifestée par des prix et des appréciations laudatives dans de célèbres revues étrangères. L'analyse de la traduction de ses poèmes nous conduit à déceler les moyens et les instruments par l'intermédiaire desquels la poésie de Marin Sorescu s'est imposée dans la littérature universelle.

Mots-clé: traduction, langage poétique, termes populaires.

« La réputation d'un écrivain s'établit, évidemment, dans la langue dans laquelle il écrit, mais on ne peut pas ignorer qu'un écrivain soit connu dans d'autres littératures. Etre traduit est une étape. Être connu, lu, pris comme point de référence, est une autre étape. Comme j'ai pu le constater, Sorescu a commencé à être connu dans quelques littératures européennes. [...] J'avoue que j'aime le dynamisme de son esprit, l'ouverture qu'il montre vis-à-vis du changement d'idées de son temps. Tandis que beaucoup de poètes vivent, à 45 ans, grâce à la réputation acquise à 30 ans, tout en végétant spirituellement de manière lamentable, Marin Sorescu continue son œuvre et essaie, sans aucun complexe, de l'imposer dans d'autres cultures aussi. » (Simion, 1980). C'est ainsi que son œuvre commence à être reconnue à l'international.

Chaque année, de nouveaux volumes de traductions feront le tour du monde, Marin Sorescu étant considéré parmi les écrivains roumains les plus connus à l'étranger, notamment grâce à de nombreuses traductions.

Parmi ses traductions en français, nous pouvons mentionner : en 1980 *L'Ouragan de papier* (*Uraganul de hârtie*), poèmes traduits en français par Alain Bosquet, Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris, suivis par *Céramique* (*Ceramică*), traduction faite par Françoise Cayla, Éditions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1984 (Collection UNESCO d'Oeuvres représentatives). En 1986, apparaît le volume *66 poèmes*, traduction de Jean-Louis Courriol, sous la tutelle du Centre d'Études Interculturelles de l'Université Lyon 3 et en 1989, le même traducteur publie le recueil *Paysans du Danube*, Éditions Jacqueline Chambon, qui contient une sélection en français des poèmes faisant partie du volume *La Lilieci*. On y ajoute les traductions de Constantin Frosin: *Poèmes*, Éditions L'Ancier, en 1995 et celle de Paola Bentz: *Poèmes choisis*, Librairie Bleue, en 1995.

Toutefois, le roumain, et en particulier le langage populaire employé en

¹ Ioana CIODARU, Université de Pitești, Roumanie
ciodaruioana81@yahoo.com

grande partie dans le cycle *La Lilieci*, présente beaucoup de particularités, la plupart difficiles à transposer. « La traduction aide un peu à comprendre la poésie. Je suis partisan de la traductibilité de la poésie. En ce qui concerne ma poésie, une partie en est intraduisible, comme celle de *La Lilieci*, très liée à la langue roumaine... Mais d'autres, beaucoup d'entre elles, peuvent être traduites et elles en sont » (Sorescu, 1986) affirme le poète en parlant de ses poèmes.

Cependant, le traducteur de ces poèmes réussit dans sa démarche, même si, comme Marin Sorescu, nous aurions à la première lecture, l'impression que ce volume est impossible à traduire. Le traducteur ne compte pas seulement sur le contexte linguistique, car très importants sont aussi les aspects en dehors du texte : les informations sur le monde rural roumain, plus précisément sur le village d'Olténie. A part la maîtrise du roumain, le traducteur connaît la culture roumaine, tout en devinant très bien les significations que le contexte produit et en comprenant la vision différente de l'écrivain en ce qui concerne les thèmes abordés ; il dispose de beaucoup d'informations regardant les habitudes des paysans d'Olténie, les expériences rurales, des détails sur les gens, les objets, les histoires.

Par conséquent, la transposition des textes poétiques dans une langue différente, autre que celle dans laquelle ils ont été écrits, en français dans ce cas, représente une tâche difficile, surtout si nous nous rapportons aux poèmes soresciens du cycle *La Lilieci*.

Traduire Marin Sorescu suppose un travail laborieux, alourdi non seulement par la difficulté de rendre le sens exact du texte original, mais impliquant aussi l'effort du point de vue stylistique, afin d'exprimer l'esprit roumain, le pittoresque du dialecte roumain.

En se rapportant au recueil *L'ouragan de papier*, dans la traduction de Alain Bosquet, Irina Mavrodin affirme : « [...] dans le recueil français ne figurent que les poèmes des premiers volumes de Marin Sorescu : ceux des volumes plus récents, comme *La Lilieci* ou *Descântoteca*, ont été, nous oserions dire, évités par le traducteur, et cela, sans doute à cause de leur relatif caractère intraduisible... » (Mavrodin, 1981 : 208-209)

Mais, en 1989, apparaît le volume *Paysans du Danube*, sélection en français de *La Lilieci*, volume qui réussit avec succès à offrir aux lecteurs, en français, l'équivalent poétique ayant la même valeur artistique, tout en respectant le style unique de Marin Sorescu.

L'idée explicitement exprimée par le traducteur est que la traduction de ces poèmes repose sur une intention générale : celle de transposer un univers rural, paysan d'une certaine région, de l'Olténie dans un autre univers, celui du Massif Central, et qu'avec cet univers – cadre, traditions, habitudes, croyances, histoires, gens – de transposer aussi le langage spécifique de l'Olténie dans un autre, spécifique aussi, délimité – la langue des paysans de Velay, région familière au traducteur.

Les fragments que nous allons analyser appartiennent au poème *Duminica*

oamenii n-au porecle, traduit en français par *Le dimanche, les gens n'ont pas de sobriquet*, poème représentatif pour la couleur locale de l'espace décrit par Marin Sorescu.

Duminica oamenii n-au porecle, / Li se spune curat pe numele cele bune. / Care nu li se potrivesc deloc, ca hainele de moarte, / Păstrate cu mare grija în lacră.

Le dimanche, les gens n'ont pas de sobriquet, on les appelle tout bêtement par leurs vrais noms qui ne leur vont guère mieux que ces habits qu'on garde avec soin pour quand on sera mort, bien pliés dans un coffre.

Une certaine difficulté pour le traducteur a été posée par le syntagme « hainele de moarte », puisque dans la culture française, la mentalité de garder des habits afin de se préparer pour l'enterrement, n'existe pas. Les villageois de Sorescu, comme tous les paysans roumains, regardent la mort avec sérénité, respectent la tradition, c'est pourquoi ils choisissent et préparent leurs vêtements pour l'enterrement. Selon le rituel orthodoxe, la personne décédée sera habillée dans des habits neufs et propres. Le traducteur a été obligé de recourir à l'explication de ce syntagme : « ces habits qu'on garde avec soin pour quand on sera mort », c'est-à-dire à une paraphrase explicative, qui est en concordance avec le poème et avec le sens exprimé par l'écrivain. La périphrase est « une suite de mots qui exprime ce qui aurait été possible de dire en un seul mot. La périphrase est une ressource précieuse pour échapper aux répétitions fastidieuses ou pour adoucir un mot trop brutal ou qui risquerait de choquer. » (Delisle, 1994 : 409)

- *De ce-i zici Nea Dumitre ? Așta nu e Bag-Seamă? / Întreb eu, nedumerit. / - Ei, râde Nea Florea, asta e porecla, dar pe el îl cheamă / Dumitru Seder, de ispravă om!*

-*Pourquoi tu l'as appelé père Doumitrou ? C'est pas T'sais bien? que je lui demande, tout étonné. / -Eh, eh, dit le père Floréa en riant, ça c'est son nom de sobriquet, mais de son vrai nom y s'appelle Doumitrou Sédére, un ben brave homme !*

Selon les critiques, les poèmes de ce volume sont de vrais spectacles de vie, où prédomine la théâtralité, un premier indice étant « la fréquence du sobriquet », et « les personnages ont une individualité stylistique aussi, reflétée dans la plasticité des sobriquets, car les vrais noms sont valables que le dimanche » (Gansca, 2002 : 72).

Nous remarquons le plaisir des villageois à utiliser des sobriquets, à la place des noms officiels, caractéristique des zones rurales. Dumitru Seder, surnommé Bag-Samă, est marié pour la deuxième fois, avec Anica – reconnue pour la pratique de la magie. L'équivalent en français pour le sobriquet de Dumitru Seder est « T'sais bien », employé aussi pour la tonalité de la traduction. En ce qui concerne le nom de Dumitru Seder, nous observons que le traducteur a opté pour garder le nom du personnage, mais dans une écriture « à la française », tout comme observait une analyste des traductions de Marin Sorescu : « pour mettre en valeur les sonorités insolites des anthroponymes roumains et pour donner plus

d'authenticité et de couleur locale du texte traduit: Doumitrou Sédére ». (Radulescu, 2007 : 225)

Le syntagme « De ispravă om! », est une formule appréciative à valeur superlative soulignée, reprise dans la traduction par « un ben brave homme », où « un ben » provient du registre de l'oralité.

Ştii unde stă? Aci de la vale de fântână, în hardughia aia; / Are sania în casa cu focul și doarme pe-o ușă dărămată, / Anica i-a umplut casa cu cloțe, / Când am intrat odată nu știu cum s-au speriat, uite aşa / Săreau de pe cuibare, toate în toate părțile, ca liliacii – / „Fir-ați ale naibii!” zicea Anica.

- *Tu sais où il habite? Dans cette bicoque qu'y a en descendant en dessous de la fontaine: il y remise son traîneau et lui, y dort sur une vieille porte cassée, et c'est plein de poules qui couvent de partout, c'est l'Anica qui les y met. Une fois que j'y suis entré, j'sais pas c'qui c'est passé, elles ont dû avoir peur, ça sautait de tous les côtés. Fallait voir un peu ça, t'aurais dit des chauves-souris. // - Oh, da'que les putes de poules ! qu'elle disait l'Anica.*

La difficulté rencontrée par le traducteur est le nom « cloță », terme régional, archaïque, mais qui continue à être utilisé dans la région d'Olténie. L'équivalent plus récent de ce terme est le nom « cloșcă », traduit par « poules qui couvent ». Par conséquent, pour traduire le signifiant (le sens) « cloșcă », le traducteur a préféré l'équivalent standard, même s'il avait à sa portée un terme local, régional : « cluche ». Mais ce terme est utilisé dans une aire linguistique trop restreinte pour qu'il soit compris par tout lecteur français ; le traducteur a accordé ici la priorité au sens.

De même, une autre difficulté a été le mot « cuibar » — lieu préparé dans la paille, dans du foin ou sur terre où la volaille pond. Pour les mêmes considérants, comme dans le cas du mot « cloță », le traducteur n'a pas choisi l'équivalence fidèle de « cuibar » (qui en roumain provient du nom « cuib » et le suffixe « ar ») avec « nid de poule ». Ce syntagme a dans le français actuel seulement le sens de « petite dépression dans une chaussée » (Dictionnaire Le Petit Robert, 1989 : 1270) et le mot « nid », employé seul ne renvoie qu'à l'idée de « nid (d'oiseau) » : « abri que les oiseaux se construisent pour y pondre, couver leurs œufs et élever leurs petits » (Dictionnaire Le Petit Robert, 1989 : 1270).

Nous pouvons remarquer l'omission de ce terme dans la version française, car le traducteur s'est limité à traduire seulement le verbe « a sări », accompagné par la locution adverbiale « în toate părțile ». Dans la traduction en français, le traducteur accorde de l'importance à la scène, en plein mouvement et désordre ; l'image visuelle étant pour le lecteur aussi importante que le sens.

En plus, « Fir-ați ale naibii » - formule familière, imprécation, a représenté aussi une difficulté majeure. Les imprécations (blasphèmes, injures) à différentes nuances, proviennent des états de chagrin, de mécontentement des personnages. La possibilité de traduire par « Au diable ! » n'aurait pas pu exprimer le langage des paysans, le langage d'Anica. C'est pour cela que le traducteur a employé une expression comme équivalent du langage des paysans : « – Oh, da'que les putes de

poules !», qui traduit le sens global de la structure en roumain, expression qu'une paysanne de la région Velay pourrait employer aujourd'hui.

Dans les vers: *Păi, fir-ar să fie, mă ţin bine, eu merg pe case ca / Pe șușea*, traduits en français de la façon suivante : *Ben quoi, bon Dieu de bon Dieu! j'me tiens droit, moi, j'ai pas plus de peine à marcher sur les toits que sur l'plancher des vaches !*, la première remarque que nous puissions faire est liée, elle aussi, à un appellatif « păi » - formule stéréotype, introductory, à caractère oral. Les appellatifs sont utilisés pour la couleur de s'exprimer et la valeur documentaire, mais aussi pour leur caractère oral et la relation directe qui se réalise entre les personnages.

Très intéressant à analyser dans ces vers est le syntagme « eu merg pe case ca / Pe șușea ». Nous pensons que le traducteur a eu du mal à transposer les paroles du paysan roumain. Mais, si l'habitant de l'Olténie est à l'aise « pe șușea », le fermier du Velay¹ est à l'aise dans l'étable spacieux, quand il marche certainement sur... « le plancher des vaches », terme que le dictionnaire (Le nouveau Petit Robert de la langue française, 2010 : 1023), décode par « terre ferme », c'est-à-dire « sol, terre », en roumain « pământ bătătorit ».

Aflu o mulțime de nume noi, șterse, care nu spun nimic, / Nume de pomelnic, n-au nici o legătură cu frumusețea / Poreclelor.

J'apprends, comme ça, une foule de noms fades qui ne veulent rien dire du tout, des noms de morts au champ d'honneur, rien à voir avec la beauté des noms de sobriquet.

Pour traduire le syntagme « nume de pomelnic », le traducteur fait appel au procédé de l'explication, car il ne peut pas être adapté au contexte français ; le lecteur français ne pourrait pas comprendre cette formule. « Pomelnic » est un terme religieux, représentant une liste avec les noms des personnes, en vie ou décédées, que le prêtre mentionne dans ses prières pendant les messes. En général, les formules qui ne tiennent pas des traditions funéraires françaises et du spécifique religieux sont expliquées dans la traduction. Par conséquent, « pomelnic », terme spécifique au rituel orthodoxe, n'existe pas chez les catholiques, susceptibles d'être les lecteurs en français de ces histoires des gens du village de Bulzești (le village natal de l'auteur). Mais une liste avec les noms des morts pourrait trouver un correspondant dans la réalité française, à savoir sur les monuments officiels qui inscrivent les héros – morts dans les batailles, monuments présents dans tout village de France. Le traducteur a réalisé ici un transfert nécessaire qui évite l'explication par des notes en bas de page trop longues, en réalisant une explication subtile.

Les noms que les gens emploient le dimanche, les vrais noms, surprennent les enfants désagréablement, car ils leur semblent « effacés », « ils n'expriment rien » : « Nume de pomelnic, n-au nici o legătură cu frumusețea / Poreclelor. »

¹ Région montagneuse, avec des collines, où les fermes se trouvent le plus souvent dans des villages éloignés des routes nationales, où de toute façon, les piétons – et surtout les paysans – ne marchent pas avec la nonchalance d'un paysan d'Olténie sur la route communale, appelée « șosea / șușea ».

Ces vers présentent aux lecteurs les villageois de la commune de Bulzești : on les reconnaît selon leur sobriquets suggestifs, drôles, et qui aident à tracer l'image exacte du village de la région d'Olténie.

Les deux systèmes de dénomination coexistent dans ces vers : les personnages sont présentés avec leurs noms officiels et leurs sobriquets. Caractéristique de la société rurale, les sobriquets sont suggestifs, pittoresques et dans leur fonction d'individualisation, ils mettent en évidence des traits physiques et psychiques.

Selon les chercheurs dans le domaine, ce sont les hommes qui ont plus de sobriquets par rapport aux femmes : Floarea est *Şoalda lui Cazacu*, sobriquet obtenu à l'aide d'une formule analytique du type : nom féminin + article possessif « a lui » + le nom du mari au génitif. L'équivalent de ce surnom est *La Patte-folle à Cazacou*, puisque « Șoaldă » est un sobriquet pour les boiteux, provenant du verbe « a se șoldi = a se deșela, a se lăsa într-o parte » (la traduction mot à mot du syntagme « la Patte-folle » étant « laba piciorului »).

Dans cette situation, le traducteur a à la portée de sa main une expression très suggestive en français. Etymologiquement, le terme composé « patte folle » est formé du nom « la patte » = « labă, picior de animal » et l'adjectif « folle » (le féminin de « fou »), mais ne s'emploie qu'en se rapportant aux gens ayant une jambe qui n'a plus de contrôle nerveux, une jambe ayant un mécanisme déréglé (fou).

De même, comme nous avons déjà observé tout au long de cette analyse, le traducteur a opté pour garder les noms des personnages, mais en les écrivant à la française : Cazacu – Cazacou, Floarea – Floréa, Dragu – Dragou, Titu Seder – Titou Sédére, Nete – Nété, Popescu – Popescou.

Nous pouvons affirmer que la version en roumain s'adapte aux réalités socioculturelles roumaines ; les connotations, l'oralité et le vocabulaire spécifique au monde rural étant respectés. Le traducteur reconstruit en français l'œuvre poétique de Marin Sorescu, qui abonde en termes régionaux et archaïques ; par conséquent, les aspects linguistiques roumains cherchent des équivalents en français, en devenant non seulement une poésie de notre littérature, mais une poésie du monde entier.

Les personnages varient en âge ou en préoccupations, ils sont caractérisés par leur comportement, gestes, langage, habits ou mentalités. Les villageois mènent leur vie selon des normes et des principes anciens, ce sont des croyants soucieux de respecter les traditions chrétiennes, ayant une conscience religieuse ; la plupart sont des gens sages, bienveillants et qui s'occupent de leur ménage. Le village garde les anciennes habitudes, telles que sortir devant la maison et observer les passants ; les diverses discussions avec les voisins ou les préparations pour les fêtes, comme dans ce poème. L'énumération des gens crée un spectacle visuel, avec une chromatique riche et un rythme vif.

Les drames collectifs ou individuels, la diversité des situations et d'histoires, les vies tourmentées, les conflits, les caractères des gens, les mentalités,

les bizarries de comportement, tout cela complète et enrichit l'atmosphère caractéristique à l'univers rural du village de Bulzești.

Ce qui est remarquable dans la version en français, est le fait que le traducteur a trouvé la formulation et la structure appropriées, celles qui rendent exactement la particularité et l'originalité de Marin Sorescu : « Jean-Louis Courriol a dû faire face à de multiples défis, tels que l'option pour une traduction lyrique ou épique des *Lilieci*, la polysémie de certains mots roumains qui apparaissent parfois dès le titre d'un poème, la traduction et l'adaptation des anthroponymes et des toponymes /vs./ le maintien des noms roumains, écrits à la française, le respect du style orale, populaire, familier et régional des poèmes et, la chose la plus difficile peut-être, l'expression en français des mots roumains pour lesquels il n'y a pas de correspondant ou d'hétéronyme en français, parce qu'ils désignent des réalités culturelles, économique et socio-politique spécifique à notre peuple ». (Radulescu, 2007 : 218, 219)

Tout au long de cette analyse, nous nous sommes rendu compte que les poèmes du cycle *La Lilieci* n'ont pas été faciles à traduire, « ne fût-ce que pour le style à forte connotation populaire et pour la multitude de mots qui évoquent des réalités spécifiques à la région de l'Olténie. C'est pourquoi la traduction des désignateurs des référents culturels ne relève pas d'une simple alternance entre l'emprunt, le report et l'équivalence optimale. La traduction de ces mots spécifiques pour notre culture illustre assez bien les exigences et les dilemmes auxquels les lecteurs et les théoriciens confrontent les traducteurs (...) ». (Radulescu, 2007 : 232)

L'analyse de la traduction nous a conduit à déceler les moyens et les instruments par l'intermédiaire desquels la poésie de Marin Sorescu s'est imposée dans la littérature universelle, l'œuvre *La Lilieci* étant considérée comme une réelle monographie linguistique du village de la région d'Olténie.

Bibliographie:

- Apetroaie, I., 1996, *Literatură și reflexivitate*, Iași, Editura Univerității “Alexandru Ioan Cuza”.
- Ballard, M., Kaladi, A.E., 2003, *Traductologie, linguistique et traduction*, Arras, Artois Presses Université.
- Bantaş, A.; Croitoru, E., 1998, *Didactica traducerii*, București, Editura Teora.
- Beltrán, C.L., et Serrano, P., 2002, *Un échange de commentaires sur la traduction de la poésie*, Ajaccio, Albiana.
- Delisle, J. et al., 2005, *Terminologia traducerii*, Cluj-Napoca, Editura Casa Cărții de Știință.
- Delisle, J., 1994, *La traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle anglais-français: méthode par objectifs d'apprentissage*, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Eco, U., 2008, *A spune cam același lucru*, Iași, Editura Polirom.
- Gâncă, C., 2003, *Opera lui Marin Sorescu*, Pitești, Editura Paralela 45.
- Ionescu, G., 2004, *Orizontul traducerii*, București, Editura Institutului Cultural Român.

Studii de gramatică contrastivă

- Jeanrenaud, M., 2006, *Universalile traducerii*, Iași, Editura Polirom.
- Ladmiral, J.-R., 1994, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
- Lungu Badea, G., 2003, *Mic dicționar de termeni utilizati în teoria, practica și didactica traducerii*, Timișoara, Editura Orizonturi universitare.
- Manolescu, N., 2001, *Literatura română postbelică. Poezia*, București, Editura Aula.
- Manolescu, N., 2006, *Marin Sorescu*, România literară, nr.8, 25 februarie.
- Mavrodin, I., 1981, *Modernii-Precursori ai clasincilor*, Cluj-Napoca, Editura Dacia.
- Ó Canainn, A., 2008, *Traducătorul sentimental*, Mozaicul, anul XI, nr. 3(113), Craiova.
- Rădulescu, A., 2007, *Est-il difficile de traduire Marin Sorescu?*, Craiova, Editura Aius.
- Ricœur, P., 2005, *Despre traducere*, București, Editura Polirom.
- Simion, E., « Secolul XX », nr. 7-9, iulie-septembrie 1980.
- Sorescu, M., 1989, *Paysans du Danube*, Nîmes, Ed. Jacqueline Chambon.
- Sorescu, M., 1973, *La Lilicei*, vol. I, București, Editura Eminescu.
- Sorescu, M., în dialog cu Pruteanu, G., *În zorii creierului nostru*, in Cronica, nr. 8, februarie 1986.
- Stuparu, A., 2006, *Marin Sorescu - starea poetică a limbii române*, Craiova, Editura Aius.
- Thiers, G., 2002, *Un échange de commentaires sur la traduction de la poésie*, Ajaccio, Albiana.
- Dictionnaire Le Petit Robert*, 1989, Paris, Les Dictionnaires Le Robert.
- Le nouveau Petit Robert de la langue française*, 2010, Paris, Le Robert.

TRANSLATION: ETHICS, IDEOLOGY, ACTION (A LOOK AT WHAT HAS BEEN PARTIALLY SAID)¹

Abstract: The writings in this paper on "Translation as Resistance" examine key translations and translation movements from various parts of the world that were instrumental in changing their societies. They participated in ideological dialogue and even struggle in their respective contexts. In "The Resistant Political Translations of Monteiro Lobato", John Milton shows how the translations of Jose Bento Monteiro Lobato promoted the modernization of Brazil and resisted the policies of the Getulio Vargas dictatorship in the 1930s and 1940s. Beginning at the same period and continuing into the second half of the twentieth century, translation of Western literary classics into Russian was used as a counter discourse to some of the most culturally repressive policies of the Soviet Union, as Brian James Baer demonstrates in "Literary Translation and the Construction of a Soviet Intelligentsia". By contrast, Nitsa Ben-Ari illustrates in "Suppression of the Erotic: Puritan Translations in Israel 1930-1980" how a variety of translation types, ranging from pornography to medical manuals, insured that the erotic would have a vocabulary and be validated in Israeli culture, countering the puritanical ethos of dominant Israeli cultural nationalism as the state of Israel was taking shape. Finally, in "Translation and Activism: Emerging Patterns of Narrative Community", Mona Baker discusses contemporary associations of translators who translate documents silenced by Western news sources and who interpret for non-profit voluntary associations that oppose dominant multinational, globalizing, and military interests, so as to further a more balanced exchange of ideas in the world at large; Baker offers as well a theoretical framework for understanding all such activist translation movements.

Key-words: translation, ideology, ethics, action.

How have we arrived at a position where translations are read and discussed in this way, as records of cultural contestations and ideological struggles, rather than as simple linguistic transpositions or literary creations? How have scholars come to explore translations as means of fighting censorship, coercion, repression, and political dominance? In these essays translations are recognized as central elements in cultural systems rather than as derivative and peripheral ones. Translation is seen as an ethical, political, and ideological activity rather than as a mechanical linguistic exercise. Even when the literary art of translation is recognized as fundamental, the ideological implications of literary creativity and innovation are also sounded.

Traditionally in Western culture translation has been conceived of as a process of intercultural transference, essentially a communicative process in which

¹ Azizollah DABAGHI, The University of Isfahan, Iran
dabaghi@fgn.ui.ac.ir

material is transmitted from one language to another. This conceptualization is reified in the English word translation, which comes from Latin roots meaning 'to carry across'; the English word, as well as Latin *translatio*, was used originally in the concrete sense of moving things through space, including objects such as the relics of saints and cultural phenomena such as learning and power. Its meaning was extended relatively late, during the thirteenth and fourteenth centuries, and applied to the activity of interlingual translation (Oxford English Dictionary s.v.). Translation was seen by Cicero, for example, as a process by which Greek oratory and its rhetorical devices might be transferred to and communicated in Latin, thus enriching the Latin language and Roman culture. Similarly, the sacred scriptures of Christianity could be conveyed through translation to those who did not speak Greek, first into Latin and then gradually into the many vernaculars of the world, communicating the good news to humanity. The preservation of Greek science and its transfer to the rest of the world was likewise posited as a process in which the content was carried across language boundaries and thus preserved from oblivion. For almost two thousand years. Western writing about translation based on such assumptions about communication and transference took the form of normative and prescriptive statements about the process and products of translating.

World War II challenged these views, introducing new complexities and diverse perspectives from many parts of the world. Theory and practice of translation were equally affected, and the emergence of the modern international discipline of translation studies dates from the postwar period. A central factor in the new thinking about translation was the necessity of negotiating more linguistic and cultural boundaries than ever before because of the global reach of the conflict. Beyond the obvious fact of having to accommodate more types of cultural and linguistic difference, however, two major preoccupations shaped thinking about translation during the war: first, the imperatives of "cracking" the codes of both enemies and allies; and second, the construction of cultural products that would mold public opinion in the many cultures of the world. In short, many people with interests in translation were involved in gathering intelligence, negotiating cultural differences, and producing propaganda.

It is not surprising, therefore, that the early schools of translation studies after World War II stressed linguistic and functionalist aspects of translation, as well as machine translation; these schools attempted to make intelligence gathering a cost-effective process, to reduce the ambiguous linguistic and cultural aspects of translation to manageable and reliable protocols, and to enhance the social impact of a translated text. Within a decade, however, as translation studies was consolidating into an academic discipline, approaches began to expand significantly, steadily widening the purview of the field. Beginning with questions about language, codes, and strategies for achieving specific functions, inquiry

expanded to consider philosophical questions, sociological considerations, sociolinguistic questions, systems analyses of translated texts, literary questions about the nature and role of translated literature, and issues pertaining to politics and power.

These expansions in the field have traced a trajectory away from technical questions about how to translate per se toward larger ethical perspectives on translating as an activity, the role of translation products in cultures, and the nature and function of specific translations. Implicit in many of these discourses are questions of ideology, including the constructivist aspects of translation, the role of representation, and the transculturation of cultural forms and values. Translation studies has demonstrated that translation is more than intercultural transfer as well; interest has shifted in many investigations to the intracultural functions of the products and processes of translation. These approaches have converged on the ethics, politics, and ideology of translation, not unlike the focus on ideology in contemporary literary studies and other fields as well. Postpositivist views of knowledge in translation studies, as in other fields, have moved inquiry away from simple questions of how to translate "correctly" to larger questions involving the perception of and self-reflexivity about differences related to the nature and role of translation in diverse cultural contexts.

These shifts and expansions have not been the fruits of scholarly investigations alone. In many cases the insights of scholarship have coalesced with the values and programmaticas of actual translation practices that have been ethically engaged and ideologically motivated in shaping societies, struggling with asymmetrical power relations, and participating in resistance movements.

Within literary domains the activity of modernist translators such as Ezra Pound and his followers constitutes such a practice that was articulated, well-defended, and integrated with other literary projects promoted and promulgated by those prestigious literary figures. The translations by such writers and their views on translation contributed significantly to redirecting literary practices from the 1920s onward.

Other notable practices that have been influential in reconceptualizing the role of translation and the modes of textual transposition emerged in other parts of the world. Canada offers important examples. There major cultural figures such as Michel Tremblay contributed to cultural nationalism in Quebec, furthering separatist discourses and shaping identity politics through translation. Similarly an empowered feminist group, including Nicole Brossard and Susanne de Lotbiniere-Harwood, has emerged in Canada, using the mode of translation within a bicultural and bilingual society to advance feminist critiques and feminist cultural projects that ramify into other artistic, intellectual, and political domains.

A significant step in rethinking the nature of translation was the development in the 1970s and 1980s of descriptive translation studies, a movement that attempts to describe actual translation products and practices in relation to their cultural and political contexts. A main branch of descriptive studies has used

systems theory to analyze the role that translations play within larger literary and cultural systems. Theorists such as Itamar Even-Zohar (1990) have shown that literary systems include components of translated literature, whose functions should be recognized as such. Much of what "we" consider "our" literature is in fact translated literature: in European and American cultures, for example, people think of the Bible and Greek literature as part of their literary system, even though very few people read Hebrew or Greek. Within social systems, translation functions as an invisible means of cultural grounding and cultural appropriation, serving to construct identities and affiliations. Moreover, the role of translation across systems is far from uniform: it is correlated with dominance and power. Thus, in dominant cultures such as the United States, translations play a smaller role in and constitute a smaller percentage of the total field of publication than is the case in cultures such as Italy or Norway. This reconceptualization of literary systems within translation studies presents a challenge to all branches of literary studies as they are conceived in university settings: all disciplines must begin to include in their concept of a particular literary system the texts that have been translated into the language(s) of the system and that have played a significant role in its shaping. This becomes ever more imperative as media translation inserts quantities of material from dominant societies into the social space of cultural systems across the globe.

What has become apparent from descriptive studies—in some cases shockingly apparent—is how many shifts in translated texts are attested in the historical record: many more shifts and more radical ones than can be explained simply by linguistic anisomorphisms and cultural asymmetries.² Descriptive studies have correlated translation choices and strategies with the larger historical and geopolitical context, revealing artistic and ideological constraints on the translator's choices as well as initiatives undertaken by the translator, demonstrating clearly that translation is not a simple matter of communication and transfer. In turn, as interest in and presumptions about linguistic fidelity and the communicative values of translation have given way to a deeper understanding of how translations work within cultural systems and how they are shaped by sociopolitical and historical frameworks, the role of translators as active figures in history, art, politics, ideology, and belief systems has become ever more manifest. Interventions of translators can be traced through the shifts they introduce into the texts they produce, including shifts in content, literary forms, politics, and ideology. What is not translated in a particular context is often as revealing as what is. Thus gaps in specific translated texts or the non-translation of particular texts (zero translation) are significant in assessing the politics of translation in a particular cultural system. Through such analyses, descriptive studies have documented how translation has been used to change social systems and social structures, as well as how translation is limited by constraints within specific contexts.

For more than a quarter century, it has been generally agreed that translation is a text about a text or, to put it another way, a form of metatext. If we look at the ideological implications of this seemingly innocuous observation, then

we must recognize that the ideology of translation is quite complex. First, a translation's ideology is determined by the content of the source text, but only partially so. This is true even when the content—the subject and the representation of the subject—is itself overtly political and enormously forceful, with locutionary, illocutionary, and perlocutionary aspects of the source text all contributing to the ideological effect in the source context.

In translation the ideological value of the source text is further complicated and complemented by the fact that translation is a metastatement, a statement about the source text and its content that constitutes an interpretation of the source text. This is true even when that metastatement is seemingly only a form of reported speech (cf Jacobson, 1959:233) or quotation uttered in a new context. In quoting a source text, a translator actually creates a text that is a representation with its own proper locutionary, illocutionary, and perlocutionary forces that are determined by factors in the receptor context. Even in a simplified model, therefore, the ideology of a translation will be an amalgam of (1) the subject of the source text and the source text's representation of that subject, (2) the various speech acts instantiated in the source text relevant to the original context, (3) layered together with the translator's representation of the source text, (4) its purported relevance to the receptor audience, (5) the various speech acts of the translation itself addressing the target audience, and (6) resonances and discrepancies between these two "utterances" (cf Tymoczko 2003). As I said, the ideology of a translation is complex.

Descriptive studies have investigated the relationship between translations and other forms of metatexts, particularly textual refractions. Increasingly translation studies has recognized the continuity between translation and the many other text types that represent source texts, including editions, anthologies, literary criticism, summaries, retellings (such as retellings for children and other specialized audiences), and film versions (cf. Lefevere 1992). Such investigations demonstrate the one-to-many nature of translation, as texts are adapted to new contexts, audiences, technologies, media, and so forth. Within such a framework the distinction between translations, versions, and imitations becomes elided, for they all are amenable to similar analyses of the representation and manipulation of source texts. Such distinctions have also been effaced by other types of descriptive studies demonstrating the wide variety of translation types attested in the historical record in the West and elsewhere, as well as the multiplicity of functions in translations that go beyond transfer and communication. One culture's translation is another culture's version or imitation, and vice versa.

As a consequence of the trajectory outlined above, translation studies in the postwar period has moved steadily away from prescriptive stances. The skepticism in the field about normative approaches to translation processes and products has also been underscored by the increasing internationalization of the field.

With English emerging as the dominant language for commerce and international affairs, translation has become a major enterprise across the globe. The result has been the inverse of the experience during World War II, when the

dominant centers associated with Axis and Allied forces reached out toward other areas of the world, interfacing with many cultures and languages and gathering data about translation in the process. In the current wave of internationalism spurred by globalization, schools of translators and teachers of translation around the world are interrogating the Eurocentric development of the discipline and making correctives. Other cultures have seen translation in very different ways from intercultural communication and transfer. These perspectives are signaled by the words used for the process of translation in different languages. For example, the Arabic word for translation is *tarjama*, originally meaning 'biography', connected perhaps with the focus of Syriac Christian translators on the Bible, patristic texts, and lives of saints in the third to fifth centuries of the Common Era. The association of the word for 'translation' with a narrative genre, biography, indicates that the role of the translator was seen as related to that of a narrator; in turn this suggests the powerful potential of the translator's agency as one who "tells" and hence frames the material "told".

The early Syriac translators eventually turned to other subjects, becoming major conduits of Greek science and philosophy to their contemporaries; this learned movement underlies the later great tradition of translation into Arabic, initiated and patronized by the Abbasid caliphate, as well as the subsequent flowering of mathematical and scientific texts and translations in Arabic.* It is this broader range of translation that is perhaps related to a second meaning of *tarjama* which is 'definition'. This second meaning is relevant to the later involvement of Syriac translators with Greek learned texts, especially scientific and mathematical ones, as well as the flowering of Arabic translations of these subjects, for such texts are heavily involved in defining, analyzing, and explaining elements of the natural and conceptual worlds. In this light it is also important to understand Syriac and Arabic practices, for translators did not merely convey Greek learned texts unchanged. When scientific and mathematical knowledge had progressed, translators augmented the Greek texts with their own culture's supplementary frameworks and advances, merging and recasting the Greek material so that the subject matter became better articulated and better defined in the translations than in the source texts (see Montgomery, 2000:61-137).

Other words used for translation stress its importance as a form of storytelling. In the Nigerian language Igbo, the words for translation are *tapia* and *kowa*. *Tapia* comes from the roots *ta*, 'tell, narrate', and *pia*, 'destruction, break [it] up', with the overall sense of 'deconstruct it and tell it (in a different form)'. *Kowa* has a similar meaning, deriving from *ko*, 'narrate, talk about' and *wa*, 'break in pieces'. In Igbo therefore translation is an activity that stresses the viability of the communication as narration, allowing for decomposition and a change in form rather than one-to-one reconstruction. The freedom of translation in this paradigm is illustrated by the domestication in Nigerian tradition of the narrative about Adam and Eve as a story in which Adam becomes a great farmer in African style. Still another conceptualization is indicated by the most common Chinese phrase for

translation, *fan yi*, which means 'turning over', represented using the character for fan, which means 'turning a leaf of a book' but also 'somersault, flip', and the character for *yi*, which means 'interpretation', a homonym of the word meaning 'exchange'. The concept of *fan yi* is linked to the image of embroidery: if the source text is the front side of an embroidered work, the target text can be thought of as the back side of the same piece. Like the reverse of an embroidery—which typically in modern Chinese handwork has hanging threads, loose ends, and even variations in patterning from the front—a translation in this conceptualization is viewed as different from the original and is not expected to be equivalent in all respects. At the same time, of course, the "working side" of embroidery teaches much about its construction. Both images—embroidery and turning a page—suggest that in China text and translation are related as front and back of the same object, or perhaps as positive and negative of the same picture if the embroidery technique produces a similar pattern with reversed colors on the back.

These examples imply that the words for translation in languages throughout the world are not actually synonyms of translation. They have a wide range of semiotic associations that diverge radically from those of the English word and indeed words for 'translation' in all the Indo-European languages of Western Europe. These distinctions are very difficult to signal with scholarly textual conventions, for ironically, if we accept the idea that meaning is strictly speaking language specific, as most postpositivist thinkers believe, then the Chinese term *fan yi* or the Arabic *tarjama* cannot simply mean 'translation': they do not have the same Western European associations for translation as a process of transference or carrying across, not to mention the specific historical association with moving relics or the migration of power. Any theoretical formulation of the concept translation in a crosscultural study must be able to accommodate the varied semiosis and wide-ranging set of meanings of all the words used internationally for practices and products of translation. Internationalism in translation studies is, thus, detaching the field from presuppositions about the concept translation associated with and limited by the meanings of specific Western words.

In the 1990s, partly in connection with the convergence of translation studies and cultural studies, partly in response to the achievements of various translators such as the feminists and nationalists in Quebec, partly in recognition of the cultural interventions of translators throughout history documented by descriptive studies, and partly as an outgrowth of the growing interest in ideology and power in translation studies, there were calls for translators to become activist agents of social change.

The work of Antoine Berman (1992), Philip Lewis (1985), and especially Lawrence Venuti (1992, 1995, 1998a, 1998b), among others, is notable for these calls to action. The result has been a lively discussion of strategies that are appropriate and effective in activist translation practices. Venuti called for translators to become "visible", eschewing what he saw as the presumptive invisibility of the translator in dominant Western literary and commercial practices.

The essays in this volume are part of the ongoing conversation about power, ideology, and agency in translation.

Borrowing the term "resistance" from the clandestine movements that opposed Fascism and the occupying forces of Germany and Japan during World War II, Venuti also based his notion of activist translation on the concept of *littérature engagée*, widely promoted by twentieth-century writers such as Jean-Paul Sartre. There is a problem with the terms resistance and resistant when applied to translation, however. During World War II and similar agonistic conflicts, the enemies of resistance movements were and still are obvious. In the case of translation, by contrast, there is no obvious opponent or ideological target to which resistance in general can be presumed to refer. Case studies generated by Venuti and others often discuss resistance as if the antagonist were obvious, but in fact the object of resistance is highly variable: colonialism, capitalism, neoimperialism. Western domination, specific regimes, specific oppressive social conditions, the patriarchy, bourgeois norms, Christianity, dominant discourses, dominant literary conventions, linguistic norms, and many others. No *prima facie* agreement exists among translators (or scholars) as to what should be resisted; resistance as it pertains to translation seems to be an open-ended enterprise without a defined target.

Because of the potential open-endedness of a translator's agenda, cultures have tried in various ways to control translators, whether through official appointment (as in the case of the latimers in England and later Ireland after the Norman Conquest), censorship (as in many dictatorships, for example), credentialling processes (such as those common in Europe at present), state oversight of translation (for example, in the Soviet Union in official publishing houses), or effacement or enforcement of cultural ideologies through official translation protocols (for example, in the group translation processes of the People's Republic of China before the opening of the country at the end of the 1970s or the group protocols of contemporary Bible translators). The necessity of controlling translators and an indication of their cultural power are equally summed up in an Italian aphorism equating the translator with the traitor: traduttore, traditore. Translators must make choices: they cannot capture all aspects of a source text, and their choices establish a place of enunciation, as well as a context of affiliation. Because of anisomorphisms of language and asymmetries of culture, because meaning is both open and over determined, because texts make contradictory demands that cannot all be simultaneously satisfied (say, the demands of complex content and spare form), and because the information load associated with a source text is excessive, among other reasons, translators must set priorities for their translations. They must make choices about what to translate and what to silence. Translation is thus a metonymic process.

Similarly resistance is a metonymic process: a person cannot effectively resist everything objectionable in any culture. Activists set priorities, make choices, choose strategies, pick their fights. Resistance in translation stands at the

intersection of two metonymic systems: the normal metonymies of translation and the metonymies of resistance. Resistance in translation is thus complex, and it involves complex textual and ideological constructions. Translators must choose what (if anything) to resist in situations where the social antagonist is not predefined. Moreover, translators' strategies for accomplishing their social or ideological goals are legion, highly localized in time and space, shifting as culture shifts. Translators and interpreters shape their words to the needs of the moment. To a large extent the partisanship of the translator results from partiality in translation, an inescapable aspect of the task of the translator and the metonymic process of translating.

Not all calls for resistance in translation have recognized these complexities. Some have assumed that the object of resistance was a given and have prescribed specific strategies to be privileged in resistant translations. Venuti, for example, promotes a strategy that he calls "foreignization", which disrupts target-language cultural codes and registers the linguistic and cultural differences of the foreign text (Venuti 1995:42, 81). Foreignization may be appropriate for dominant cultures such as the United States, but it is not suited to subaltern cultures that are already flooded with foreign materials and foreign language impositions. Foreignization has also been rightly criticized as a potentially elitist strategy, more appropriate to a highly educated audience than a broad readership.

One of the most important factors in current readings of translation, contributing particularly to the understanding of activist translations, has come from postcolonial theory. Some studies have identified mechanisms by which colonizers used translation as means of imperial control and expropriation (see, for example, Cheyfitz, 1991, Niranjana, 1992), but others have shown how activist translators in colonized nations have effectively pursued cultural nationalism (including the creation of national literatures), self-determination of their peoples, and national independence. As with resistance during World War II, the oppositions and polarized struggles of postcolonial cultures are generally sufficiently clear to make the object of resistance manifest and even self-evident.

Postcolonial translation studies are particularly interesting because of the centrality of ideology and ethics, activism and resistance, in these contexts. Postcolonial situations involve asymmetrical power relations and are thus pertinent to the mechanisms of both censorship and self-censorship that circumscribe resistance in translation. They set in relief the material constraints exerted by colonizers (and other powers) over translation. They also exemplify in rather clear ways the oppressive and coercive aspects of discursive formations and the temptations of collusive involvement in discursive fields that can disrupt resistance and result in self-censorship, n Nonetheless, the historical record of translation in postcolonial contexts reveals the manifold possibilities for creative resistance. Sustained exploration has illuminated activist practices and resistance in translation, challenging many received conceptions about translation. Postcolonial

studies make it clear that translation does not usually take place between two equal cultures as a means of free exchange or transfer of information, and they show that translation is not simply or even primarily a question of communication. Dominant models assume that a translator must "know" the two languages and cultures involved. Postcolonial contexts challenge this view, showing that translation has a fundamental epistemological dimension: it does not merely reflect existing knowledge, it can also precede knowledge. It can be a mode of discovery used to create or amass knowledge, and in this role it can have marked political and ideological dimensions, becoming a mode of spying or intelligence gathering used for the purposes of domination, or, by contrast, a mode of counterespionage, resistance, and rebellion.

Postcolonial situations also set in high relief the fact that translations are not uniform and consistent. Postcolonial translations cannot normally be usefully defined in terms of the descriptive binaries that translation studies has depended upon—literal vs. free, formal-equivalence vs. dynamic-equivalence, adequate vs. acceptable, or domesticating vs. foreignizing—and they do not generally fall on a continuum between such polarities. Instead postcolonial translations are complex, fragmentary, and even self-contradictory, as translators position their work through a metonymic process to achieve very specific strategic goals, prioritizing particular aspects or elements of the source texts for specific activist effects and ends. Such metonymies are an essential aspect of the ability of translations to participate in ideological struggles, to be engaged and partisan. Thus, paradoxically, the polarization of postcolonial contexts facilitates theoretical insight into the process of translation by setting in sharp relief the significance of the featural, functional, and contextual aspects of translators' metonymic choices.

Postcolonial translations also indicate that a translation is not merely a text but an act, where the function is as important as the product itself. Hence fidelity may not be of paramount importance in situations involving asymmetry of cultural power or imperative political aims, even when the translator's fundamental allegiance lies with the source culture. Translation as an act normally also has a very public dimension in a postcolonial context. Far from being invisible, postcolonial translators are frequently prominent cultural figures, highly visible and publicly engaged in the assertion and creation of resistance to oppression. Thus, postcolonial contexts model many of the values associated with calls for activist modes of translation.

Finally, consideration of actual translation movements in postcolonial situations illuminates the ironies resulting from activist translation movements. Case studies indicate not only the possibilities for the activist use of translation but also the necessary conditions for the success of resistance and its limitations as well. A case in point is the important and highly successful translation movement in Ireland at the turn of the twentieth century that translated early Irish literature into English. Led by prominent Irish cultural figures, the translation movement was

an important element in securing (partial) independence for Ireland and establishing the Irish Republic; it helped to demonstrate the existence of an independent Irish culture and played an important role in identity formation at the time. Ironically, the skewed representations of early Irish culture in translations (regarding heroism and sexual purity, for example) also helped to create a mythos about Irish identity that was written into law after 1922, making Irish cultural configurations some of the most regressive and repressive in Western Europe. The representations also were later used to validate the ethos of the IRA during the Troubles in the second half of the twentieth century. In a sense Ireland became a victim of its own self-representation and self-construction.

Valuable and instructive as postcolonial studies have been, therefore, they have limited use in modeling all activist translation and resistance in translation. For one thing the social models underlying postcolonial theory are not fully applicable to all situations of conflict, coercion, or oppression. Although some writers think of postcoloniality in existential or ontological terms, postcoloniality is best seen in terms of a particular configuration of political circumstances involving such factors as conquest and dispossession; the subjection of a local culture within an empire or an imperial network, that is, dominance by a political, economic, linguistic, and cultural "center"; the presence and interface in the colonized setting of at least two languages and cultures, of which one at least antedates the advent of imperialist conquest; the absence of self-determination, instantiated not only by lack of choice of leadership and autonomy of the polity, but also by the absence of an independent army or the right to bear arms. Obviously this is merely a suggestive list, not one meant to be definitive or complete: postcolonial situations differ significantly in their characteristics.

As is clear from this list, the problems of postcoloniality are thus not precisely those of people in diaspora, of minorities within a pluralistic society, or of women who are oppressed the world around. By lumping such divergent cases together, we actually learn less about conditions of oppression and means of resistance; our conclusions about the data become less reliable as well. In part postcolonial theory has been popular because it filled a theoretical gap after the fall of the Soviet Union and the consequent diminished confidence in Marxist analyses. The trajectories of translation theory and other fields suggest that new theories of power are needed, as are new theories of resistance and activism, theories that will be more flexible and more applicable to a broader range of cultural contexts than postcolonial theory can of its nature be. It is often through consideration of concrete case studies such as those included in this volume that the contours of new theories begin to emerge.

The group of essays in this issue of is part of a larger collection that I am editing with Edwin Gentzler, to be published as *Translation and Resistance*. All the essays here and in the longer collection respond to the calls for activism in translation studies, illustrating how resistance has been undertaken historically and how it can be effected at present. The ethical and ideological focus of the essays is central, demonstrating how translators can be agents of social change. These

studies indicate the wide range of targets of resistance and the many motivations for activism among translators, as well as the variety of forms and the flexibility of textual strategies employed. The essays also illustrate how discourses about resistance have evolved since the first calls for action were sounded. The importance of activist translation in shaping a receiving culture is evident, as is the willingness of translators to introduce significant shifts into their texts, manipulating the source texts in radical ways. The essays also indicate that translations constitute a distinct and significant element in literary and cultural systems, with translations often at the leading edge of a system. Illustrating that translation goes well beyond communication of content, these studies show that activist translation often has affinities with the semiotic associations of non-Western words for translation discussed above.

Each essay relates to some of the issues discussed above. In "Translation and Activism" Mona Baker offers a theoretical model for the formation, motivation, and assessment of activist translators and the translation movements, and she writes about contemporary activist translators who are handing together in activist communities; her essay shows that activist and resistant translation is most effective as a collective endeavor in which individual translators take highly visible roles.'

In "Suppression of the Erotic", Ben-Ari shows that zero translation is highly significant in analyzing cultural configurations, and she demonstrates that activist translation can take many different forms from pulp fiction to medical manuals in supplying cultural gaps; Milton discusses the many activist roles of Monteiro Lobato in "The Resistant Political Translations of Monteiro Lobato", including publishing, active lobbying for specific political outcomes, defying government regulations, and so forth. Milton's essay is an excellent case study of the relationship between translation and other forms of activism; illustrating as well the continuity between translation and various forms of refraction, he shows the significant role that metatextual reframing plays in activist and ideological strategies. Baer's work on "Literary Translation and the Construction of a Soviet Intelligentsia" demonstrates that the content of translation is often secondary to the act itself as a sign of resistance to cultural constraints.

In wartime the critical value of translation has long been recognized as a matter of national security and survival, and language expertise has commanded a privileged role: it is essential to have translators who are loyal and reliable rather than potential traitors. In the United States waves of renewed interest in translation and language study can be correlated with World War II, the Korean War, and the Vietnam War, as well as the protracted Cold War. Because of the so-called war on terrorism, in our own time certain aspects of translation have again become central to public discourses. In peacetime by contrast it is easy to stereotype and dismiss translation as a secondary activity, a process that can be undertaken by anyone with a good bilingual dictionary. The essays that follow are reminders that in peace as in war, translation always has a potentially radical and activist edge, that it is driven

by ethical and ideological concerns that it participates in shaping societies, nations, and global culture in primary and central ways. Translation can change the world.

Bibliography

- Bassnett, S., 2002, *Translation Studies*, 3rd. ed. London, Routledge.
- Bassnett, S., and Harish T., (eds.), 1999, *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*, London, Routledge.
- Berman, A., 1992, *The Experience of the Foreign: Culture and Translation in Romantic Germany*, Trans. S. Heyvaert, Albany, State University of New York Press.
- Cheyfitz, E., 1991, *The Poetics of Imperialism: Translation and Colonization from "The Tempest" to "Tarzan"*, expanded edition, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Even-Zohar, I., 1990, *Polysystem Studies. Poetics Today*, 11 no. 1, special issue.
- Fairclough, N., 1989, *Language and Power*, New York, Longman.
- Jakobson, R., 1959. "On Linguistic Aspects of Translation," in Reuben A. Brower (ed.). *On Translation*, Cambridge, Harvard University Pres, pp. 232-39.
- Lefevere, A., 1992, *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, London, Routledge.
- Lewis, P. E., 1985, "The Measure of Translation Effects," in Joseph F. G. (ed.), *Difference in Translation*, Ithaca, Cornell University Press, pp. 31-62.
- MiUs, S., 1997, *Discourse*, London, Routledge.
- Montgomery, S. L., 2000, *Science in Translation: Movements of Knowledge through Cultures and Time*, Chicago, University of Chicago Press.
- Niranjana, T., 1992, *Siting Translation: History, Post-structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press.
- Oxford English Dictionary*, 1971, Compact Edition. Oxford, Oxford University Press.
- Pym, A., 1996, "Venuti's Visibility" *Target* 8:1.165-77.
- Rafael, V.L., 1993, *Contracting Colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society under Early Spanish Rule*, revised edition, Durham, Duke University Press.
- Robinson, D., 1997, *Translation and Empire: Postcolonial Theories Translation: Ethics, Ideology, Action Explained*, Manchester, St. Jerome.
- Simon, S., Paul St-P., 2000, *Changing the Terms: Translating in the Postcolonial Era*, Ottaw, University of Ottawa Press.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, 1988, "Can the Subaltern Speak?" in Cary Nelson, Lawrence Grossberg (eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, pp. 271-313.
- Spivak, G. C., 1992, "The Politics of Translation," in Michele Barrett and Anne Phillips (eds.), *Destabilizing Theory*, Oxford, Polity Press, pp. 177-200.
- Tymoczko, M., 1999, *Translation in a Postcolonial Context: Early Irish Literature in English Translation*, Manchester, St. Jerome.
- Tymoczko, M., 2000, "Translation and Political Engagement: Activism, Social Change and the Role of Translation in Geopolitical Shifts", *The Translator* 6:1.23-47.
- Tymoczko, M., 2003, "Ideology and the Position of the Translator: In What Sense Is a Translator 'In Between'?" in Maria Calzada Perez (ed.). *Apropos of Ideology: Translation Studies on Ideology-Ideologies in Translation Studies*, Manchester, St. Jerome, pp.181-201.
- Venuti, L., (ed.), 1992, *Rethinking Translation: Discourse, Subjectivity, Ideology*, London: Routledge.

**GÉNÉRICITÉ, CADENCE ET ALTERNANCE
DANS VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT DE CÉLINE.
ÉTUDE CONTRASTIVE AVEC LES TRADUCTIONS ROUMAINES¹**

Résumé: Dans *Voyage au bout de la nuit*, Céline inscrit son penchant pour la généralisation grâce à un instrument linguistique remarquable, le pronom *on*. Il est bien connu que le roumain ne possède pas un pronom capable de désigner les hommes en général ou une collectivité prise sous l'angle de sa globalité. Il n'en demeure pas moins que la réelle difficulté de traduction ne vient pas de là. Elle se fait présente lorsque les deux traductrices roumaines, Maria Ivanescu et Angela Cismas, se trouvent devant un effet textuel particulier engendré par l'emploi de ce pronom, à savoir l'alternance permanente avec d'autres formes, pronominales ou nominales, sémantiquement équivalentes ou pseudo-équivalentes. L'analyse que nous nous proposons d'entreprendre, à travers les réponses, souvent divergentes, données par les deux traductrices, tente de démontrer que ces choix, plus ou moins déterminés par des exigences linguistiques, aboutissent en fin de compte à la construction de toute une vision narrative, impliquant le rapport du narrateur (*homodiégétique*) à sa narration.

Mots-clés : le pronom *on* générique, *Voyage au bout de la nuit*, Céline, traduction français-roumain.

En français, le pronom *on* a la particularité, jugée « remarquable » (Maingueneau, 2000 : 8), de représenter, par une forme unique, une multitude de correspondants référentiels ; il se signale, à travers l'homogénéité de la forme, comme une « réalité discursive hétérogène » (Atlani, 1984 : 13) au niveau de ses fonctions. Trois valeurs essentielles de *on* sont à remarquer dans le *Voyage*. En suivant la terminologie de Kjersti Flottum, nous distinguons la valeur « générique » de la valeur « spécifique » : « <A>lors que la valeur est générique lorsque *on* semble viser tous les humains, quels qu'ils soient, elle est spécifique quand *on* ne désigne qu'un nombre restreint ou un ensemble délimité de référents dont l'existence, mais pas toujours l'identité, est assurée » (Flottum, 2007 : 31). À son tour, ce *on* spécifique, désignant un groupe sélectionné à l'intérieur de la classe des humains dans une situation particulière, se distribue dans deux classes distinctes, selon qu'il inclut la personne du locuteur, appelé dans ce contexte « *on* inclusif » (correspondant à un *nous* plus ou moins large), ou qu'il l'exclut, et il est alors désigné sous le nom de « *on* exclusif » (correspondant à peu près à un *ils*).

Le pronom *on* à valeur générique est remarquable dans le sens où Céline le fait alterner avec de multiples formes pronominales et nominales, équivalentes ou

¹ Bianca ROMANIUC-BOULARAND, Université Paris Est, France
bianca.boularand@yahoo.fr

pseudo-équivalentes. En effet, le contenu sémantique de ce pronom générique se disperse dans une multitude de formes représentant des pronoms et adjectifs corréférentiels ayant des fonctions autres que celle de sujet (*se / soi ; vous / votre / vos ; nous / notre / nos*). L’alternance induit un effet de dispersion, puisque chaque forme marque, au niveau connotatif, une implication différente de la subjectivité.

Contrairement au français, mais aussi aux langues germaniques, comme l’allemand, le suédois, l’anglais, auxquelles le français semble emprunter l’idée d’une fonction générique rendue par une forme pronominale spécifique (Graur, 1971 : 531), le roumain ne possède pas un pronom capable de désigner les hommes en général ou une collectivité prise sous l’angle de sa globalité. Pour traduire la valeur générique du pronom *on*, les traductrices roumaines, Maria Ivanescu et Angela Cismas, font appel, essentiellement, aux pronoms personnels « tu » et « noi » qui, grâce à un saut sémantique, sont en mesure d’exprimer l’effet de généralité du pronom français¹.

« C'est peut-être ça qu'*on* cherche à travers la vie [...] » (Céline, 1981 : 236)
« Poate tocmai asta *cautăm* prin viata [...] » (Cismas, 1995 : 207)

« *On* s’en souvient de ces choses là » (Céline, 1981 : 249)
« Sînt lucruri pe care nu le *uiti* » (Ivanescu, 1978 : 215)

Lorsque plusieurs « on » s’enchâînent dans le texte, sans être accompagnés de pronoms corréférents, certaines préférences sont à déceler. Maria Ivanescu traduit généralement par un « tu » neutre. Angela Cismas, en revanche, tout en utilisant les formes en « tu », a recours assez souvent aux formes en « noi », qu’elle utilise en alternance. Le choix entre les deux pronoms semble chez elle assez aléatoire, et correspond plutôt à l’intention d’user de ces équivalences de traduction d’une manière proportionnée, qu’à la volonté de rendre un degré équivalent d’implication du locuteur. En outre, Angela Cismas fait apparaître dans sa traduction des effets de variation par l’alternance entre le « tu » et le « noi » génériques là où, dans le *Voyage*, c’est uniquement la répétition cadencée d’un même pronom qui est perçue :

« *On* se demande où *on* va quand *on* entend ça. » (Céline, 1981 : 322).

Cette structure est traduite par l’intercalation, entre deux formes génériques rendues par « tu » (« te întrebi », « auzi »), d’une forme en « noi » (« ne îndreptăm ») :

¹ Les autres formes d’équivalence, comme le voix impersonnelle ou les noms génériques du type *oamenii, lumea*, sont beaucoup moins fréquentes.

« Te întrebi încotro ne îndreptăm când auzi asa ceva. » (Cismas, 1995 : 274)

Si dans le texte de Céline, la proximité entre les occurrences de « on » intensifie l'effet de scansion, de cadence, mais aussi de maintien dans le même espace connotatif, la même proximité souligne dans la traduction de Angela Cismas la forte discontinuité, autant formelle que connotative. En effet, les habitudes linguistiques imposent généralement la préservation d'un seul espace connotatif (soit celui de « tu », soit celui de « noi »). Sa manière de traduire impose donc un espace réflexif hétérogène, construit sur le balancement entre les deux formes. La traduction par l'alternance rapide semble relever d'une volonté manifeste d'ancrer l'effet de variation formelle et référentielle dans l'enchaînement syntagmatique, même si cet effet manque, ponctuellement, dans la séquence qui est traduite.

L'apparition, dans l'entourage textuel du pronom « on » générique, des formes pronominales coréférentielles comme « soi », « vous » ou « nous », double l'effet de la répétition saccadée du pronom « on » par un effet de discontinuité formelle entre ces formes pronominales et « on ». C'est l'effet qui nous intéresse particulièrement.

Dans le texte français, la rupture, la discontinuité, l'alternance, ressortent de la différence de nature entre « on » et les formes pronominales. Il est évident que lorsque le pronom « on » est instauré comme sujet, les autres fonctions (COD, COI, etc.) ne peuvent être marquées, en français, que par des formes pronominales personnelles (et réfléchies). Il n'empêche que, dans le sens contraire, le choix initial de « on » en tant que sujet alors que Céline aurait pu employer pour cette fonction des formes génériques provenant des pronoms personnels impose une coupure : l'utilisation de « on » instaure la discontinuité formelle avec les formes pronominales coréférentielles (« vous » ou « nous »), là où l'emploi de « vous » et « nous » génériques comme sujet aurait fait sentir la continuité. En effet, Claire Blanche-Benveniste remarque que le français peut translater la majorité des formes personnelles vers des emplois génériques. En analysant l'exemple « On doit aimer son prochain comme soi-même », elle remarque : « On aurait la même chose avec *je, tu, nous, vous, chacun*, et les formes possessives et réfléchies correspondantes, de sorte que le commandement d'aimer son prochain peut être libellé à toutes les personnes avec, en gros, la même signification » (Blanche-Benveniste, 2003 : 46).

La discontinuité formelle est doublée d'une discontinuité référentielle, car les formes pronominales ne sont, au niveau connotatif, que des équivalents partiels de « on ». Ainsi, l'apparition des formes en « vous » après le pronom « on », qui, lui, inclut de manière vague le locuteur - « Le locuteur se trouve impliqué dans ce *on* à moins qu'il ne cherche à s'en démarquer » (Chareau-deau, 1992 : 130) - impose le saut connotatif par l'expulsion du locuteur de leur référence. C'est le cas aussi pour les formes en « soi », épurées de toute nuance personnelle, représentant « l'extrême généralité » (Muller, 1979 : 68). Les formes en « nous » utilisées

comme coréférents de « on » font ressortir une différence de généralisation. En effet, « on » générique, qui inclut « moi, toi et les autres » (Blanche-Benveniste, 2003 : 49), semble mettre l'accent davantage sur « les autres » contenus implicitement dans sa référence, tandis que « nous » renforce connotativement la place de « je » et de « tu », reléguant au second plan l'implication globale (des autres). Le saut de « on » à « nous » représente aussi le passage d'une manifestation diffuse de « je » (dans « on ») à une manifestation évidente (dans « nous »).

Structurellement, le texte de Céline marque donc deux effets différents : d'un côté, une rythmique de la répétition cadencée du pronom « on », de l'autre, un rythme syncopé qui résulte plutôt de la variation formelle et connotative entre « on » et les différentes formes coréférentielles. Comme le roumain ne dispose que des formes personnelles dérivées pour marquer la valeur générique (alors qu'en français il y a la double possibilité de marquer le générique avec « on » et avec diverses formes pronominales), les traductrices ne peuvent pas marquer, à la fois, la répétition et la discontinuité formelle. Elles sont contraintes de choisir entre les deux effets rythmiques : soit elles marquent la répétition de « on », se fixant dans une forme unique, soit elles choisissent de rendre évidente la discontinuité entre « on » et les formes coréférentielles, ou des formes coréférentielles entre elles. Toutes ces alternances, qui sont parfois assez fines (« on » / « vous » / « soi »), parfois plus abruptes (« nous » / « vous ») ne peuvent être ramenées dans la traduction qu'à l'unique alternance forte « noi » / « tu ».

a) Alternance *on* / *nous*

Comme Maria Ivanescu traduit de manière systématique le pronom « on » par la forme générique « tu », l'alternance « on » / « nous » présente dans le texte de Céline pourrait constituer une opportunité qui lui permettrait de marquer la variation formelle. Il n'est pas rare pourtant qu'elle nivelle fréquemment cette alternance, en utilisant le « tu » générique. Ainsi, pour la phrase suivante, où le « on » sujet est repris en tant que complément sous la forme « nous » :

« Et des choses qu'*on* se fait jurer et qu'*on* jure et qu'*on* a cru que les autres n'avaient encore jamais dites, ni jurées avant qu'elles *nous* remplissent l'esprit et la bouche. [...]. » (Céline, 1981 : 381)

sa traduction fait apparaître le « tu » générique à la place des pronoms « on », mais aussi à la place du pronom « nous », qui est traduit par un pronom à la deuxième personne du singulier, forme disjointe (« să-ti »). Le redoublement de ce pronom par la forme disjointe « tie » accentue l'effet qui résulte de l'apparition de la même subjectivité générique :

« Lucrurile pe care *esti* pus să *juri* si pe care *juri* si pe care le *crezi* nespuse de altii niciodată si nejurate înainte să-*ti* fi umplut *tie* spiritul si gura [...]. » (Ivanescu, 1978 : 326)

Il arrive pourtant que ce rythme de l’alternance formelle entre « on » et « nous » soit rendu dans les deux textes roumains en traduisant le pronom « nous » par « noi », tout en réservant pour le pronom « on » la traduction par « tu » générique. Par exemple, pour la phrase suivante :

« Dès que le travail et le froid ne *nous* astreignent plus, relâchant un moment leur étau, *on* peut apercevoir des Blancs, ce *qu'on* découvre du gai rivage quand la mer s'en retire. » (Céline, 1981 : 113)

les deux traductrices roumaines marquent autant le balancement, qui se ressent au passage de la forme pronominale implicative « ne » aux formes verbales excluant, au niveau connotatif, le locuteur (« poti », « descoperi »), que l’effet répétitif, résultant de la répétition du « -i » final dans les deux formes verbales en « tu » :

« De îndată ce munca si frigul nu *ne* mai constrîng, slabesc menghina, *poti* vedea la albi, ceea ce *descoperi* pe o plajă veselă, după ce marea s-a retras. » (Ivanescu, 1978 : 97)

Dans le texte célinien l'espace générique se construit sur la variation subtile, discrète, fondée davantage sur la continuité référentielle entre « on » et « nous » que sur l'effet de syncope issu de l'effet généralisant de « on » ; dans la traduction, le passage de « noi » à « tu », qui bondit d'un espace incluant le locuteur à un espace qui, connotativement, l'exclut, s'impose avant tout par la syncope qui résulte de la forte discontinuité connotative. Le seul élément qui maintient le contact, c'est le sens dénotatif, car les deux formes désignent, en réalité, un même contenu générique (tout homme se trouvant dans le contexte décrit par la phrase).

Le choix d'une telle manière de traduction, dans le texte de Maria Ivanescu, ne semble pas résulter d'un projet esthétique, mais d'une traduction d'occurrence à occurrence : « nous » est traduit par « noi », « on » est traduit par la forme « tu » que cette traductrice pratique régulièrement.

Dans le texte de Angela Cismas, en revanche, la traduction des formes « on » / « nous » (qu'elle envisage plutôt comme synonymes) par une alternance entre « tu » et « noi » souligne, encore une fois, sa tendance déjà signalée à marquer la discontinuité formelle.

b) Alternance *on* / *vous*

Lorsque les passages génériques se structurent sur l’alternance du pronom « on » avec les formes en « vous », le saut d’une perspective intérieure contenue dans le pronom « on » vers une perspective connotative extérieure est uniformisé de manière systématique par Maria Ivanescu, la présence du pronom « vous » légitimant, en quelque sorte, selon elle, la traduction de « on » par « tu » et l’installation, par ailleurs, dans une perspective extérieure continue. En effet, les spécialistes considèrent que le « vous » se présente « régulièrement en tant que forme régime de *on* » (Flottum, 2007 : 26). Pour Angela Cismas, au contraire, l’existence de cette forme incite à la traduction par des séquences hétérogènes. Il apparaît que c’est justement la présence des formes en « vous » qui pousse Angela Cismas (qui use, comme nous l’avons remarqué, de manière assez indifférenciée des deux variantes) à choisir le « noi » pour traduire les occurrences du pronom « on », et cela, afin de mettre en place l’effet de discontinuité formelle. Ainsi, dans la traduction de ce fragment :

« Le diable possède tous les trucs pour *vous* tenter ! *On* ne finira jamais assez de les connaître ! Si *on* vivait assez longtemps *on* ne saurait plus où aller pour se recommencer un bonheur. *On* en aurait mis partout des avortons de bonheur, à puer dans les coins de la terre et *on* ne pourrait plus même respirer. » (Céline, 1981 : 381)

Angela Cismas fait alterner une forme en « tu » (« să te ispiteză ») traduisant le « vous », avec les formes en « noi » qui traduisent les occurrences du pronom « on » :

« Diavolul dispune de toate smecheriile ca să *te* ispiteză ! Niciodată nu île *vom cunoaște* ! Dacă *am trăi* îndeajuns de mult nici *n-am* mai *sti* unde să *ne ducem* ca să *ne clădim*, luându-o de la capăt, fericirea. *Vom fi pus* peste tot niste avortoni de fericire, care să *pută* prin toate ungherele pamântului, de nici *n-am* mai *putea* respira. » (Cismas, 1995 : 318)

c) Alternance *on* / *vous* / *nous*

Le français ne mélange pas, habituellement, dans une même séquence générique, les formes coréférentielles « vous » et « nous », et cela à cause de leurs connotations différentes : « <N>*ous*, *notre* impliquent toujours [...] une certaine participation du locuteur et de l’interlocuteur à ce qui est dit des hommes en général ; tandis que *vous*, *vos* devient plus nettement indéfini » (Muller, 1979 : 66). Céline, à qui il répugne d’utiliser une forme unique lorsque des choix

multiples se présentent, va à l'encontre de cette tendance, les utilisant souvent indistinctement, dans des occurrences rapprochées, en imprimant du rythme par la rapidité du changement de perspective. Lorsque ces deux formes se trouvent dans une même séquence, c'est toujours Angela Cismas qui semble pratiquer davantage le mélange, l'hétérogénéité. Ainsi, dans un segment comme :

« *On s'en aperçoit à la manière qu'on a prise d'aimer son malheur malgré soi.* C'est la nature qui est plus forte que *vous* voilà tout. Elle *nous* essaye dans un genre et *on* ne peut plus en sortir de ce genre-là. [...] *On* prend doucement *son* rôle et *son* destin au sérieux sans s'en rendre compte et puis quand *on se* retourne il est trop tard pour en changer. » (Céline, 1981 : 229)

elle traduit la première et la dernière phrase par des formes génériques de la série « tu ». Dans les deux phrases médianes, elle traduit le pronom « nous » (« nous essaye ») mais aussi le pronom « vous » (« que vous »), par un pronom de première personne de pluriel. Par conséquent, l'enchaînement syntagmatique fait sentir dans sa traduction une double alternance, les formes médianes en « noi » marquant la discontinuité avec les occurrences précédentes et, en même temps, avec celles qui suivent :

« *Îți dai seama după felul în care fără să vrei începi să tii la propria-ti* nenorocire. Natura e mai tare decât *noi*, astă-i tot. *Ne* croieste într-un fel si nu mai *poti* iesi de pe făgasul ăsta. [...] *Începi să-ti ieși binisor rolul* si soarta în serios fără să-ti *dai seama* si pe urmă, când *te uiti îndărăt*, e prea târziu să mai *schimbi* ceva. » (Cismas, 1995 : 202)

En outre, ce saut est accentué par le fait qu'elle passe de « noi » à « tu » à l'intérieur de la même phrase : dans la traduction de la phrase « Elle nous essaye dans un genre et on ne peut plus en sortir de ce genre-là », la première occurrence générique est une forme en « noi » (« ne croieste »), la deuxième est une forme en « tu » (« nu mai poti iesi »). Dans sa traduction, Maria Ivanescu confirme sa tendance à éliminer les formes d'implication de « je » dans les structures génératives, car la forme pronominale « nous » est traduite par une forme en « tu ». De plus, l'apparition exclusive des formes en « tu », marquant la continuité dans l'enchaînement syntagmatique, est contraire à l'effet de discontinuité célinien résultant du mélange des formes de « vous » et « nous ».

d) Alternance « on » / « soi » / « vous ». La discontinuité des formes en « soi »

En français, « soi » et « vous » sont employés pêle-mêle comme équivalents de « on » générique. La norme suggère plutôt l'emploi des formes réfléchies (« se », « son ») dans la proximité du verbe dont « on » est sujet, en

réservant les formes de « vous » pour des emplois qui se situent en dehors de la proposition contenant le pronom « on » : « <O>n est dans l'emploi indéfini représenté par *se* et *soi* dans la proposition où *on* est sujet, par *vous* et par *votre*, *vos* en dehors de cette proposition » (Flottum, 2007 : 37). Toutefois, l'utilisation des deux formes à côté de « on » marquera un effet d'hétérogénéité : « on » inclut un « je » et un « tu », « vous » implique à son tour une connotation personnelle, tandis que « *soi* », épuré de toute nuance personnelle, représente le degré absolu d'abstraction :

« *On* découvre dans tout *son* passé ridicule tellement de ridicule, de tromperie, de crédulité qu'*on* voudrait peut-être s'arrêter tout net d'être jeune, attendre la jeunesse qu'elle se détache, attendre qu'elle *vous* dépasse, la voir s'en aller, s'éloigner, regarder toute *sa* vanité, porter la main dans *son* vide, la voir repasser encore devant *soi*, et puis *soi* partir, être sûr qu'elle *s'en* est bien allée *sa* jeunesse et tranquillement alors, de *son* côté, bien à *soi*, repasser tout doucement de l'autre côté du Temps. » (Céline, 1981 : 288)

Au niveau connotatif, les formes réfléchies (« son passé », « devant soi », « soi », « son côté », « à soi ») imposent dans ce texte un autre type de saut : il s'agit d'un rehaussement vers un degré absolu d'abstraction. Afin d'accentuer cet effet, Céline utilise certaines formes réfléchies dans des emplois assez surprenants. Ainsi, dans la séquence « *soi* partir », la forme disjointe « *soi* » est employée comme sujet, fonction assez peu présente dans la langue : « La forme disjointe *soi* est rarement sujet » (Grevisse, 2008 : § 636). Charles Muller signale sa présence dans des contextes littéraires, tout en soulignant son caractère « artificiel » (Muller, 1979 : 68). Dans cette phrase, l'utilisation de « *soi* » est d'autant plus déconcertante, que le verbe « *partir* » a déjà un sujet. En effet, en tant que COD du verbe « *vouloir* » (« *voudrait* »), l'infinitif « *partir* » a le même sujet que ce verbe, à savoir le pronom générique « *on* ». La forme « *soi* », qui paraît ici redondante, retrouve une justification profonde dans le roman. En amplifiant l'effet d'abstraction qui se trouve déjà dans la partie finale du fragment, elle suggère la construction d'une instance a-temporelle, qui « sort du Temps » : ne préfigurerait-elle pas la naissance du narrateur, qui dépasse la temporalité du personnage pour s'ancrer dans un espace l'autre, celui de la littérature ?

Dans cette séquence, la répétition (accompagnée d'une discontinuité sémantique) s'installe également par l'emploi, à côté des adjectifs possessifs à valeur générique, des mêmes formes de déterminants, car, en français, les adjectifs possessifs de troisième personne (« *son* », « *sa* ») peuvent marquer une valeur générique, mais aussi une valeur personnelle. Ainsi, dans les occurrences « *sa* vanité », « *son* vide », l'adjectif possessif a une valeur personnelle, car il fait référence uniquement à une tierce entité – il circonscrit uniquement la sphère du nom « *jeunesse* » –, tandis que dans « *sa* jeunesse », l'adjectif est générique, faisant

référence à une personne indéterminée, globale. L'hésitation à fixer la valeur personnelle ou générique au moment du décryptage de chaque forme réfléchie est source d'ambiguïté par l'actualisation paradigmatische concomitante, au moment du décryptage, des deux interprétations.

Le double effet résultant de l'utilisation des formes en « soi » (marquer la variation avec les formes en « vous » et « on », ancrer le texte dans l'ambiguïté par l'homonymie avec les formes personnelles) est impossible à exprimer en roumain.

Le roumain possède des formes pronominales réfléchies disjointes qui peuvent exprimer une valeur générique (à côté de la valeur personnelle, prioritaire). Néanmoins, ces pronoms ne sont pas utilisés, car, ayant uniquement une forme d'accusatif – « pe sine » (fonction COD), et une forme de datif – « siesi » (fonction COI), ils ne correspondent pas aux fonctions des pronoms réfléchis dans le texte français. De ce fait, pour traduire les formes réfléchies à valeur générique, les deux traductrices ont recours, encore une fois, à des formes de la série « tu », qui sont soit des adjectifs possessifs (« de son côté » – « la rîndul tău », « devant soi » – « prin fata ta »), soit des pronoms inaccentués au datif qui marquent l'appartenance (« bien à soi » – « apartinîndu-ti pe deplin », « son passé » – « îti descoperi trecutul »).

L'utilisation de la série « tu » pour traduire, indistinctement, le pronom « vous » et les formes réfléchies génériques, installe les textes roumains dans l'uniformisation, et, de surcroît, dans l'incapacité à marquer le niveau d'abstraction du français.

L'annulation de l'effet d'ambiguïté résulte de l'impossibilité du roumain à marquer des valeurs distinctes (personnelles et génériques) par l'utilisation d'un signifiant unique. Chaque valeur est rendue par une forme différente. Les adjectifs possessifs génériques sont traduits, comme nous venons de le signaler, par des adjectifs à la deuxième personne du singulier (« son passé » – « trecutul tău », « sa jeunesse » – « tineretea ta »). Pour traduire les occurrences possessives personnelles (« sa vanité », « son vide »), bien que le roumain dispose d'adjectifs possessifs réfléchis (« său », « sa ») – qui expriment uniquement la valeur personnelle – les deux traductrices préfèrent les pronoms personnels de troisième personne (« vanitatea ei », « golul ei »). En utilisant les adjectifs possessifs (« vanitatea sa », « vidul său »), elles auraient pu marquer, dans la traduction, faute d'une valeur générique, une nuance plus « livresque » (Academia Româna, 1966 : 158). Les deux traductions, qui sont presque similaires (d'où notre choix de comparaison unitaire) diffèrent pourtant exactement là où le texte de Céline est ambigu. Ainsi, pour la séquence « de son côté, bien à soi », AC traduit les occurrences réfléchies par la valeur générique (« la rîndul tău », « apartinîndu-ti pe deplin »), tandis que MI se dirige, dans la première occurrence, vers la valeur personnelle (« linistit atunci dinspre partea ei »), et, dans la deuxième, vers la valeur générique (« rămas singur »). La différence entre les traductions et le texte de Céline est évidente : tandis que les traductrices, à la suite d'un choix interprétatif, imposent des formes sémantiquement univoques, Céline confère à la

référence, par l'emploi des formes réfléchies, une interprétation ambivalente. L'activation du double sens est donc annihilée en roumain.

e) Alternance avec un nom

Céline fait alterner, dans une séquence générique, le pronom « on » avec un nom générique, tout en utilisant des formes pronominales coréférentielles. Dans l'exemple suivant

« Il existe pour *le pauvre* en ce monde deux grandes manières de crever, soit par l'indifférence absolue de *vos* semblables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes en la guerre venue. S'ils se mettent à penser à *vous*, c'est à *votre* torture qu'ils songent aussitôt les autres, et rien qu'à ça. *On* ne les intéresse que saignants, les salauds ! » (Céline, 1981 : 82)

chaque forme (pronominale et nominale) qui reprend le contenu sémantique de « on » marque une perspective différente. Le premier référent de « on » est un nom générique, « le pauvre », qui est neutre car il n'a aucune connotation inclusive, les suivants sont des formes à connotation plus personnelle car elles suggèrent un interlocuteur (« vos », « penser à vous », « votre torture »), tandis que le pronom « on » active largement, grâce aussi au fait qu'il se trouve dans une phrase à modalité affective, le sens inclusif, suggérant l'implication à la fois du locuteur et de l'interlocuteur. Le fragment part donc d'une perspective totalement extérieure (le narrateur énonce une sentence qui ne l'implique pas), pour arriver, en passant par le relais intermédiaire représenté par les formes en « vous », à suggérer (par l'emploi de « on ») l'appartenance du narrateur-personnage à la catégorie générique du pauvre. Le saut du nom générique à des formes en « vous », se réalisant dans les limites d'une même phrase, marque un passage plutôt brusque entre les deux visions.

Dans les traductions, les trois niveaux d'implication sont ramenés à deux : l'alternance se fait entre un niveau entièrement neutre et un « tu » générique. Dans la première phrase, le saut brusque entre la vision extérieure (« le pauvre ») et l'implication de l'allocutaire (« vous ») est nivelé, car l'équivalent de « vos » est un adjectif pronominal possessif à la troisième personne qui anaphorise le nom générique « le pauvre » et qui marque donc uniquement une perspective extérieure : « *semenilor săi* » (Angela Cismas), « *semenilor lui* » (Maria Ivanescu). Comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, les traductrices ont le choix entre l'adjectif pronominal possessif proprement dit (la traduction de Angela Cismas) et l'adjectif provenant du pronom personnel (la traduction de Maria Ivanescu). Le niveau d'implication de « je » et de « tu », qui se retrouve dans la forme « on », est traduit, comme les formes en « vous », par le pronom « tu » générique. Ces alternances auraient pu être rendues dans la traduction. D'abord, en traduisant

« vos » par un adjectif possessif de deuxième personne du singulier (« Pentru *sărac* există două mari modalități de-a muri, fie prin indiferenta absolută a semenilor *tăi* »). Ensuite, en traduisant le pronom « on » par le pronom inclusif « noi » (« Nu-i interesăm decât în sînge, ticălosii ! »).

À ce stade d'évaluation comparative, il est évident que, de manière systématique, Angela Cismas s'engage davantage vers la mise en place d'un effet de syncope, de rupture qui, bien que différent de celui du *Voyage*, ne reflète pas moins une recherche de l'effet de conjugaison entre la continuité référentielle et la discontinuité formelle. L'utilisation équitable des deux formes marque l'alternance au niveau des segments plus larges (alternant, par exemple, quelques phrases en « noi » avec quelques phrases traduites par « tu »), mais aussi, ponctuellement, au niveau des occurrences rapprochées, qui se retrouvent dans la même phrase.

Maria Ivanescu, en revanche, impose dans son texte un rythme de la répétition qui reflète peut-être davantage l'effet de densité du pronom « on » dans le texte de Céline. L'alternance « tu » / « noi », rarement ponctuelle, ressort plutôt de la traduction des séquences où le pronom « nous » générique n'est pas une forme coréférentielle de « on ».

La manière de refléter ces alternances imprime aux deux traductions une dynamique différente. L'utilisation massive des formes en « tu » dans la traduction de Maria Ivanescu a comme effet connotatif de projeter la réflexion générale dans la sphère de l'autre, l'espace fermé du livre s'ouvrant vers un dehors de l'interlocuteur-lecteur, qui, comme le remarque Dominique Maingueneau, « est constitué en partie prenante du procès » (Maingueneau, 1994 : 23). Le roman se rythme donc dans cette traduction entre un dedans de l'action et un dehors qui s'active chaque fois que la réflexion générale s'installe. Néanmoins, l'emploi des formes de « tu » générique introduit dans le texte de Maria Ivanescu un basculement rythmique vers l'extérieur plus important que celui du *Voyage*, qui, lui, bascule rarement en dehors de son espace (et cela par des « vous » génériques, mais aussi par des adresses au lecteur, ou par des formes de datif éthique ou de bénéfice). Par ailleurs, la traduction par « tu » construit l'image d'un narrateur impersonnel, plutôt juge et moraliste, là où, précisément, par l'utilisation du pronom « on », le narrateur s'inclut souvent dans la masse humaine générique qui constitue le sujet de ses assertions gnomiques.

La traduction par le pronom « noi », à laquelle Angela Cismas recourt fréquemment, pronom qui « include persoana vorbitorului, respectiv persoana căreia i se adresează vorbitorul, într-un grup cu alte persoane » (Academia Română, 1966 : 136), réussit à transmettre l'effet résultant de l'inclusion permanente du « je » narrant dans le sémantisme du pronom « on », tout comme le sentiment de communauté entre le narrateur et le lecteur. Dans les structures gnomiques, la traduction reste dans un dedans narratif : tout en parlant d'une manière générique, elle ne fait oublier à aucun moment le contact avec le monde de l'action. Il s'établit ainsi une sorte de continuité référentielle entre action et réflexion, qui n'empêche

pas cependant l'ouverture à l'espace extérieur (« noi » générique n'excluant pas la communauté avec le lecteur).

De plus, l'alternance rapide résultant de l'utilisation rapprochée de deux pronoms dans l'espace générique, présente dans la traduction de Angela Cismas, semble reproduire le même mouvement d'un narrateur, locuteur de cette parole générique, qui, passant sans cesse de l'implication au retrait, n'arrive pas à trouver une position stable d'énonciation.

Bibliographie

- Academia Română, 1966, *Gramatica limbii române. Morfologia*, Bucuresti, Editura Didactică și Pedagogică.
- Atlani, F., 1984, «ON l'illusionniste», *La langue au ras du texte*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Blanche-Benveniste, C., 2003, «Le double jeu du pronom *on*», *La Syntaxe raisonnée*. Bruxelles, Duculot.
- Céline, L.-F., 1981, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard.
- Cismas, A., 1995, *Calatorie la capatul noptii*, Bucuresti, Nemira.
- Charaudeau, P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- Flottum, K., Jonasson, K., Noren, C., 2007, *On : pronom à facettes*, Bruxelles, De Boeck.
- Grevisse, M., 2008, *Le Bon usage : grammaire française*, 14^e édition, Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- Graur, Al., Strati, S., Wald, L., 1971, *Tratat de lingvistică generală*, Bucuresti, Editura Academiei.
- Ivanescu, M., 1978, *Calatorie la capatul noptii*, Bucuresti, Cartea Românească.
- Lombard, A., Gîdei, C., 1981, *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine*, Bucuresti, Editura Academiei.
- Maingueneau, D., 1994, *L'Enonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- Maingueneau, D., 2000, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan.
- Muller, Ch., «Sur les emplois personnels de l'indéfini ON», *Langue française et linguistique quantitative*, Genève, éd. Slatkine.